

Bulletin
de l'Association pour l'étude de l'œuvre
d'Henri de Man

No 14 — Mai 1987

ACTES DU COLLOQUE D'ANVERS

tenu le 17 novembre 1985 à l'occasion du
centenaire de la naissance d'Henri de Man

ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE L'ŒUVRE D'HENRI DE MAN

p.a. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques,
Place de l'Université 3, 1211 GENÈVE 4 (Suisse)

BULLETIN
DE L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE
L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

N° 14 - Mai 1987

ACTES DU COLLOQUE D'ANVERS
tenu le 17 novembre 1985 à l'occasion du
centenaire de la naissance d'Henri de Man

ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN
p.a. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques,
Place de l'Université 3, 1211 GENEVE 4 (Suisse)

EDITEUR

Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man
[Vereniging voor de studie van het werk van Hendrik de Man]

p.a. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques
Place de l'Université 3, CH-1211 Genève 4 (Suisse)

[Secrétariat pour la Belgique et les Pays-Bas :
Jan Ockeghemstraat 16, B-2520 Edegem-Antwerpen (Belgique)]

REDACTEUR RESPONSABLE

Michel Brélaz, 79A avenue Curé-Baud, CH-1212 Grand-Lancy (Suisse)

Les textes, signés ou non, n'expriment pas nécessairement les vues de l'Association, de son comité et de ses membres. Ils peuvent être cités, moyennant indication de la source, mais ne peuvent être reproduits ou traduits, en tout ou en partie, qu'avec l'autorisation préalable de l'éditeur.

Copyright 1987

by Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

TABLE DES MATIERES

Sommaire		5
I. DISCOURS D'INAUGURATION ET ACTES DU COLLOQUE		9
H.B. Cools	Toespraak	11
J. de Meyer	Toespraak	19
A.M. van Peski	Dankwoord	21
P. Dodge	Post hoc, propter hoc : A critique of Sternhell on de Man	23
K. Oschmann et D. Borchers	"Unter Nichtmarxisten bin ich Marxist". Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans. Einleitung	35
K. Oschmann	"Unter Nichtmarxisten bin ich Marxist". Anmerkungen zum Theorie-/Praxisverständnis von Hendrik de Man	39
D. Borchers	"Unter Nichtmarxisten bin ich Marxist". Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans	51
J.-Ph. Schreiber	Le demanisme et la France 1926-1933	61
J. Anthoons	Hendrik de Man en de parlementaire democratie	71
A.M. van Peski	L'étude de l'élément moral et religieux dans la pensée et l'action d'Henri de Man	77
L. Moulin	Henri de Man en 1985	81
II. VARIA		85
J. Anthoons	Gust de Muynck	87
S. Clouet	Robert Marjolin : un militant socialiste des années trente	89
M. Brélaz	Léopold III : Naissance et mort d'une légende	93
III. NOUVELLES DE L'ASSOCIATION		101
A.M. van Peski	Rapport moral du Président	103
	Nouvelles de l'Association	107

SOMMAIRE

Les 16 et 17 novembre 1985 nous avons commémoré à Anvers le centième anniversaire de la naissance d'Henri de Man. Les participants étaient venus d'un peu partout, des Pays-Bas, d'Allemagne, de France, de Suisse, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis même, et bien entendu de Belgique, heureux de découvrir ou de redécouvrir la chaleureuse hospitalité anversoise. Ce furent deux belles journées, pleines, enrichissantes, à la fois studieuses et captivantes. La joie de revoir les anciens, les fidèles, ceux qui suivent et soutiennent notre action depuis 1973, était d'autant plus complète qu'il y avait là bien des têtes nouvelles, des jeunes venus nous faire part de leurs travaux, de leurs recherches, de leurs réflexions dont la qualité justifie l'espoir que les membres fondateurs - plusieurs, hélas, n'étaient plus là pour s'en convaincre - avaient exprimé lors de la création de l'Association. Un seul regret : consacrées pour l'essentiel à l'assemblée générale de l'Association, à la visite de l'exposition organisée par les Archives et Musée de la culture flamande sous l'égide de la Ville d'Anvers et au colloque du dimanche après-midi, ces deux journées ont passé très vite, trop vite au gré de la plupart des participants. Puisse le présent cahier, dans une certaine mesure tout au moins, leur faire oublier cette petite frustration.

Disons ici tout le plaisir que nous avons eu à visiter l'**Exposition du centenaire de la naissance d'Henri de Man** organisée du 30 octobre au 15 décembre par les Archives et Musée de la culture flamande, avec l'appui des autorités belges et anversoises et la collaboration de notre Association. La plupart des documents, photographies et objets exposés provenaient du riche fonds Henri de Man déposé au Musée par M. et Mme Jan H. de Man-Flechthelm et Mme Li Lecocq-de Man. Bien des historiens se sont déjà penchés, dans l'intimité d'une salle de lecture, sur les nombreux dossiers du fonds, mais gageons qu'aucun de ceux qui auront eu le loisir de parcourir la galerie d'exposition ne se doutait de l'attrait que pouvait revêtir le choix - forcément arbitraire - des pièces sorties pour quelques semaines de leurs cartons et tiroirs austères et mises judicieusement en valeur. Remercions-en les magistrats de la Ville d'Anvers, en particulier son maire M. H.B. Cools et M. Julien de Meyer, échevin de la culture - qui nous ont fort obligeamment autorisés à publier le texte de leurs allocutions d'ouverture -, MM. Simons et Rennenberg, conservateur et conservateur adjoint de l'A.M.V.C., et les dévouées et compétentes collaboratrices que furent Mmes Bernadette van Rossem, Conny Doms et Mady Boutens, sans

oublier les membres de l'Association, en particulier son président M. Adriaan M. van Peski, le professeur Herman Balthazar, M. Wouter Steenhaut, M. et Mme Jan H. de Man-Flechtheim, Mme Li Lecocq-de Man et M. Julien Capelle, dont les conseils et la collaboration ont contribué à la réussite de la manifestation.

Le colloque du dimanche après-midi fut l'oeuvre de notre ami Adriaan M. van Peski qui s'est parfaitement acquitté de la tâche difficile de mettre sur pied un programme attrayant malgré les moyens et le temps limités qui lui étaient accordés. La preuve a été faite qu'il est possible d'avoir à la même tribune six ou sept orateurs principaux s'exprimant en quatre langues sans que l'intérêt du public diminue - mais dans quelle autre ville oserait-on ainsi se passer de traduction simultanée ? -, même s'il faut reconnaître avec Piet Tommissen que le temps fit défaut pour permettre une discussion approfondie.

Personne n'était mieux qualifié que Peter Dodge pour lancer le débat. Il le fit avec la finesse d'analyse et la précision de l'argumentation qui caractérisaient déjà son *Beyond Marxism. The faith and works of Hendrik de Man* et qui font la force et la pertinence de sa réplique au livre de Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*. On sait que l'ouvrage à la fois passionnant et irritant de l'historien israélien a suscité en France et ailleurs de nombreuses réactions, dont celle de Raymond Aron qui - ironie du sort - fut victime d'un malaise mortel alors qu'il sortait du Palais de justice à Paris où il venait de témoigner en faveur de Bertrand de Jouvenel dans le procès en diffamation que celui-ci avait intenté à Zeev Sternhell, et qu'il a d'ailleurs gagné (cf. "Le Figaro" du 5 juillet 1984). Le livre à thèse de Sternhell méritait donc bien une mise au point.¹

Kersten Oschmann et Detlef Borchers, deux jeunes universitaires allemands, ont eu l'idée originale de confronter leur interprétation de l'évolution doctrinale de de Man, pour constater qu'ils ne différaient guère que sur la signification des années de formation marxiste et du choc de 1914. Oschmann défend la thèse de la "non-rupture", c'est-à-dire de la continuité de l'évolution révisionniste depuis l' "ivresse marxiste" des jeunes années jusqu'au planisme. Borchers soutient au contraire la thèse d'une rupture décisive qui aurait ensuite empêché de Man de développer sa compréhension du marxisme et de trouver le lien qui l'unit à la praxis socialiste.

Johnny Anthoons s'est lui aussi posé la question de la continuité ou de la rupture, quoique dans une optique toute différente où le rapport de la théorie à la praxis n'est plus, comme chez Oschmann et Borchers, le critère de l'évolution constatée, mais inversement ce qu'il convient précisément de comprendre et d'expliquer, à travers l'idée que de Man se faisait de la démocratie parlemen-

taire - ou, plus exactement, de l'opposition qu'il décelait entre démocratie et parlementarisme et qui l'a conduit à une autre rupture, celle de 1940. Relevons que Johnny Anthoons a soutenu en février 1985 un mémoire de licence intitulé *Hendrik de Man en zijn opvattingen over de parlementaire democratie* pour lequel il a obtenu le grade de licencié ès sciences politiques de l'Université de Louvain.

Avec Jean-Philippe Schreiber, on aborde la question assez mal connue - malgré les articles du regretté Georges Lefranc - de la réception des idées d'Henri de Man en France. Sa contribution a le mérite de ne pas s'en tenir à la vaste et vague problématique des influences subies ou exercées, laquelle promet toujours plus qu'elle n'apporte. L'auteur, en effet, éclaire un paradoxe que de Man avait bien perçu de son vivant et que d'autres commentateurs, ici Oschmann et Borchers, là Sternhell, ont inclus dans leur interprétation comme "allant de soi" : Comment se fait-il que le penseur belge, mais de formation et souvent - en tout cas en ce qui concerne l'oeuvre théorique - d'expression allemandes, n'ait exercé finalement qu'une influence très marginale sur le mouvement socialiste de sa "patrie intellectuelle" et puisse être considéré (par Sternhell, dont la thèse est à vrai dire très contestée) comme l'un des principaux inspirateurs de l' "idéologie fasciste à la française" ? Les contributions de Borchers et Oschmann, d'une part, de Schreiber d'autre part, ne répondent pas directement à cette question, mais montrent bien - quoiqu'elles n'aient pas été concertées - que la réception de la pensée d'Henri de Man était fonction des milieux d'accueil, très hétérogènes, qu'elle sollicitait. Cela est vrai en particulier de l'Allemagne et de la France, mais l'est aussi pour la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, etc.

A.M. van Peski et le professeur Léo Moulin s'étaient chargés de tirer les conclusions du colloque. Le premier l'a fait en insistant sur la diversité des approches possibles et en soulignant la spécificité éthique de la pensée d'Henri de Man qui échappe à la problématique marxiste du rapport entre la théorie et la praxis. Selon A.M. van Peski, il faut chercher sa signification profonde moins dans sa rupture avec le marxisme dogmatique que dans son affinité avec un humanisme agissant, à la fois laïque et religieux - au sens fondamental du terme -, tel que, avant lui, Jaurès en avait donné l'exemple.

Quant à Léo Moulin, il témoigna avec un humour et un enthousiasme communicatifs du vent frais que de Man fit souffler sur le socialisme belge à l'époque du planisme. Son instrument - le Plan du travail - peut bien être aujourd'hui dépassé, son influence réduite, reste l'essentiel : l'audace du penseur, l'humanisme du socialiste, le courage de l'homme d'action.

Notre ami Gust de Muynck, membre fondateur de l'Association, nous a quittés le 12 février 1986 à l'âge de 88 ans. Il avait participé au colloque de Genève en 1973 et seule la maladie l'a empêché d'être des nôtres à Anvers. Beau-frère d'Henri de Man, l'admiration qu'il lui portait n'obnubilait pas son sens critique, comme l'ont montré ses interventions au colloque de 1973. Johnny Anthoons nous rappelle qui fut cet homme de radio dont le nom restera attaché à l'histoire du mouvement de la jeunesse ouvrière en Belgique.

Robert Marjolin, auquel rend hommage Stéphane Clouet, est décédé à Paris en avril 1986. Né en 1911, il fut l'un des fondateurs du groupe "Révolution constructive" dont faisait partie Georges Lefranc. Nous avons pensé que nos lecteurs seraient curieux de connaître un peu mieux ce "social-démocrate" à la française qui, à partir de son intérêt passager pour le planisme, évolua vers des positions libérales. Signalons que ses Mémoires, *Le Travail d'une vie*, viennent de paraître chez Laffont.

Michel Brélaz achèvera cette année un essai historique centré sur les relations entre Léopold III et Henri de Man, sujet fréquemment évoqué mais qui a été fort peu étudié jusqu'ici en tant que tel. L'article que nous publions ici n'est cependant pas tiré de cet ouvrage. Il a été rédigé en 1983 à l'occasion de la mort de Léopold III et brosse sous une forme condensée la toile de fond historique de ces relations.

Il nous reste à espérer que ce nouveau et copieux bulletin de l'Association répondra à l'attente des lecteurs. Leurs remarques, critiques et suggestions seront toujours les bienvenues. Puissent-elles venir grossir rapidement le dossier où ne figure encore que cette seule inscription : N° 15.

NOTE

1. Notons que Dick Pels, également présent à Anvers, a lui aussi publié une critique de *Ni droite ni gauche* dans *Socialisme en Démocratie*, N° 11, 1984. Il y défend un point de vue plus partagé que celui de Peter Dodge.

I

CENTENAIRE DE LA NAISSANCE

D'HENRI DE MAN

Anvers, octobre - décembre 1985

Discours prononcés lors de l'inauguration
de l'exposition Henri de Man
le 29 octobre 1985

et

Actes du colloque du 17 novembre 1985

TOESPRAAK

Wie schrijft blijft. Als er één man is waarop deze spreuk kan toegepast worden, dan is het De Man. We zijn bijzonder verheugd vanavond de gelegenheid te krijgen een uitzonderlijke, boeiende, zeer zeker veel besproken, maar hopelijk ook druk bezochte tentoonstelling aan U voor te stellen.

Waarom verheugt het ons zo vanavond, hier in het huis van de Vlaamse cultuur en van de Vlaamse letteren, deze herdenkingstentoonstelling naar aanleiding van de 100ste verjaardag van de geboorte van Henrik de Man bij U te leiden ? Het antwoord hierop luidt heel eenvoudig : Omdat we voor het eerst sedert 45 jaar de gelegenheid krijgen hier in Antwerpen, zijn geboortestad, als het ware op een officiële wijze, de schijnwerper te richten op een bijzonder begaafd stadsgenoot, met duidelijk internationale allures, begiftigd met een aantal typische signoren-kenmerken, een boeiende figuur dankzij een sterke doch ook zeer controversiële persoonlijkheid, met een rijk en tegelijkertijd tragisch leven.

Dit is dus duidelijk geen systematische apologie of een poging tot alom goedpraten van zijn gedrag. Het aanvaarden van het nazisme, op een bepaald ogenblik, als een historische onafwendbaarheid, zal wel steeds een sterk betwiste houding blijven. "Een groot man kan grote fouten maken. Een schrander intellectueel kan de vreemdste illusies helder beredeneren. Maar men handelt al te gemakkelijk, wanneer men alleen de gemaakte fouten ziet en zich zodoende probeert af te maken van de problemen die werden gesteld en de nieuwe wegen, die werden gewezen" schrijft professor Brugmans in 1974, in de inleiding tot het eerste deel van de heruitgave van de werken van de socialistische denker.

"Ik heb mijn broer niet altijd duidelijk begrepen", schrijft Yvonne de Man. "Soms meende ik hem helemaal ongelijk te moeten geven. Maar hoe dikwijls heb ik mijn oordeel niet moeten herzien in het licht van gebeurtenissen lang tevoren door hem voorspeld".

Hoor wat Paul-Henri Spaak enkele tijd voor zijn dood over De Man zegde : "Je crois que c'est le penseur socialiste le plus important du 20e siècle et de loin peut-être même le seul grand penseur socialiste, car c'est lui qui a essayé de séparer l'idée socialiste de l'adhérence à une doctrine économique. C'est lui qui a voulu créer un socialisme moral et comme on dit beaucoup maintenant

socialisme humaniste." In de eerste bladzijden van zijn **Combats inachevés** schrijft hij : "Un jour, l'étude de l'oeuvre théorique sera reprise. De Man trouvera alors sa vraie place parmi les meilleurs sociologues de notre temps."

Deze visie van Spaak is zich aan het voltrekken. Er was het colloquium in Genève in 1973, 20 jaar na het tragisch ongeval; er was de oprichting van de Vereniging voor de studie van het werk van Hendrik de Man met een eigen tijdschrift; er was de reeds hoger geciteerde wederuitgave van zijn werken, die op zeer waardevolle wijze per onderwerp werden ingeleid door onze beste De Man-kenners; er zijn tenslotte de meer dan 150 wetenschappelijke studies, artikels en boeken gewijd aan De Man sedert het einde van de oorlog.

Mogen we eveneens wijzen op de invloed, niet steeds toegegeven, die zijn planisme uitoefende op diegenen die in de vijftiger en zestiger jaren in onder andere Frankrijk, Nederland en België de zogenaamde soepele planeconomie trachtten gestalte te geven en waartoe ik mezelf durf bijrekenen. Ik herinner me nog levendig dat we in 1960 ook Lode Hancké, een De Man-kenner van het eerste uur, gevraagd hadden voor de Studiekring van het Centrum voor Kadervorming van het A.B.V.V. gedurende een aantal zondagen het planisme in zuivere De Man-pedagogie te komen toelichten.

Men mag dus echt niet stellen dat er rond De Man "une conspiration du silence" was, zoals Jacques Vierendeels dit schreef in een artikel in de Franse krant "Le Monde" in 1973. Wij durven zelfs gewagen van een groeiende schaar van "demanologen", indien ik mij zo mag uitdrukken en waartoe ongetwijfeld de spreker van vanavond professor Balthazar, Gouverneur van de Provincie Oost-Vlaanderen, behoort. Ik verkies inderdaad het ruimere begrip "demanoloog" te gebruiken boven demanist, omdat dit te zeer zou wijzen op een aanhanger van een theorie, wat niet altijd het geval is bij diegenen die zich verdiepen of wensen te verdiepen in de studie van de persoon en het denkwerk van De Man. Het zijn trouwens deze laatsten waar wij vooral moeten aan denken en die wij moeten trachten behulpzaam te zijn.

Vandaar de betekenis van het archief De Man, de catalogisering en de toegankelijkheid ervan. Laten we meteen vaststellen dat het een vrij ingewikkelde materie betreft, ingewikkeld in de zin dat de papieren op een bewuste manier verspreid werden over een aantal Europese en Amerikaanse steden.

Dit geschiedt deels omwille van een testamentaire beschikking van De Man zelf, waardoor de politieke archieven in het Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis van Amsterdam terecht kwamen. Doch de erfgenamen De Man hebben ook gemeend de overige papieren over meedere instellingen in binnen- en buitenland te moeten spreiden. Ze deden dit omdat Hendrik de Man tenslotte

"heimatlos" gestorven is en ze bijgevolg dachten dat zijn papieren dan maar best een thuishaven zouden vinden op de plaatsen waar hij verbleef, studeerde, streed, werkte, politiek actief was, in verbanning leefde. Zo bevinden zich reeds sinds het einde van de vijftiger jaren waardevolle stukken in het Rijksarchief, maar ook in het Archief van het Geschiedenis van de tweede wereldoorlog. Er was een schenking aan het Musée de la Dynastie. Maar er zijn eveneens schenkingen aan de Public Archives of Canada, aan de Bibliothèque Nationale de Paris, aan het Archief van het Ministerie van Buitenlandse Zaken van Rome, aan het Staatsarchief te Dresden, aan het Archief van het Staatsdepartement in Washington, in Murten in Zwitserland.

Doch er zijn uiteraard ook de schenkingen sedert 1956 aan het A.M.V.C., die voorlopig werden afgesloten met een zeer belangrijke reeks giften die onze Gemeenteraad op 1 oktober jl. heeft aanvaard. Wij zijn hiervoor Mevrouw De Man-Lecocq, alsmede de Heer en Mevrouw Jan de Man, zeer erkentelijk. Ik heb het bovendien erg op prijs gesteld persoonlijk met ze te kunnen kennis maken en over de voorbereiding van deze tentoonstelling te kunnen van gedachten wisselen.

Wij hebben de indruk dat de papieren die thans in ons archief ondergebracht zijn tot de belangrijke Hendrik de Man verzamelingen mogen gerekend worden. We zouden deze nalatenschap niet zozeer in de politieke sfeer willen situeren, maar wel veleer in de persoonlijke en in de culturele sfeer willen onderbrengen.

Zo zullen wij er een aantal voorwerpen van Hendrik de Man aantreffen : logespeldje, Socialistische Jonge Wachtspeldje, ski's, medailles, bril, pijp natuurlijk, foto's, diploma's, reisverslagen, brieven, handschriften van boeken en belangrijk basismateriaal voor verschillende van zijn boeken.

We vonden het voor de hand liggend dat de betreurde Ger Schmook er vanaf de vijftiger jaren over gewaakt heeft, en zijn opvolgers na hem, dat deze elementen uit de nalatenschap in dit huis van de Vlaamse cultuur en de letteren in Antwerpen onderdak gevonden hebben.

Mevrouwen, Mijne Heren, we leven in een tijd dat er veel belangstelling is voor "roots", dit is voor culturele geschiedenis in het algemeen. De wortels van Hendrik de Man vinden we hier, in deze stad, waar hij geboren werd uit een sterk ingeplant Sinjorenras en waar hij tenslotte niet meer mocht vertoeven.

Hij heeft als het ware gedaan wat de Duitsers noemen "mit der Heimat im Herzen die Welt umfassen". Ik sta hier even bij stil omdat sommigen de vraag opwerpen waarom we De Man, een controversiële politieke figuur, hier in het A.M.V.C. onderbrengen. Welnu, we geloven dat De Man fundamenteel mag beschouwd worden als denker, een schrijver, een drager en een uitdrager

van cultuur, veeleer dan een politicus.

We moeten onszelf de vraag stellen of het optreden in de eerste oorlogsjaren niet eerder als een hiaat in zijn denken moet beschouwd worden dan wel als een logisch gevolg van zijn werk.

We durven ervan uitgaan dat het algemeen denkpatroon van De Man wortelt in zijn cultuur-flamingantistisch vrijzinnig familiaal milieu. Vooral langs moederszijde kunnen we namen citeren zoals van Beers, Mertens, Paul Buschmanns, Van Rijswijck, de Braey. Van vaderskant kwam ongetwijfeld zijn stoere levenshouding en zijn liefde voor de natuur. Dit liberaal milieu zag zich graag als de opvolger van het 16de-eeuwse Antwerpse Geuzenbestuur en heeft dan ook een grote bijdrage geleverd tot het algemeen Vlaams reveil op het einde van de 19de eeuw. De sociale reflex was hen vreemd, doch uit hun kinderen groeiden velen van de eerste socialisten. Hendrik de Man liep school in één van onze betere stadsscholen in de Louizastraat, daarna in het Atheneum.

Hier in Antwerpen werd zijn sociaal gevoel gewekt, onder andere onder invloed van stakingen. Hier werd hij lid van de Socialistische Jonge Wacht, marxist, hier voelt hij de behoefte er alles over te weten, wil hij het buiten de grenzen aanvoelen en in werking zien. Hier ziet hij in dat arbeidersopvoeding één van de essentiële taken is. Men zou zelfs kunnen stellen dat hij zich vooral als arbeiderspedagoog bijzonder goed voelde.

Niet alleen had hij de brede kijk op de wereld en de tamelijke taalvaardigheid die men doorgaans de Sinjoor wel wil toeschrijven. Hij voelde zich wereldburger, was perfect viertalig en ging er bovendien prat op ook de vier dialecten uit het Antwerpse te spreken.

Het cultureel element was bij hem van bij de wortel aanwezig. Velen van zijn vrienden waren Vlaamse cultuurmensen, zo bijvoorbeeld Ernest Claes, zijn leeftijdgenoot, aan wie we in dit huis trouwens eveneens een tentoonstelling wijden.

Verder ook Frans Masereel, maar ook Henry Van de Velde, de wereldvermaarde architect en stylist, die in het verzet kwam tegen de overrompeling door het lelijke (denk aan de hoofdstukken die De Man liet opnemen in de uitvoering van het plan gewijd aan stedenbouw en monumentenzorg bijvoorbeeld). De heer Jan de Man heeft mij trouwens verteld hoe hij nog boeiende herinneringen bewaard aan de avonden die hij samen met zijn vader mocht doorbrengen bij Henry Van de Velde thuis.

Niet alleen de actie voor het plan greep in Antwerpen plaats. Ook het gekende Kerstcongres van 1933 vond plaats in Antwerpen en eveneens het eerste Vlaams Socialistisch congres in 1937, met sterke culturele inslag en

waar men in 1967, toen het tweede Vlaams Socialistisch Congres plaatsgreep, niet aan voorbij kon.

Antwerpen is steeds de thuishaven gebleven en het woog hem bijzonder zwaar er na de oorlog niet te mogen terugkeren, ook al is hij er ondanks de grootse congressen, de schare hartstochtelijke aanhangers, nooit echt politiek kunnen doorbreken. Maar dit heeft een andere reden : de aanwezigheid op het terrein van Camille Huysmans. Luisteren we eens even naar wat De Man over hem schrijft in **Herinneringen** : "Zo herinner ik mij een openbare vergadering te Antwerpen, waar Burgemeester Camille Huysmans, die voorzat, na mij spraak. Zeker van de steun van zijn lokale kiezers vernietigde hij met enkele volzinnen geheel het effect dat ik had bereikt door te zeggen dat het naïef was te hopen iest afdoende te kunnen bereiken tegen de economische crisis, dat er economische wetten waren waar de politiek niets aan kon veranderen, enz. Huysmans kon zichzelf te Antwerpen veroorloven om zo openlijk met zijn toehoorders de spot te drijven, dankzij zijn kwakzalversaplomb dat zijn grootste kracht uitmaakte."

Als Minister van Openbare Werken (ik geloof dat het de laatste maal was dat er één uit Antwerpen mocht komen !) heeft hij trouwens zijn stad en streek niet vergeten. We mogen zelfs zeggen dat de uitvoering van het plan van de arbeid hier zeer effectief en doeltreffend is geweest. Denken we aan de aanleg en de inwijding zelfs door De Man van de Noorderlaan, de acceleratie van de werken aan het Albertkanaal, de ophoging van gronden op de linkeroever met het oog op de aanleg van een nieuwe stad, dijkversterkingswerken en de eerste waterzuiveringsprojecten, aan het uiteindelijk terug op stapel zetten van de bouw van een nieuw schip in Hoboken. Van de 4'000 werklozen die Hoboken in 1933 telde, bleven er in 1939 nog maar 1'200 over, vertelde me Victor De Bruyne, de Eereburgemeester van Hoboken. Hij vertelde eveneens dat mede op zijn verzoek De Man het stelsel van de werkloosheidsuitkering veranderd heeft, in die zin dat de last ervan die voorheen op de gemeente woog, door de staat werd overgenomen.

We vergeten dit soms en zeggen al te licht dat het plan van de arbeid geen uitwerking had. Het tegendeel is waar. Maar we vergeten dit soms, omdat deze periode overschaduwde werd door de erop volgende oorlogsjaren.

Toch blijft De Man vooral een cultuurmens, bezield met het uitdragen van een hogere "waard'erangorde". Wij zien de socialistische idee onder zijn pen ook steeds meer "vormgeving van het leven" worden. Hij situeert het socialisme trouwens in de wordingsgeschiedenis van de Westerse cultuur. "Cultuur is gemeenschappelijke vormgeving van het leven en daarvan zijn economische en politieke

werkzaamheid evenzeer slechts onderdelen als de wetenschappelijke en kunst-productie." Je zou haast kunnen stellen dat hij in zijn naoorlogs werk het woord socialisme gewoon vervangen heeft door cultuur, maar dan om er zeer pessimistisch over te denken. "Cultuur was tot dusver een middel om het natuurlijk milieu vorm te geven. Door de atoombom zou je uiteindelijk dit milieu kunnen vernietigen", schrijft hij in **Massificatie en cultuurverval** in 1952.

Dit voert ons tot zijn diep ingeworteld pacifisme. Wij geloven dat dit in wezen aansluit bij de Antwerpse mentaliteit. Antwerpen, een grote poort geopend op de wereld, een grensstad als het ware, kan als haven immers niet functioneren in tijden van rumoer en oorlog. Een lange les in geschiedenis heeft ons dit geleerd. Een geschiedenis waarop we dit jaar herhaaldelijk teruggeblikt hebben om 1585 te herdenken, de scheiding met het Noorden én de sluiting van de Schelde voor de scheepvaart, wat tot op vandaag nog altijd het delicate Scheldestatuut als nasleep heeft. Bij De Man zat de haat voor de oorlog diep, omdat hij als frontsoldaat de slachting van '14-'18 met eigen ogen gezien had. De strijd tegen de oorlog is tot het einde de essentiële drijfveer van zijn handelen gebleven.

Ziehier wat hij er na de oorlog over schreef : "Schreeuwt hoorbaar en zonder vrees tegen de oorlogszucht, die zich onder nieuwe ideologische maskers ontwikkelt". En even verder : "Doet het onmogelijke om het socialisme te binden - te herbinden - aan de vredesgedachte, die alles zou moeten beheersen, omdat alles ervan afhangt". Het moet vandaag zeker niet meer benadrukt worden dat het socialisme in Vlaanderen precies langs deze lijnen blijft denken. "Gezindheids-motieven hebben sterk geleefd in De Man en in dit opzicht moet gewezen worden op zijn pacifisme, één van zijn grote ideële en politieke motieven" schreef Lode Hancké.

Mevrouwen, Mijne Heren, blijft de strijd voor de vrede een actualiteitspunt, dan mag ik er misschien op wijzen dat De Mans radicaal pacifisme hem tot het wereldburgerschap deed besluiten. "Het was voor hem onmogelijk om afkeer voor het is gelijk welk volk of ras te voelen", schreef Yvonne de Man. We onderstrepen dit graag, omdat sommigen De Man van racisme hebben beschuldigd. Het anti-racisme ligt immers in de Antwerpse lijn van tolerantie. Xenofobie is evenwel een gevoel dat in bepaalde omstandigheden kan ontstaan. Hendrik de Man heeft zulke gevoelens leren kennen in Wenen, daar waar "ras-eigenaardigheden met een bevoorrechte maatschappelijke positie of een bijzondere onderlinge solidariteit gepaard gingen". Deze problemen diende men volgens hem te erkennen. Ten aanzien ervan mocht men geen struisvogelpolitiek voeren, want de gehele toekomst van de socialistische beweging hing ervan af.

Overigens dienen wij er helaas op te wijzen dat vandaag op bepaalde plaatsen in Europa, ook bij ons, racistische gevoelens de kop opsteken. Zulke gevoelens moeten in goed begrepen onderlinge verstandhouding overwonnen kunnen worden.

We denken dat het De Man, de wereldburger, genoeg zou gedaan hebben op zijn honderdste verjaardag te vernemen dat de Verenigde Naties toch ook al 40 jaar bestaan en dat hun balans verre van negatief is. Vele hebben trouwens dezer dagen hun geloof in de Verenigde Naties uitgedrukt.

Als cultuurmens zou het hem wellicht eveneens genoeg gedaan hebben te mogen vaststellen dat er eindelijk toch (op 17, 18 en 19 oktober jl. te Madrid) een eerste poging gedaan werd om gestalte te geven aan een waarachtige Europese culturele dimensie.

Hij die het socialisme situeerde in de verlenging van de Europese culturele geschiedenis zou zich zeker achter "l'Europe, une communauté de destin" hebben kunnen scharen.

Mevrouwen, Mijne Heren, Hendrik de Man was een groot intellectueel. Vaak hebben dezen het moeilijk met de macht. Ze hebben echter het voordeel dat ze hun leven kunnen bedenken in plaats van het te moeten ondergaan.

Ik verklaar deze uitzonderlijke tentoonstelling graag voor geopend.

TOESPRAAK

Het verheugt mij, als schepen van Onderwijs en Bibliotheken, u welkom te mogen heten in het Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven bij de opening van de tentoonstelling Hendrik de Man.

Het AMVC, zoals we het gewoonlijk kortheidshalve noemen, is sinds vele jaren in het bezit van een gedeelte van de nalatenschap van Hendrik de Man, een geboren Antwerpenaar die er ontsproot uit een zeer bekende culturele familie, namelijk de Van Beersen. Het literaire talent van zijn grootvader Jan van Beers heeft zich het duidelijkst voortgezet in zijn zuster Yvonne de Man, de schrijfster, maar is zeker niet vreemd aan het uitmuntende stilistische vermogen van de politicus Hendrik de Man, die in drie of vier talen werken naliet die tot vandaag lezenswaardig zijn gebleven, ook om de kracht van de formulering.

Niemand zal derhalve betwisten dat de figuur van De Man in het AMVC een plaats verdient, ook al kunnen andere instituten hem van hun kant voor zich op-eisen omwille van de eminente politieke en sociaal-economische rol die hij in de eerste helft van deze eeuw op het nationale en internationale forum heeft vervuld. Even natuurlijk is het, dat het AMVC de honderdste verjaardag van de geboorte van Hendrik de Man niet heeft willen laten voorbijgaan zonder deze belangwekkende figuur opnieuw onder de aandacht van velen te brengen door middel van een tentoonstelling.

Met dat doel ontstond al in een vroeg stadium een vruchtbare samenwerking tussen het AMVC en de Vereniging met zetel te Genève die zich de bestudering van het werk van De Man tot doel heeft gesteld. Ook de familie De Man, die we hier vandaag graag begroeten in de persoon van meevrouw Li de Man en de heer en mevrouw Jan de Man, heeft zich bij de voorbereiding van de tentoonstelling niet onbetuigd gelaten. De concrete realisatie van de plannen werd dan toevertrouwd aan een BTK-team, dat, ondanks het verloop in zijn samenstelling, met veel deskundigheid en toewijding de zaak tot een goed einde wist te brengen. Hun komt dank toe voor de prettige wijze waarop zij met het vaste personeel van het AMVC hebben samengewerkt aan de totstand-koming van deze manifestatie.

Toespraak door de heer Julien de Meyer, Schepen voor Onderwijs, Bibliotheken en Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven, ter gelegenheid van de opening van de tentoonstelling Hendrik de Man, Antwerpen, 20 oktober 1985

Ook deze tentoonstelling zou niet tot stand zijn gekomen zonder de externe medewerking van een aantal instituten en personen die hetzij met raad, hetzij met daad, hetzij met beide meehielpen om van deze manifestatie te maken wat ze geworden is. Er zijn de bruikleengevers, vooral het Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging te Gent, het Navorsings- en Studiecentrum voor de Geschiedenis van de Tweede Wereldoorlog en de Koninklijke Bibliotheek te Brussel; er is de Educatieve Dienst van onze Musea, die voor de videotranscriptie van een historisch filmdocument zorgde en de Stadsdrukkerij en de Stedelijke Boekbinderij, die de materiële realisatie van de gelegenheidspublikatie op zich namen; er zijn, niet in de laatste plaats, de Gentse historici Wouter Steenhaut en prof. Herman Balthazar, die mede instonden voor de wetenschappelijke degelijkheid van het hiet in Antwerpen gepresteerde werk.

Een van hen, prof. Balthazar, heeft intussen het hoogleraarschap ingeruild voor het hoge ambt van gouverneur van zijn provincie. Dat hij niettemin de tijd gevonden - of genomen - heeft om hier vandaag het woord te voeren, verheugt ons zeer. Vóór hem zal de heer Van Peski, voorzitter van de Vereniging Hendrik de Man, even aan het woord komen voor een korte groet, en na gouverneur Balthazar zal Burgemeester Cools de tentoonstelling officieel voor geopend verklaren.

Ik dank u allen voor uw talrijke opkomst en geef nu eerst het woord aan de heer Van Peski.

DANKWOORD

Als voorzitter van de Vereniging voor de Studie van het Werk van Hendrik de Man mag ik U zeggen, dat de overgrote belangstelling voor deze dag de organisatoren goed doet. Het feit, dat U, mijnheer de Burgemeester, straks deze tentoonstelling wilt openen, en dat U, mijnheer de Schepen, ons welkom geheten hebt, en beiden zich verdiept hebt, evenals U, mevrouw de Schepen, in de geschiedenis van deze grote zoon van Antwerpen, stemt ons zeer dankbaar.

Deze tentoonstelling is onderdeel van een aantal manifestaties bij de 100e geboortedag van Hendrik de Man; het Colloquium op 17 november moge daarvan de bekroning zijn. Eerlijk gezegd, hadden wij, als Vereniging, enkele jaren geleden hiervan nog niet durven dromen.

Want enerzijds is duidelijk, dat Hendrik de Man, Antwerpenaar, Vlaming, Belg, Europeaan, wereldburger, een der grote denkers van het socialisme is geweest; men mag wel zeggen : de eerste grote na Jean Jaurès, zijn bewonderde Franse voorganger.

Anderzijds is ons allen bekend, dat Hendrik de Man omstreden is geweest. Niemand, ook de Studievereniging niet, zal alles kunnen bewonderen wat Hendrik de Man geschreven heeft, alles wat Hendrik de Man als politicus gedaan heeft. Kritiek is altijd mogelijk. Maar de tijd schijnt gekomen, om daarbovenuit weer te zien naar het grote van deze denker en socialist.

Daarom heeft het ons bijzonder verheugd, dat het Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven (AMVC), en daarmee de Stad Antwerpen, hun medewerking aan deze tentoonstelling hebben willen geven. Ik aarzel niet, dat een daad van moed te noemen. Een bemoediging ook voor de Studievereniging, die steeds als doelwit heeft gezien de belangrijke dingen uit het werk van Hendrik de Man te bestuderen, en voor onze tijd nog wat verder uit te diepen.

Een Vereniging, voortgekomen uit het Colloquium in Genève in 1973; aanvankelijk bestaande vooral uit ouderen, die nog actieve medestanders van Hendrik de Man zijn geweest, naast enkele enthousiaste jongeren. Wij gedenken hier de kortelings overleden eerste voorzitter Jef Rens.- In de laatste jaren zien wij weer groeiende deelname van jongeren, die studeren op dit werk, omdat het fascinerend blijft.

Er zullen geen getuigen meer onder ons zijn van de Socialistische Jeugd

Internationale. Wel enkelen, die nog met de Centrale voor Arbeiders Opvoeding in Ukkel te maken hebben gehad. En mensen die nog weten hoe de grote boeken, **De Psychologie van het Socialisme** en **De socialistische idee** ingeslagen zijn. Ook medestanders uit de tijd van het Plan van de Arbeid; een der opstellers van het Nederlandse Plan van 1935, professor Tinbergen, is vandaag onder ons.- En wij denken aan de laatste, eenzame jaren in Zwitserland; ik heb Hendrik de Man toen gekend en gezien, hoe hij de geestkracht vond om nog enkele bijzondere boeken te schrijven.

Van dat alles zult U, oudere en jongere generaties, een goed beeld krijgen in de benedenzaal. Wij danken nogmaals het AMVC, in het bijzonder zijn conservator dr Simons, zijn adjunct-conservator dhr. Rennenberg, en hun staf, voor de grote medewerking. Ook de BTK's, die zich met hart en ziel aan deze taak gewijd hebben : Bernadette van Rossum, Mady Boutens en mevr. Conny Dooms. En voorts het AMSAB (Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging), in de persoon van Wouter Steenhaut. De adviezen van prof. Balthazar waren waardevol. En de kinderen van Hendrik de Man hebben zich zeer ingespannen, evenals onze vriend J. Capelle. Maar ik noem verder geen namen van leden der Vereniging; hun hulp sprak vanzelf !

De Stad Antwerpen, wier medewerkers hier tijd en energie in geïnvesteerd hebben, heb ik reeds genoemd.

Mogen uw inspanningen beloond worden door druk bezoek en hernieuwde belangstelling voor al wat hier beneden te zien zal zijn !

POST HOC, PROPTER HOC :
A CRITIQUE OF STERNHELL ON DE MAN

In *Ni droite ni gauche : L'idéologie fasciste en France* Zeev Sternhell has brought the detailed knowledge of ideological developments elaborated in his previous books devoted to the revolutionary Right in the pre-1914 era to bear upon the period between the wars.¹ Situating his protagonists in the world of Sorel, Michels, and the tradition of revolutionary syndicalism, he presents a thesis that certain modifications of the doctrines of orthodox Marxism led insensibly but inexorably to an ultimate acquiescence in, or enthusiasm for, fascist doctrines exalting the national community, the state, and authoritarianism. The avatar of his thesis is Hendrik de Man.

While the present essay will be resolutely critical of Sternhell's thesis, let us grant at the outset certain winning characteristics of his presentation. In the first place his book is based upon minute examination of the writings of his protagonists and of the ideological context in which they wrote. Secondly, while it may be wrongheaded, his book is refreshingly clear of any rancor directed at persons, a circumstance presumably made possible by the generational separation between the author and his subjects. And thirdly, the basic plausibility of his thesis rests upon the syllogism that if de Man's singularity among socialists lay in his criticism of orthodox Marxism, and if he subsequently showed himself as sympathetic to fascism, then it must have been the former that led to the latter. The seductiveness of this formula is increased when it is also noted that the keepers of the true Marxist faith became anti-fascist à *outrance*.

Jacques Julliard has noted elsewhere that it is odd that Sternhell, who deprecates the abandonment of Marxist 'materialism', shows himself a complete 'idealist' in analyzing de Man's actions as simply a logical emanation of the ideological reformulations by which he had become world-famous.² That ideas and actions are in a complicated and often non-logical relationship is a truism of the social sciences that deserves more explicit acknowledgment. It might be suggested, for instance, that apparent incompatibility between orthodox Marxism and fascism was contradicted in practice by the Nazi-Soviet Pact; and the subsequent anti-fascist credentials of the Marxists were won (at enormous cost) by

Né en 1926 à New York City, Peter Dodge a fait ses études à Swarthmore College (B.A.) et à Harvard (A.M., Ph.D. en sciences sociales). Il est professeur à l'Université du New Hampshire, président du département de sociologie et d'anthropologie, vice-président de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man.

virtue of a struggle for survival : "Cet animal est très méchant / Quand on l'attaque, il se défend." More to the point, the explanatory syllogism lying behind Sternhell's analysis of de Man is, of course, an instance of the logical fallacy : **post hoc, propter hoc**. What part, if any, which of the many ideological formulations of de Man played, among other considerations, in bringing about exactly what behavior during the early Occupation of Belgium needs to be examined with care and accuracy.

Sternhell's thesis can perhaps be presented under three closely related headings. The underlying and fateful motif of those of de Man's persuasion was, he argues, the abandonment of the providential role of the proletariat.

*From the moment when they lose faith in the revolutionary virtues of the proletariat they turn, just as the revolutionary syndicalists did earlier, toward the only historical force that is still capable of serving as an agent of moral regeneration and of social change. Henceforth the nation replaces the proletariat, and the logic of the transition from revolutionary syndicalism to national socialism takes place with complete naturalness.*³

To be sure, stalwart democratic socialists such as Bernstein and Jaurès had moved in the same direction - but they had maintained their democratic credentials, whereas for de Man, and others, the move had led to the weakening of integral socialization and to the exaltation of the nation and the state.

Thus a second element in de Man's outlook was that the necessity of political compromise with the bourgeoisie involved the substitution of what turned out to be a vapid and toothless **planisme** for the proletarian seizure of the levers of power, and of an ethereal voluntarism of good will on the part of the well-meaning for the perduring pursuit of interests on the part of the proletariat. Sternhell characterizes de Man's conceptualization accordingly :

*As it matured his thought took over the path that has become classical since the end of the nineteenth century, that of a conceptualization of socialism that involves no structural change at all in economic and social relations, and the goal of which is not social revolution but a 'fraternal society', a social order based upon the 'altruistic instincts' of 'authentic man'.*⁴

Finally, arising in part from the political necessity for the imposition of control over dissident elements in the transitional society, and in part from the fashionable slogans of Italian political sociology and Sorelian syndicalism, ideas of elitism, authoritarianism, corporatism, and communal nationalism were exalted by de Man as a cure to the degeneration exhibited by the plutodemocracies

sapped by capitalist intrigue and the venality of party politics. Perhaps this strand in de Man's thoughts can be best illustrated in these words from the introductory issue of *Le Travail*, successor to *Le Peuple* under the Occupation :

The parliamentary regime, already shaken by discredit before the war, has since then collapsed under the weight of its own mistakes. Whatever the outcome of the war may be in other connections, the system of parties will never again return. The socialist idea is more alive and more amenable to realization than ever; but only on condition of freeing itself once and for all from electoralism and the exploitation of politics.

*The socialism of tomorrow will no longer be a thing of one class, but of the whole nation, nay, even of all Europe. It will be realized not at all by the electoral struggle for votes, which all too often contributed only to the well-being of the legislator, but by a common effort for the public good, obliterating the sectarian and political controversies of former days.*⁵

The argument is clear, it is plausible, and it is buttressed by evidence. Let us take up the various propositions, starting with the behavior to be explained, de Man's actions and orientations at the time of the Occupation. To be blunt, to what extent is it fair to label de Man as a 'fascist' ?

This is an agonizing question for those who have come to admire de Man in his earlier activities - but the evidence is there in the form of his own words, both at the time and in recollection. Evidence of what ? - certainly of gleeful satisfaction at the collapse of the parliamentary regimes of Belgium and France, and of acceptance of the possibility for the fashioning of a new, socialist order within a unitary and authoritarian political regime. He himself put it in his Charleroi May Day speech of 1941 that there was concordance between the Nazi ideology and his own outlook with respect to three points :

- 1. Substitution for the capitalist order of a socialist community based upon the obligation to work.*
- 2. A directed economy for the benefit of the entire community.*
- 3. An authoritarian state based upon the principle of personal leadership, and of responsibility toward the entire people.*⁶

While it is the third point that cries out for analysis, any public pronouncement recommending acquiescence in the Occupation must be regarded as damning. However sensational and fateful such words were, however, it must be observed that in fact the policy recommended was that of strict neutralism for a defeated Belgium; and when he became convinced of the infeasibility of this policy in view of Nazi intransigence, he took what was probably the only step then open

to him, that of complete withdrawal from the field of public policy.

How are we to understand such actions and pronouncements on the part of a man whose books had been burned by the Nazis in 1933, whose entire life had been devoted to the construction of a social order in which coercion and inequality would be minimized, whose most notable political leadership in the *planiste* movement had been explicitly and emphatically justified in the name of anti-fascism? - Of course it is difficult for anyone to be certain of the reasons for even (or especially) his own action, but the observer may be in a position to suggest many of the dynamics involved. It should be established in the first place that de Man was no collaborationist, and, as noted, once he was convinced of the futility of his efforts to protect a neutralist Belgium he had no more traffic with the Nazi occupier. Secondly, however, this forthrightness does not absolve him of accountability for taking the public stands described above; after all, he was President of the Belgian Workers' Party and bore a historical responsibility for his public actions. With the benefit of hindsight it is of course easy to decry all but resistance as a response to Nazi occupation. Whatever the statistical incidence of reaction among the population at the time - before the enormities of the Nazi regime had been fully revealed - his political judgment must be examined in the light of the circumstances of the time. Thus it is necessary to read oneself into the entirely reasonable assumption that with the conquest of France the war was over; this was the era of the imminent invasion of Britain, and of peace between Nazi Germany and the Soviet Union. Certainly resistance seemed futile and counter-productive under these circumstances in an occupied country.

Reinforcing this conclusion were pacifist convictions that had been rendered inviolate by de Man's bitter experience of betrayal at Versailles. In 1914 he had, in an agony of spirit, gone against his internationalist and pacifist outlook in volunteering for military service when hapless Belgium was attacked by an imperialist Germany, but the outcome of the war seared into his consciousness that he would never be fooled again. In justification of this outlook he now argued that the physical destructiveness and totalitarian imperatives of modern war rendered all parties to a conflict equal in the end - a conclusion reasonable enough from the unending carnage and political outcome of World War I. (It is not only the generals who fight the last war, and '*Nie wieder*' can emerge from more than one historical circumstance.)

Whether these two elements alone would have led de Man to the neutralism that he espoused can never be known; certainly it was a painful process by which others of his generation came, especially after Munich, to the reluctant conclu-

sion that Hitler left no choice but to oppose him by force of arms; and for still others the issue was simply foreclosed by the outbreak of hostilities - most spectacularly by the Japanese attack at Pearl Harbor. In the present instance, however, there was an additional reason for his stance, evidence for which can undoubtedly be found among the ideological formulations with which Sternhell is occupied.

The central element here is de Man's ambivalent orientation toward the operation of political democracy. In words obviously reminiscent of Nazi propaganda, in the "Manifesto to the Members of the Belgian Workers' Party" published shortly after Dunkirk he stated :

The war has led to the debacle of the parliamentary regime and of the capitalist plutocracy in the so-called democracies. For the the working classes and for socialism, this collapse of a decrepit world, far from being a disaster, is a deliverance.

... By linking their fate to the victory of arms, the democratic governments have accepted in advance the verdict of the war. This verdict is clear. It condemns the regimes where speeches take the place of action, where responsibilities are dissipated in the babble of meetings, where the slogan of individual liberty serves as a cushion for Conservative egoism. It calls for an era in which an elite - preferring a lively and dangerous life to a torpid and easy one, and seeking responsibility instead of fleeing it - will build a new world. In this world, a communal spirit will prevail over class egoism, and labor will be the only source of dignity and of power. The socialist order will be thereby realized, not at all as the thing of one class or of one party, but as the good of all, in the name of a national solidarity that will soon be continental, if not world-wide.⁷

Certainly by these words de Man distanced himself from the Western socialist tradition - although it might be pointed out that it was by virtue of specific historical circumstances such as the Dreyfus Affair and the weight of the trade union movement in Germany that the socialist movement had been led to embrace the defense of bourgeois democracy. Indeed, Hitler's denunciations of the operation of capitalist democracy reflected the orthodox Marxist tradition, which emphasized how the bourgeoisie managed to retain control of a formally egalitarian political system through its command of the organs of propaganda, the party system, political corruption, and, in general, its superior resources, so that the government was reduced to being "the executive committee of the bourgeoisie". In one of his first articles published in 1911 de Man had shown himself an adept at such analysis, revealing how despite pretences to the contrary the

system was "cunningly plutocratic",⁸ and he concluded his plea by declaring that "the worst political enemy of the English working class under the present circumstances is Liberalism."⁹ Nevertheless, he had already argued, "political democracy - that is, a certain minimum of political rights and laws - is the absolutely indispensable condition for the success of social revolution."¹⁰ But it was the necessity for justification for his participation in World War I that led him to adopt a much more positive appreciation of the significance of democratic political systems. He was in fact compelled to proclaim the distinctly non-Marxist proposition that differences in the political superstructure were of endogenous historical significance, for otherwise, "since all capitalist states are ruled by an imperialist class and all governments are the expression of the will of this class, there is no difference between Wilhelm II and Woodrow Wilson."¹¹ In fact he moved from a merely instrumental appreciation of the significance of democracy as providing the likeliest means for the attainment of socialism to a view that regarded it as integral to socialism itself.

*In Russia I saw socialism without democracy. In America I saw democracy without socialism. My conclusion is that for my part I would prefer, if I had to choose, to live in a democracy without socialism rather than in a socialist regime without democracy. This does not mean that I am more democratic than socialist. It simply means that democracy without socialism is always democracy; while socialism without democracy is not even socialism.*¹²

What brought an individual who had so committed himself to political democracy then to reverse himself in the dramatic, bitter, and fateful words used in the "Manifesto" ? - Even at the time of his most ardent declaration de Man had maintained continuity with his ideological past by expressing reservations with respect to how the political system in fact operated. He was first and foremost a socialist, and judged the political system almost exclusively in terms of how it advanced the socialist cause. Further, the substantive emphasis of the Marxist tradition remained congenial to him; thus he argued that democratization must be carried from the episodic and formalistic rituals of the polling booth to the implementation of the control of his life-circumstances by workers on the job. (In this view there was a temptation to regard the trappings of political life and even the formalities of legal ownership as secondary to the realization of workers' control on the site; and even to move from this position to one regarding these externalities as irrelevant rather than as indispensable to socialization.) In the end, "democracy" was to be defined as the elimination of coercion in everyday life and not in terms of political formulas by which poli-

tical elites justified their exercise of power over the community.

While de Man doubtless used the language of Michels (for they shared an execration of the heavy bureaucracy of the German labor movement) and the Italian school of sociology (with which he shared a merciless critique of the chicaneries of political life), it is to be doubted that he needed their inspiration to express his disdain for professional politicians. As a zealot who dedicated his entire life to the advancement of a cause the merits of which were in his eyes beyond question, he had difficulty in acknowledging the legitimacy of others who were not so committed, and he tended to interpret all falling away from his own standards as instances of venality. The give-and-take of politics, the trading of favors, compromise, the cajoling of men were conduct to which he was temperamentally alien; his strength lay in the selfless analysis of social and ideological issues. His experience in government and politics in the depression-ravaged Belgium of the mid-thirties served to confirm his worst prejudices toward politicians as charlatans and toward the parliamentary system as the plaything of sinister hidden interests. This experience thus indicated to him that democracy as it was practiced in Belgium (and in the France of the Third Republic) was a means to prevent the realization of socialism.

It should be clearly understood that this essay is not an attempt to exculpate de Man for his conduct. The admirable moral fervor he showed throughout his life also led him to excesses in his judgment of the imperfections of this world. Post-war experience suggests that he may have been correct in declaring that it is impossible to bring about decisive structural reforms within a democratic regime that is open to the play of interests, but even so the 'decadent' and 'plutocratic' democratic regime of his time were the only means at hand for resistance to the Nazi horror. His personal fervor also entered into an elitism that became more pronounced with his experience of disappointment in the embourgeoisified proletariat, in the bureaucratized mass organizations of the socialist movement, and in its wayward leadership cadres. A self-described Coriolanus bears his own, special responsibility.

It seems evident that de Man's action in 1940-41 can be adequately explained in the light of the considerations just described, and of the resolve he displayed to be true to his pacifist convictions, in the face of the apparent futility of resistance to the Nazi war machine. Ever insisting upon public justification of his actions, he endeavored to save his life-work by a wildly optimistic interpretation that a satiated Nazism would outgrow narrow nationalism and that an authoritarian political system would act to implement substantive socialist demands. A foolhardy, desperate, and culpable expedient, it can be judged; also,

however, one that is understandable; and above all, one that is regrettable not only for its immediate moral and political impact but also for the fact that it has led to a well-nigh universal denigration of the positive significance of de Man's ideological innovations, as is evident in Sternhell's work.

The standard argument, as we have seen, is that the critique of Marxism that de Man proposed led him to adopt specific positions that facilitated his action of the early Occupation. We have indicated above that the specifically political doctrine that contributed to his abortive reconciliation with Nazism was in fact his reversion to an orthodox Marxist cynicism about the operation of formal democratic political systems. The crucial issue of pacifism was, in logical implication if not in motivation, independent of Left/Right political location, as was evidenced by the fact that in general the Left during the late thirties learned to abandon the appeasement policy before Hitler's intransigence. We have suggested that, far from being a conversion to the merits of totalitarianism, de Man's efforts to reconcile himself to the Nazi triumph was an act of moral desperation involving a selective (and irresponsible) interpretation of Nazi propaganda. It is possible, then, adequately to account for de Man's actions without reference to the ideological reformulation by which he had made his name.

Nevertheless, this explanation does not touch on the possible relevance of this reformulation as a cause of his action. As we have seen, Sternhell's basic contention here is that in abandoning the anchoring of the socialist movement in the proletarian pursuit of interests de Man had introduced a wishy-washy pre-Marxist sentimentalism and a self-defeating unavoidability of class compromise. This interpretation reflects a hoary tradition in demanian studies, for it was uttered in various forms by Kähler, Kautsky, Vandervelde, Blum, and Varga. Aside from the fact that it does not confront de Man's contention that in modern conditions the restriction of the socialist movement to the proletariat was a guarantee of defeat, are there grounds for this supposition? - One can point out that in de Man's eyes, at least, there was no abandonment of the historical role of the proletariat, for in his sociological understanding of the inception of behavior he asserted that this social class was, by virtue of its victimized position, induced "earlier, more generally, and more decisively than the other members of the working community ... to make the demands of socialism its own."¹³ But these other elements were driven by changing historical circumstances to seek similar political goals, thereby providing the basis for the achievement of socialism through a democratic majority. The substitution of a theoretically more sophisticated and empirically more adequate sociological analysis of action for

the narrow-minded dogmas of antiquated nineteenth-century 'materialism' introduced a more variable, but not less compelling, motor for the generation of social behavior. The interplay of 'idea' and 'interest' shifted with historical epoch and varied from class to class; thus Marx' penetrating diagnosis for his century did not serve as an adequate analysis for the conditions of contemporary capitalism. But a socialist movement could be solidly anchored there in the ideological demands arising from the institutionally engendered frustration of historical values experienced by social classes extending far beyond the classical proletariat.

Thus it can be argued that de Man both kept a leading role for the proletariat in his expectations for the development of socialism and that his voluntaristic analysis of behavior provided an indispensable role to extraproletarian elements as well. That the inclusion of the latter need not necessarily lead to the abandonment of democracy is admitted by Sternhell himself in the instances of Bernstein and Jaurès, and the fact that de Man regarded himself in the years of his major ideological reformulation as extending the analysis of the earlier revisionists is conveniently omitted by Sternhell.

However, Sternhell's argument does go further, for he maintains that there were a host of noxious political consequences of the demanian innovations. Perhaps the major charge is that departure from the orthodox proletarian tradition involved a watering-down of the socialist program as an unavoidable reflection of the necessity to compromise divergent class interests. Whatever ideological pretensions or intentions may have been involved, the operational significance of de Man's reformulation of socialist thought was revealed, according to Sternhell, in the minimalist program of the **Plan du Travail**. In place of an advance to socialism,

*The Plan is for him an end in itself, the culmination of all his efforts. This is all the more the case since the Plan not only does not look to attack the private sector of the economy, but even wishes to develop it. ... The wish to 'rise above special interests' for the 'general interest' constitutes an essential aspect of Hendrik de Man's revision of Marxism, and it fosters a mixed economy, a system intermediate between capitalism and socialism. The idea of an intermediate system is one of the key ideas of neosocialism, and it plays an essential role in the slide toward fascism."*¹⁴

... In planisme the essential is not the rationalization of the national economy but the encasing of all social classes in the framework of a strong state freed from the shackles of democracy. Planisme expresses

*the superiority of the political over the economic, of will and energy over the material. It is by no accident that de Man replaces the materialist conception of history by a voluntaristic and psychological one. For a man imbued by the German school and possessing a faultless knowledge of theory, there can be no question of merely correcting the excesses of vulgar-Marxism but rather of substituting for Marxism as such a new conceptual framework.*¹⁵

In comment, it must first be emphatically stated that in de Man's own conceptualization **planisme** was explicitly regarded as a political program appropriate for a given occasion and not at all as a substitute for socialization. In words used at the time :

*It is not a plan for the realization of socialism; it is a plan for surmounting the crisis by socialist means.*¹⁶

He differentiated the **Plan** from the traditional 'minimalist' electoral platforms precisely on the ground that the former, in presenting an integrated program of 'structural' reforms, went far beyond the merely distributional advances that the latter had characteristically included; but as is shown by his insightful rationale of the economic and political dimensions of the **Plan** in the **Thèses de Pontigny** there was no basis for any conjecture that the reforms in question did more than meet the current emergency.¹⁷ The same evidence shows that the **planiste** program was explicitly adjusted to the interests of non-proletarian elements of the population. It is difficult to see how anyone other than a Bakunist perpetual revolutionary could meet Sternhell's criterion of doctrinal purity. But the argument really goes further, suggesting that compromise with the ongoing order was inherent in de Man's outlook, whereas compromise on the part of the faithful was without ideological significance since their doctrine was unchanged. It was precisely such hypocritical masking of reformist practice with revolutionary rhetoric against which de Man had railed, on the basis that this behavior sapped the vitality of the socialist movement by encouraging covert accommodation to the status quo. As for the charge that 'intermediary' regimes are inherently fascistic, this is based upon a reification of ideologies that is essentially pre-Dreyfusian, upon an eschatological conceptualization of the nature of socialization that is simplistic and irresponsible, and upon an assessment of contemporary political reality that is unsustainable.

Little remains, then, of Sternhell's charges that de Man's rejection of orthodox Marxism had the effect of leading him to sympathy with the fascist regimes. To the extent that de Man indeed proceeded along this path, his journey was a product of the specific individual experiences and historical circumstances that

we have described, and in particular of his reversion to an earlier, Marxist-inspired analysis of the political process within capitalist society. Certainly Sternhell is correct in identifying elements of de Man's political writings that tended to aid in this reversion, although he tends to construe these ideas as having only the effect in which he is interested, rather than putting them into the context of the times. And he in consequence attempts to regard these ideas as logical implications of the basic ideological innovation with which de Man was associated.

Thus Sternhell urges that programs such as **planisme** exalted both the nation and the state, since they took place within the cadre of the nation-state. Certainly de Man wrote in favor of an 'authoritarian' regime by which it would be possible to overcome the organized interests that in his experience succeeded in blocking decisive governmental action. What he in fact envisaged was revealed by the 1939 **Leiding** articles calling for constitutional reform; but whatever the judgment may be as to the desirability or feasibility of the reforms there discussed, they stand far from any sanctioning of totalitarian control or of political unaccountability.¹⁸ Indeed, as a Fleming suspicious of centralized control, as a sociological realist dedicated specifically and perspicaciously to the proposition that socialization must lead to workers' control and not to distant nationalization, as a critic of Soviet bureaucratization, he was the last person to be accused of **étatisme**. Further, the attempt to suggest that this internationalist by personal experience, command of languages, and conviction had succumbed to the exaltation of the nation when he observed that the fact of national identification and of the national framework of political organization had to be recognized, is to engage in the absurd. Even the fashionable 'corporatism' that he embraced turns out upon examination to be in his conceptualization a means for the implementation of effective local control within sectoral organizations of the economy.

Much more could be written in exemplification of the many points that have been made above, but this essay is more than long enough already. May I conclude in adding a personal note, making explicit what certainly has been evident in my writings on de Man through the years. It is saddening - but probably inevitable - that even on the hundredth anniversary of his birth the campaign of vilification of de Man's ideas should still be in course. It must be granted that he brought it upon himself by the extraordinary if nonetheless limited acquiescence to the Nazi triumph that he made, a deed productive of anguish on the part of all those who have honored him. The opportunity thereby to discredit his great analytical contribution is irresistible, and efforts by the Association

for the Study of the Works of Hendrik de Man have accordingly had only limited success. It is the Association's mission, however, precisely to encourage the exploration of the import of de Man's contributions to social theory and to the socialist movement, and it is to be hoped that by a forthright confrontation with a dominant misinterpretation this essay will have made that mission more capable of realization.

NOTES

1. *Ni droite ni gauche* (Paris : Editions du Seuil, 1983); *Maurice Barrès et le Nationalisme français* (Paris : Colin, 1972); *La Droite révolutionnaire, 1885-1914* (Paris : Editions du Seuil, 1978).
2. "Sur le fascisme imaginaire," *Annales - Economie, Société, Civilisation*, v. 39 (1984), 849-861.
3. *Ni droite ni gauche*, 32. [For ease of comprehension and in view of the fact that most items have already been translated elsewhere, quotations have been presented in English.]
4. *Ni droite ni gauche*, 150.
5. 14 May 1941; see Peter Dodge, *Beyond Marxism : The Faith and Works of Hendrik de Man* (The Hague : Nijhoff, 1966), 199-200.
6. *Le Travail*, 6 May 1941; see also Dodge, *Beyond Marxism*, 202.
7. *Gazette de Charleroi*, 3 July 1940; text translated in Peter Dodge, ed., *A Documentary Study of Hendrik de Man, Socialist Critic of Marxism* (Princeton, New Jersey : Princeton University Press, 1979), 326-328.
8. "Sozialistische Reisebriefe, II", *Leipziger Volkszeitung*, 1 February 1910; translated in Dodge, ed., *Doc. Study*, 35-47.
9. "Soz. Reisebriefe, V : Hyndman," *Leipziger Volkszeitung*, 12 August 1910.
10. *Het Tijdvak der Democratie* (Ghent : Germinal, 1907), 86; in part translated in Dodge, ed., *Doc. Study*, 25-33.
11. "La Revision du Marxisme," *Le Peuple*, 13 May 1919; article part of a series published as *La Leçon de la guerre* (Brussels : Peuple, 1919); translated in Dodge, ed., *Doc. Study*, 60-93.
12. "La conquête de l'Etat," *Le Peuple*, 27 May 1919; also included in *La Leçon*.
13. *Die sozialistische Idee* (Jena : Diederichs, 1933), 231.
14. Sternhell, *Ni droite ni gauche*, 211.
15. Sternhell, *Ni droite ni gauche*, 231.
16. Institut Supérieur Ouvrier, *Les Problèmes d'ensemble du Fascisme* (Paris : Publications de l'I.S.O., VI, n.d. [1934]).
17. See "Les Thèses de Pontigny," Appendix B, Dodge, *Beyond Marxism*, 237-239; or de Man, *L'Idée socialiste* (Paris : B. Grasset, 1935; 2nd ed. Geneva : Presses Universitaires Romandes, 1975), 531-534.
18. See, for instance, the specific constitutional points urged in "Hervorming van den Staat vooraf !" *Leiding*, 1. Jaargang, n. 2 (February 1939), 72-73; translated as Appendix F, Dodge, *Beyond Marxism*, 247.

"UNTER NICHTMARXISTEN BIN ICH MARXIST"

Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans

Einleitung

Ausgangspunkt der Anmerkungen ist die Frage, wie die de Mansche Charakterisierung seiner Jugendzeit als Phase des 'marxistischen Rausches' zu verstehen ist. Dabei ist beiden Referenten klar, dass das frühe Marxismusverständnis de Mans bis 1914 in grossen Zügen der Position des linken Zentrums der II. Internationalen zuzuordnen ist. In der Einordnung seiner Jugendphase in die Biographie indessen ergeben sich Differenzen, die mit den Kurzreferaten zur Debatte gestellt werden sollen.

Der 'Katalysator' beider Auffassungen ist 1914. Kersten Oschmann wird die These erläutern, derzufolge 1914 kein Bruch in der Entwicklung de Mans bedeutete, sondern als biographische Kontinuität gesehen werden muss: wie so viele spätere Positionen, so war auch dieser Marxismus in seinem 'Rauschzustand' leicht revidierbar. Ein Kriterium für diese These kann das Theorie/Praxisverständnis de Mans abgeben. Ohne den Besitz einer durchgearbeiteten Theorie wird diese umstandslos zugunsten von Karriere und politischen Ambitionen verworfen. Detlef Borchers wird zur Gegenthese Stellung nehmen, derzufolge 1914 einen Bruch in der Entwicklung de Mans bedeutete, durch den das frühe Marxismusverständnis eingefroren worden ist. Die biographische Kontinuität ist nach ihm darin zu sehen, dass es de Man zeitlebens nicht gelungen ist, diese Frühphase produktiv zu überwinden. Auch für diese These ist das Kriterium des Theorie/Praxisverständnisses konstitutiv: in dem Auseinanderfallen beider ist am deutlichsten die Erbschaft der Jugendzeit zu erkennen.

Kersten Oschmann, geboren 1955, Studium der Rechtswissenschaften, Geschichte und Politischen Wissenschaften; er hat eine Doktorarbeit über Hendrik de Man vorbereitet.

Detlef Borchers ist Medienwissenschaftler (M.A.), hat über Althusser und über strukturalistische Medientheorie gearbeitet und promoviert derzeit in den historischen Wissenschaften über Hendrik de Man.

"Unter Nichtmarxisten bin ich Marxist"

Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans

3 Thesen

"Denn glücklich ist, wer es immer fertigbringt, seine Auffassungen zugleich mit seinen sich gleichbleibenden Motiven und mit seinen wechselnden Erfahrungen in Einklang zu bringen. Die Beharrlichkeit der Motive ermöglicht es ihm dann, seine Anschauungen zu ändern, ohne sie zu verraten, seine Kenntnisse zu vermehren, ohne seinen Glauben zu entkräften, und Enttäuschungen einzuheimen, ohne den Mut zu verlieren. Der, dem ein solches Glück zuteil geworden ist, braucht sich vielleicht der vielen Irrtümer, die er unterwegs begangen und als solche erkannt hat, nicht allzusehr zu schämen. Denn sie lassen sich dann betrachten wie Meilensteine auf dem endlosen Wege zur Wahrheit - jener werdenden Wahrheit, die Hegel einst als einen 'Wirbel trunkener Irrtümer' bezeichnete." (Hendrik de Man, **Gegen den Strom**, Stuttgart, 1953, S. 58f)

I

De Man war Marxist im Sinne des Marxismus der II. Internationale. Von den in ihrem Rahmen möglichen Positionen (z.B.: rechter Flügel - Praktizisten - Zentrum - linkes Zentrum - Linksradikele) ist er dem linken Zentrum zuzuordnen. Von dieser Position aus galt sein Interesse der Formulierung strittiger Probleme der Kolonialpolitik, des Antimilitarismus, der Bildungs- und der Genossenschaftsfrage. Seine Funktion war mehr die eines Interpreten der belgischen Verhältnisse für das deutsche Umfeld denn Importeur deutscher Theorie nach Belgien.

II.

Von leichten Modifikationen abgesehen bestimmte dieses Marxismusverständnis seine Position bis zum August 1914.

Oschmann: Dabei lässt sich zeigen, dass seine Entwicklung zu antimarxistischen Positionen trotz und wegen 1914 kontinuierlich verlaufen ist: sein Marxismusverständnis war in seinem "Rauschzustand" leicht revidierbar (vgl. Planismus).

Borchers: Dabei lässt sich zeigen, dass 1914 in seiner Entwicklung einen Bruch bedeutete, der sein Marxismusverständnis einfrieren liess. Zeitlebens war der Marxismus seiner Jugend Kritik- und Referenzpunkt sämtlicher theoretischer Bemühungen und behinderte die Ausformung der Theorie wie ihre Verbindung mit sozialistischer Praxis gleichermassen.

III.

Oschmann: De Mans Bestimmung seiner Jugendphase als eine **Phase** des 'marxistischen Rausches' ist zutreffend. Zentrales Argument seiner Revision des Marxismus ist die Forderung einer Neudefinition von Theorie und Praxis. Ihm kommt es dabei nicht darauf an, eine konsistente Theorie zu entwickeln; vielmehr geht es ihm darum, ein Theorie/Praxisverständnis vorzustellen, das geschmeidig auf realpolitische Erfahrungen zu reagieren imstande ist. Zentrale Theorieelemente können deshalb umstandslos verworfen werden. Sein Theorie/Praxisverständnis ist also nicht einlinig: einerseits ist es wissenschaftlich-psychologische Analyse der historisch-politischen Praxis des Marxismus ("Die Theorie erleidet die Praxis, anstatt sie zu beleben."); andererseits ist es ein Instrument zur theoretischen Rechtfertigung eigener politischer Ambitionen.

Borchers: De Mans Bestimmung seiner Jugendzeit als eine **Phase** des 'marxistischen Rausches' trifft nicht zu. Legt man sein Verständnis des Verhältnisses von Theorie und Praxis als Kriterium seiner Entwicklung zugrunde, dann kann sein Oeuvre bis 1940 als konstante Revision seines Linkszentrismus mit ethischen und psychologischen Akzenten charakterisiert werden.

"UNTER NICHTMARXISTEN BIN ICH MARXIST"¹

Anmerkungen zum Theorie-/Praxisverständnis von Hendrik de Man

Analysiert man das, was ein Mensch publiziert hat, so kommt seiner Autobiographie eine hervorragende Stellung zu. Diese enthält eine Selbstdarstellung der Persönlichkeit, die mit der Absicht erstellt wird, ein bestimmtes Bild seiner selbst und der eigenen Entwicklung zu liefern. Da der Autor in der Regel das wiederzugeben versucht, was er an seiner Person interessant findet, nehmen Krisen und Konflikte darin einen breiten Raum ein. De Mans Autobiographie **Gegen den Strom** stellt so gesehen keine Ausnahme dar. Mit der für ihn charakteristischen Eigenpropaganda setzt er den Leser gleich im Vorwort darüber in Kenntnis, dass ihn sein Leben nie aufgehört habe, selbst zu interessieren. Hieraus glaubt er den Schluss ziehen zu können, dass dies auch anderen Menschen ebenso gehe, und sie ebenfalls Interesse an seinem Leben fänden. De Man meint weiterhin, davon ausgehen zu können, dass - sofern man seine intellektuelle Entwicklung nachzeichnen wolle - dieses Unternehmen eine Kurve ergebe, die zwar viele Biegungen, aber eben doch keine Bruchstelle aufweise.² Unbestrittenermaßen weist das Leben de Mans zahlreiche politische und theoretische Kehrtwendungen auf, so dass die Frage, ob es über der rein biographischen noch eine andere Kontinuität gegeben hat, ein zentraler Zugriff auf sein Werk ist.

Der Kollaps der II. Internationalen am Vorabend des Ersten Weltkrieges hat dazu geführt, dass der Antimilitarist de Man sich freiwillig an die Front meldete. Die folgenden Jahre sind, wie er berichtet, von einer tiefgehenden persönlichen und intellektuellen Krise gekennzeichnet;³ diese veranlasst ihn in letzter Konsequenz, mit seiner Vergangenheit zu brechen und einen radikalen Kurswechsel in der Theorie und Praxis der sozialistischen Bewegung zu fordern. Nun müssen Krisen als Momente einer intensiven Auseinandersetzung des Individuums mit seiner Umwelt begriffen werden. Damit müssen Krisen meiner Meinung nach zentraler Ansatzpunkt jedweder Analyse sein.

Selbst wenn eine Autobiographie vom Verfasser mehr auf Verschleierung als auf Erhellung angelegt worden ist, so eröffnet sie dennoch gewollt oder ungewollt Einblicke zum Einstieg in die Persönlichkeit. Die Autobiographie ist mithin Ausdruck eines komplexen Bewusstseinsprozesses. Liest man **Gegen den Strom** fällt vor allem die synthetische Sichtweise auf, die de Man zur Rechtfertigung seiner Kehrtwendungen vorträgt. Er schreibt beispielsweise:

"Denn glücklich ist, wer es immer fertigbringt, seine Auffassungen zugleich

*mit seinen sich gleichbleibenden Motiven und mit seinen wechselnden Erfahrungen in Einklang zu bringen. Die Beharrlichkeit der Motive ermöglicht es ihm dann, seine Anschauungen zu ändern, ohne sie zu verraten, seine Kenntnisse zu vermehren, ohne seinen Glauben zu entkräften, und Enttäuschungen einzuheimsen, ohne den Mut zu verlieren. Der, dem ein solches Glück zuteil geworden ist, braucht sich vielleicht der vielen Irrtümer, die er unterwegs begangen und als solche erkannt hat, nicht allzusehr zu schämen."*⁴

Die Frage, inwieweit die in diesem Buch aufgezeichneten individuellen Lösungen von gleichbleibenden Motiven beherrscht und damit sozusagen "vernünftig", weitsichtig, realistisch oder gar überzeugend sind, ist für mich hier nur von zweitrangiger Bedeutung. Vielmehr kommt es mir darauf an, die innere Logik der Abwendung de Mans von seinem, wie er es nennt, "marxistischen Rauschzustand"⁵ zu analysieren. Dies tue ich nicht, um so den von ihm vorgenommenen Bruch mit der marxistischen Denkweise zu rechtfertigen oder zu missbilligen. Nein - im Gegenteil: Mir geht es darum, die Bedeutung herauszuarbeiten, die das Verhältnis von theoretischer Reflexion und praktischem Handeln für de Man gehabt hat. Dies ist insofern ein zentraler Zugriff auf den Politiker und Intellektuellen de Man, weil der Zwiespalt zwischen dem, was auf den Parteitagen beschlossen und was in der konkreten Arbeit der sozialistischen Bewegung praktiziert wurde, massgebend für seine "Überwindung des Marxismus" gewesen ist.

Aufgrund der Lektüre von **Gegen den Strom** gelangt man zu den folgenden Aussagen über die Persönlichkeit de Mans: Er scheint sehr feste Vorstellungen von seiner politischen und gesellschaftlichen Umgebung sowie der Bedeutung, die seiner Person darin zukam, gehabt zu haben. In seiner ganzen politischen Laufbahn hat er allem Anschein nach auf sehr selektive Weise nach Beweisen in seiner externen Umgebung gesucht, die seine theoretische Orientierung unterstützen und bekräftigen sollten. Mit einigen Abweichungen, wie beispielsweise seiner Auffassung hinsichtlich der Bedeutung der sozialistischen Erziehungsbewegung, rekurrierte er dabei zumindestens bis 1914 auf die marxistische Theorie; sein erster autobiographischer Versuch **The Remaking of a Mind** gibt Zeugnis darüber ab, dass er spätestens von 1919 an seine theoretische Akzentuierung auf eine mehr individualistische, oder wie er es nennt, voluntaristische Interpretation der gesellschaftlichen Wirklichkeit verlegt.

Als Hendrik de Man 1902 in die BWP eintrat, schien er sich für ein Selbstverständnis entschieden zu haben, durch das er seine psychologischen Bedürfnisse und seine Ich-Verteidigung in einer moralisch zufriedenstellenden Art und Weise beherrschen konnte; mit diesem Selbstverständnis war eine Identifizierung

mit übergeordneten Prinzipien verbunden, die auch für sein Gewissen annehmbar schienen. Als militanter Sozialist konnte er gegen bestehende soziale Normen und gegen die autoritativen Akteure seines Elternhauses und dessen bürgerlichen Umgebung rebellieren.⁶ Indem er altruistisch für so idealistische Prinzipien wie soziale Gerechtigkeit oder Solidarität mit den sozial Schwachen etc. kämpfte, konnte er seine Aggressivität sowie seine zur Entscheidung drängenden Energie ausleben⁷:

*"An intensive love of life and capacity for happiness, which combined with this chivalrous disposition, found an outlet in the active desire to make others happy, and especially to communicate to them the knowledge which I owed to my education as a "privileged-born". A certain capacity for intellectual enthusiasm, which made me, from the age of adolescence disgusted with the crudely materialistic and egoistic outlook of my class... A combative temperament, which irresistibly drove me to action for the realisation of the ideals thus conceived; a desire for authority, responsibility and command, which still more intimately linked up my will and my ambition with the social movements towards which my combative instincts had driven me."*⁸

Mit anderen Worten, das persönliche Bedürfnis, um politische Macht zu kämpfen, sich selbst als ein besserer Mensch zu erweisen, an einer grundlegenden Rekonstruktion der ihm verhassten Gesellschaftsordnung mitzuwirken und dabei die Anerkennung seiner neuen, selbstgewählten Umgebung zu erlangen, konnte von ihm dahingehend rationalisiert und intellektualisiert werden, dass er diesen Kampf als einen das Gewissen zufriedenstellenden, moralischen Kampf für die Arbeiterschaft darstellte.

Es zählt zu den allgemeinen Erkenntnissen der Entwicklungspsychologie, dass wenn Adaptionsprozesse erfolgreich verlaufen, diese zu stabilen Erkenntnis- und Verhaltensmustern führen, die einander progressiv verstärken. Persönliche Erfahrungen werden immer mehr in Übereinstimmung mit allgemeinen Erwartungen und Reaktionen gebracht, die wiederum mit kumulativen Adaptionsmustern harmonisieren. Der Akteur gewinnt dadurch auf einem speziellen Gebiet ein Gefühl der Zuständigkeit und des Erfolges - und damit ein psychisch-soziales Wohlbefinden. Die Erfahrung dieses Wohlbefindens wird dann wiederum zum Mittelpunkt des Adaptionsprozesses. Bei de Man scheint dieser Adaptionsprozess in den Jahren 1902 bis 1914 zur Annahme eines gewöhnlichen, die Spannung lösenden Überzeugungs- und Verhaltensmuster geführt zu haben, das sich in seiner manifesten und latenten Funktion als zweckmässig erwies. Demgemäss war dieser Adaptionsprozess, den er als "marxistischen Rausch" bezeichnet, eine brauchbare Methode zur Bewältigung innerer Spannungen geworden. Dieser er-

füllte einen Selbstzweck, der für die Aufrechterhaltung seines psychisch-sozialen Gleichgewichts grosse Bedeutung hatte. In theoretischer Hinsicht, so möchte de Man seinen Lesern glaubend machen, habe der Marxismus diese Funktion erfüllt: Er sei radikaler Marxist gewesen. In seinen Publikationen aus dieser Zeit finden sich unbestreitbar all diejenigen Positionen wieder, die mit der Auffassung der überwiegenden Mehrzahl der Theoretiker der II. Internationalen einhergehen. Dennoch möchte ich die These vertreten, dass diese marxistischen Standpunkte ihm hauptsächlich dazu dienten, Überzeugungen zu stützen, die nicht speziell im Marxismus wurzelten. Daher waren sie auch leicht revidierbar.

Wir können hier meiner Meinung nach ein Charakteristikum beobachten, das in unserem Jahrhundert zahlreiche Intellektuelle zu einem "Marsch" durch die Ideologien - in der Regel ausgehend von marxistischen Positionen - geführt hat. Namen wie R. Michels, G. Sorel, J. Doriot, M. Déat, O. Mosley, B. Mussolini, A. Winnig und K. Renner stehen stellvertretend für einen Typus, den ich als intellektuellen Grenzgänger bezeichnen möchte.⁹ Ihnen allen gemeinsam scheint ein stark praxis- - oder wie sie es zu nennen pflegen: realitätsorientiertes - Theorieverständnis zu sein. Aufgrund einer Erschütterung ihres psychisch-sozialen Gleichgewichts in einer Situation, die sie als persönliche und intellektuelle Krise empfinden, verfallen sie von einer dogmatisch überzogenen These in die oft platte Antithese. Anstatt die intellektuelle Anstrengung zu unternehmen, die theoretische "Spreu" vom Weizen zu trennen und zu untersuchen, was an dem jeweiligen Theoriegebäude historisch und überholt und was an ihm noch immer gültig und aktuell ist, werfen diese Grenzgänger die einmal gewählte Theorie pauschal 'über Bord'. Statt um eine intellektuelle bemühen sie sich in ihren Publikationen nur noch darum, die eigene biographische Kontinuität herzustellen. Statt die Theorie als Steinbruch zu benutzen, die besten und brauchbarsten Theorieelemente aufzunehmen und weiterzuentwickeln und gerade aus der Kritik der realen Erscheinungen zu lernen, welche Irrtümer und Fehler nicht wiederholt werden dürfen, schütten diese Grenzgänger das 'Kind mit dem Bade aus'. Um sich von einmal eingegangenen theoretischen Verpflichtungen zu befreien, machen diese Intellektuellen 'tabula rasa'. Damit einher geht in der Regel das subjektivistische Sendungsbewusstsein von Intellektuellen, die irgendwann - höchst bürgerlich individualistisch - ihr emanzipatorisches Schlüsselerlebnis gehabt haben; in der Folge treten sie nun mit dem Anspruch auf, dieses Schlüsselerlebnis als allgemeines zu definieren. Seine theoretische Kehrtwendung "über den Marxismus hinaus" rechtfertigt de Man dann auch in diesem Sinne:

"Meine Kritik am Marxismus wurde (...) von der Ebene des Wissens in die Ebene des Gewissens verlegt. Das Ergebnis, das ich als innere Befreiung, als

eine seelische Neugeburt empfand, kann ich unmöglich als eine blosser Neuinterpretierung wissenschaftlicher Resultate darstellen. (...) Ich möchte auf Leser wirken (...) von denen ich weiss, dass sie vielfach von ähnlichen Zweifeln geplagt sind wie ich es war."¹⁰

Und an anderer Stelle heisst es verräterisch: "Man denkt nur anders, weil man anders sein möchte".¹¹

Ein solchermassen leicht revidierbares Theorieverständnis kann dann auch später, sofern man erneut zu einer anderen "Gewissensentscheidung" gelangt, selektiv wiederverwendet werden. Demgemäss überrascht es nicht, dass ab 1932, zur Zeit der Weltwirtschaftskrise, marxistische Theorieelemente zur Interpretation der politischen Entwicklung dem Verfasser der **Sozialischen Idee** und späteren Aspiranten auf eine Führungsstellung der BWP Argumente in die Hand gaben, die seiner gewandelten "Gewissensüberzeugung" entsprachen. De Man scheint beispielsweise anlässlich der Erstellung des **Plan der Arbeit** marxistische Argumente und Schlagworte sehr eklektisch ausgewählt zu haben, um damit seine Interpretation der sozioökonomischen Umgebung und seiner Rolle darin logisch zu rechtfertigen. Er scheint weiterhin insbesondere in Zeiten der persönlichen Krise auf sein marxistisches "Erbe" zurückgegriffen haben: So zum Beispiel in seiner Parlamentarismuskritik in der Mitte der dreissiger Jahre, also zu einem Zeitpunkt als die Politik der bürgerlichen Parteien seinem Aufstieg in der belgischen Politik ein Ende setzte und die politische Entwicklung seine freiwillig übernommene Mission, die belgische Gesellschaft umzuformen, in Frage stellte. Die Hauptfunktion dieser selektiv in Anspruch genommenen marxistischen Überzeugungen, die seit seiner Jugend zum festen Bestandteil des 'Verteidigungsmechanismus' seines Ichs geworden waren, hat darin bestanden, sein psychischsoziales Gleichgewicht zu erhalten. Erinnert sei daran, dass der radikale Kritiker des Marxismus aus dem Jahre 1925 sieben Jahre später als besonders entschiedener Marxist gelesen werden will.¹² So verstanden scheint das, was er für marxistisches Gedankengut hält, seine Vorstellungen nur insofern beeinflusst zu haben, als es die bei ihm bestehenden Überzeugungssysteme stärkte, anstatt diese entscheidend zu modifizieren. Hendrik de Man scheint bis kurz vor Ende seines Lebens geglaubt zu haben, dass er unwiderruflich in einen erbarmungslosen Kampf um die politische Macht verstrickt sei.¹³ Diese Verpflichtung muss für ihn einen höchst emotionalen Inhalt gehabt haben, der sich sowohl in seiner Bewertung der politischen Verhältnisse und Akteure als auch in den immer inflexibler werdenden moralischen Normen zeigte, mit denen er etwa 1940 seine eigene Kollaboration und die Haltung seiner Gegenspieler bewertete.¹⁴

Mit dieser Überlegung möchte ich auf eine Dichotomie zwischen den Zielen und den Methoden, mit denen de Man diese Ziele erreichen wollte, aufmerksam machen. Diese Dichotomie, die zeitlich mit seiner "Überwindung des Marxismus" (1925) zutage tritt, deutet auf einen neuen inneren Konflikt zwischen Werten hin, die sich einerseits auf den Wunsch beziehen, politische Einflussnahme und soziale Anerkennung zu erlangen, und die andererseits emotionale und moralische Forderungen des Gewissens befriedigen sollen. Hierin mag einer der Gründe für De Mans innere Spannungen gelegen haben, die auf der einen Seite immer wieder für Irritationen in seiner unmittelbaren Umgebung sorgten, die sich aber auf der anderen Seite ideologisch in seinen ständigen Kehrtwendungen niederschlagen mussten. Zwei unvereinbare, aber gleichstarke Bedürfnisse treffen meiner Meinung nach aufeinander: Sein geradezu zwanghaftes Bedürfnis, sich konsequent zu verhalten¹⁵ sowie sein oft besessenes Streben nach einer politischen Karriere. Per se ist ja gegen beides nichts einzuwenden - im Gegenteil ! Aber es erzeugt bei dem Akteur eine enorme innere Spannung, aus der es kaum einen Ausweg zu geben scheint. De Man musste daher zwangsläufig sehr darüber empört sein, dass beispielsweise das politische Establishment in Belgien mit denjenigen Methoden Erfolg hatte, die er als opportunistisch und unmoralisch betrachtete; er war aber selbst nicht in der Lage, es ihnen gleichzutun. Er musste, trotz seiner selbst und wegen seiner selbst, der Mann der Prinzipien bleiben, unbeugsam und "hart wie Stahl", kurz: ein 'Cavalier seul'. Seine offenkundige Unfähigkeit, diesen Konflikt angesichts wachsender politischer Enttäuschungen zu lösen, mag zudem diese Spannungen, denen sein Persönlichkeitssystem ausgesetzt war, verstärkt haben.

Doch muss meiner Meinung nach zwischen dem Inhalt und der Struktur dieses Überzeugungssystems unterschieden werden: Beispielsweise verteidigte de Man zeit seines Lebens demokratische Prinzipien und Methoden. Seine Kritik am Marxismus ist massgebend dadurch bestimmt, dass er dessen doktrinäre Glaubenssätze nachdrücklich ablehnt. In seinem Buch **Zur Psychologie des Sozialismus** mokiert er sich über den theoretisierenden Eifer radikaler Elemente in der SPD und gebraucht diesbezüglich die Formel von der "Kasuistik der marxistischen Parteikirche".¹⁶ Stattdessen predigt er seinen jungsozialistischen Lesern, dass man die Lehren aus dem Leben nehmen solle und man sich stets mit den Realitäten auseinandersetzen müsse.¹⁷ De Man möchte sich also als ein Intellektueller ausweisen, der sich nicht auf ein theoretisches Dogma festlegen lassen will. Daraus ergibt sich, dass er alle Dogmen und Doktrinen, die andere propagieren, weit von sich weist; dagegen seien seine Ansichten und sein Verhalten von einer stark "inneren Überzeugung" bestimmt. Sein Dogmatismus ist also meiner

Auffassung nach sehr persönlicher Art. Dieser stützt sich sowohl auf innere als auch auf äussere Bezugspunkte. Ein Aspekt seines Persönlichkeits- und Überzeugungssystems, der letztendlich verhinderte, dass er jemals ernsthaft den Versuch betrieben hat, schulbildend zu wirken; vielleicht schliesst sich dies aber auch aus, weil diese Fixierung, die sich auf eine radikal "innere Überzeugung" gründet, selten von anderen Menschen nachvollzogen werden kann.

Neben diesen mehr individualpsychologischen Überlegungen möchte ich mich nun der Frage zuwenden, welchen theoretischen Wert der Kritik de Mans am Marxismus zukommt. Ich beschränke mich hier erneut auf das Theorie-/Praxisproblem. De Mann kann diesbezüglich positiv ausgedrückt als der Auslöser begründeten Zweifels und eher negativ formuliert als der Ketzer an einer vollendeten Theorie des Marxismus gesehen werden. Zwar hat seine Kritik am parteioffiziellen Marxismus einen relativ bedeutenden Wellenschlag ausgelöst; de Man selbst hat aber keinen ebenbürtigen Ersatz schaffen können. Theoretisch ist er nie über eine bruchstückhafte, eklektische Analyse hinausgelangt, die zudem in vieler Hinsicht als feullitonistische Popularisierung der bürgerlichen Kritik am Marxismus gelesen werden kann. Diese bürgerliche Kritik erschöpft sich in der Regel immer darin, dass sie auf den Zwiespalt zwischen Theorie und Praxis der sozialistischen Bewegung hinweist. Als ob es bei der Bewertung einer Theorie allein darauf ankäme? Zugespitzt formuliert: Als ob es beispielsweise jemals eine 'lupenreine' liberale oder faschistische Praxis gegeben hat?

Im Ergebnis bleibt festzuhalten, dass de Man mit seiner Kritik an diesem Zwiespalt den offenen Konflikt mit der sich marxistisch gebärdenden Parteidogmatik provozieren musste. De Mans Grundüberlegung ist die folgende:

*"Die Triebkräfte, die durch diese sogenannten marxistischen Schlagworte erweckt werden, passen zu der Praxis der Sozialdemokratie wie die Faust aufs Auge; (...) die innere Unwahrhaftigkeit, dieser Zwiespalt zwischen den marxistischen Werbeparolen und der wirklichen Tätigkeit jener Arbeiterorganisation, (...) das die Tragik des Sozialismus (...). Das muss zum tragischen Schicksal jeder Bewegung werden, die nicht die Jugendkraft besitzt, entweder ihre Praxis ihrer Theorie oder ihre Theorie ihrer Praxis anzupassen."*¹⁸

An anderer Stelle heisst es noch polemischer: "Die Theorie erleidet die Praxis, statt sie zu beleben".¹⁹ D.h. entgegen der hier von de Man geforderten Neudefinition des Verhältnisses von Theorie und Praxis bevorzugte der marxistische Zentrismus²⁰ eine Strategie, die das hinsichtlich der wirtschaftlichen Entwicklung in Europa überkommene Theoriegebäude des Marxismus möglichst unangetastet stehen liess; notwendige Veränderungen, wie etwa die Haltung zur Kolonialfrage, wurden aber, soweit sie nicht ganz umgangen werden konnten, auf dem

Wege stillschweigender Verschiebung des gemeinten Sinnes der Begriffe und Theorien herbeigeführt:

*"Die marxistische Kasuistik, die immer wieder - gern oder ungern - von ihrer eigenen grundsätzlichen Motivrichtung abweichende Parteihandlungen damit rechtfertigt, es handele sich nicht um eine grundsätzliche, sondern nur um eine taktische Frage, hat hiermit manches Unheil - auch über sich selbst - heraufbeschworen. Wenn nicht der Grundsatz die Taktik beherrscht, das heisst, wenn nicht jedes mit einem Motiv gerechtfertigte Mittel diesem Motiv entspricht und es bei denen, die es anwenden, kräftigt, so ist es auf die Dauer die Taktik, die den Grundsatz bestimmt. Die Aufgabe der grundsatzhütenden Theoretiker beschränkt sich dann darauf, den Wortlaut des Grundsatzes so umzu-
deuten, dass der Unterschied zwischen Grundsatz und Taktik unmerkbar wird."*²¹

Die Form, mit der zu Anfang unseres Jahrhunderts der sogenannte Revisionismusstreit beigelegt wurde, war daher, die überkommene Theorie möglichst als geschlossene Fassade stehen zu lassen und die erforderlichen Veränderungen in der praktischen Politik durch die stillschweigende Ausserkraftsetzung der Verbindlichkeit der Theorie für die Praxis zu bewirken. So gesehen erfüllte die Theorie immer mehr die Funktion einer gefühlsmässigen Identifikationsinstanz und immer weniger die einer Anleitung zum konkreten Handeln.²² Abgesehen von einer Debatte, die am Rande der Partei geführt wurde, spielte sich dieses Grundmuster der entfremdeten Tradierung einer für die Praxis letztendlich folgenlosen Theoriefassade in der Partei ein. Ja - es hat sogar die Sozialdemokratie der Weimarer Republik, die in erster Linie der Adressat der Kritik De Mans von 1926 gewesen ist, noch beherrscht. De Mans Analyse ist im Kern richtig, nämlich dass Theoretiker und Politiker aller Flügel der Partei die Anrufung auf Marx und den Marxismus als Rahmenerzählung jeder inhaltlichen Argumentation zuordneten. Dies geschah nicht selten, um Forderungen zu legitimieren, die mit den inhaltlichen Intentionen des Marxismus in keinerlei Zusammenhang standen. Die inhaltliche Füllung und der Verbindlichkeitsgrad, den diese unterschiedlichen Flügel der offiziellen Theoriefassade angedeihen lassen wollten, war ihnen dabei selbst überlassen. Genau dies ist dann auch der zentrale Anknüpfungspunkt der Kritik de Mans, wenn er die Bedeutung der Theorie für die sozialistische Praxis radikal neu formuliert wissen will: Zum einen will de Man die Rolle der Theorie mit der These relativieren, dass in der Regel nicht eine bestimmte Theorie einer ihr entsprechenden Praxis vorausgehe, sondern dass die Praxis der Theorie vorausgehe; zum anderen glaubt er nicht ausschliessen zu können, dass meist erst im nachhinein theoretische Argumente, die dann zwangsläufig nicht wissenschaftlicher Analyse unterliegen müssen, für eine

bestimmte Praxis gefunden werden können. Er schreibt: "Es genügt, dass der Sozialismus an seine Zukunft glaubt. Er ist Glaube. Das lehrt uns gerade die psychologische Wissenschaft."²³ An anderer Stelle relativiert er die Bedeutung der Theorie damit, dass er zum Ausdruck bringt: "Von jeder Theorie wirkt in einer Massenbewegung nur die symbolische Darstellung der Gefühlsinhalte, die die Bewegung bestimmen."²⁴ Damit wird der offiziellen Parteitheorie zwar mit Recht entgegengehalten, dass sie die Bedeutung der grundlegenden Motive unterschätzt, die den Mitgliedern der sozialistischen Bewegung eigentlich erst den Antrieb für ihre Tätigkeit geben; andererseits wird aber dadurch, dass der Sozialismus zum blossen Glaubensinhalt erklärt wird, einer Realpolitik, die sich jedweder theoretischen Verpflichtung entzieht, die 'Tür' geöffnet. Mit anderen Worten, die von de Man postulierte Stilisierung der Tathandlung, seine Auffassung von Leben und Glauben als eigentlich bestimmende Inhalte der sozialistischen Bewegung, leisten einem realpolitischen Opportunismus Vorschub, der in beliebiger Hinsicht theoretisch untermauert werden kann.

Lässt man also einmal dieses problematische Lösungsangebot bei Seite, so ist meiner Meinung nach ein anderer Gesichtspunkt von Bedeutung: Der Endziel-Fixiertheit der marxistischen Theorie wird von de Man die richtige Überlegung entgegengestellt, dass eine konkrete Tätigkeit niemals nur reines Mittel oder Opfer für ein Ziel ist, sondern in sich selbst einen Zweck hat: "Sozialist bin ich, nicht weil ich an die Überlegenheit des sozialistischen Zukunftsbildes über irgendein anderes Ideal glaube, sondern weil ich die Überzeugung habe, dass das sozialistische Motiv bessere und glücklichere Menschen macht."²⁵ Mit dieser Überlegung, die keinen Raum für die Kategorie der Totalität lässt, hat de Man die entschiedene Gegenposition zum Marxismus bezogen. Denn gerade diese Totalität zu begreifen, bedeutet für den Marxisten, die inneren Widersprüche des historischen Prozesses sowie die Notwendigkeit ihrer Überwindung durch den Sieg des Sozialismus zu sehen; es bedeutet deswegen, im praktischen Kampf niemals die einzelnen Momente und Ziele des Kampfes von der allgemeinen Vision des Kampfes selbst zu trennen. Diese dialektische Einheit von Endziel und täglicher Aktion ist das Fundament der marxistischen Klassenkampfstrategie. De Man leugnet, dass es möglich ist, diese Einheit herzustellen, ja er hält diese Vorgehensweise sogar für eine geistige Konstruktion, die letztendlich den Zwiespalt von Theorie und Praxis verursacht. Stattdessen kommt es ihm darauf an, die einzelnen Fakten zu isolieren und die Theorie allein auf die Motive des Handelnden zu perspektivieren.

Im Gegensatz dazu liegt der Vorzug der marxistischen Auffassung auf einer anderen Ebene: Es handelt sich um die sozialpsychologische Motivationskraft,

die eine geschlossene Theorie zu bieten vermag, wenn sie den Sieg der eigenen Sache als unumstössliche Tatsachenerkenntnis ausgeben kann. Gerade eine politisch isolierte Partei wie die Sozialdemokratie der europäischen Gesellschaft der Zeit vor dem Ersten Weltkrieg konnte aus dieser Eigenschaft der marxistischen Vorstellungswelt einen psychologischen Gewinn ziehen. Dieser Gewinn konnte indes nur - und das hat de Man richtig analysiert - um den Preis erheblicher Nachteile erzielt werden. Schon die integrative Funktion dieser Ideologie erwies sich in dem Augenblick als Illusion, als ihr strategischer Zwiespalt in der Situation des konkreten Handelns aufgelöst werden musste. Nur solange sie nicht ihre eigentliche Funktion, nämlich die Anleitung zum praktischen Handeln, zu erfüllen brauchte, behielt sie ihre Integrationsfunktion. Als verantwortliches Handeln unvermeidlich wurde, zunächst im Ersten Weltkrieg und später bei der politischen sowie gesellschaftlichen Neuordnung Europas nach 1918, zeigt es sich, dass die Vertreter der unterschiedlichen Strategien allenfalls verbal, nicht aber politisch real auf einen Nenner zu bringen waren. Dadurch geriet die sozialistische Theorie sowohl hinsichtlich ihrer Perspektive als auch hinsichtlich ihrer Legitimation in bleibende Schwierigkeiten.

Bleibt abschliessend die Frage aufzuwerfen, ob man einen Weg aus diesem Dilemma gefunden hätte, wenn man dazu die Überlegungen de Mans aufgenommen und weitergedacht hätte. Bestimmt wird man diese Frage nicht mit einem eindeutigen "Ja" oder "Nein" beantworten können. Der Ausgangspunkt seiner Kritik, dass nämlich der Marxismus geschichtlich überholt ist, dagegen aber die politisch-ökonomische Analyse durchaus eine wesentliche Interpretationshilfe darstellt, hat viele Argumente für sich. Indem de Man aber von einem Extrem ins andere fällt, hat sein Verstoß in theoretischer Hinsicht wenig eingebracht. Im nachhinein erscheint seine Kritik zu sehr zeitgebunden sowie zu stark an bestimmte Akteure und historische Konstellationen gebunden zu sein, um darüber hinaus einen Weg zu weisen. Nicht nur die Sozialdemokratie der Weimarer Republik, sondern auch die BWP hat sich wenig von seiner Kritik und seinen Vorschlägen zunutze gemacht. Und dies kann man bestimmt nicht darauf zurückzuführen, dass Hendrik de Man unverstanden blieb. Nein, die Gründe dafür sind wesentlich grundlegender zu verorten: Sowohl in seiner Persönlichkeit als auch in seinem reduzierten Theorieverständnis.

Daher meine ich, dass es in der damaligen Diskussion mehr darauf hätte ankommen müssen, sich nicht weiter in antimarxistische und marxistische Positionen auseinanderdividieren zu lassen. Unter Einbeziehung der marxistischen Analyse hätte man erkennen sollen, dass es in allen entscheidenden strategischen

Fragen einer gesamtgesellschaftlichen Reform und nicht einer Theorie der proletarischen Revolution bedurfte. Denn schon damals ist angesichts eines wachsenden Anteils der Angestellten an der Zahl der abhängig im Erwerbsleben Stehenden mit einer Parteipolitik, die sich allein auf die Arbeiterschaft stützte, nichts mehr zu machen gewesen. Mit anderen Worten, eine "lupenreine" Theorie des Marxismus wäre nicht mehrheitsfähig gewesen. Demgemäss hätte die sozialistische Theorie bei einer konstruktiven Aufnahme insbesondere der Kritik de Mans an ihrem realpolitischen Handeln nichts, was sie wirklich besass, preisgeben müssen - ausser Illusionen.

ANMERKUNGEN

1. Vgl. Hendrik de Man, **Die Sozialistische Idee** (Jena 1933), S.9; das vollständige Zitat lautet folgendermassen: "Dass ich mich unter Marxisten meist als Antimarxist, unter Nicht-Marxisten dagegen als Marxist fühle, ist vielleicht begreiflich genug."
2. H. de Man, **Gegen den Strom. Memoiren eines europäischen Sozialisten** (Stuttgart 1953), S.58.
3. H. de Man, **The Remaking of a Mind** (London 1919), S.213.
4. H. de Man, **Gegen den Strom**, S.58.
5. Vgl. das 4. Kapitel 'Der marxistische Rausch' in: **Gegen den Strom**, S.53-69; ferner das Kapitel 'The Spell of Dogmatism' in: **The Remaking of a Mind**, S.78-97.
6. Noch 1927 schreibt er: "Die Kulturatmosphäre der bürgerlichen Gesellschaft ist für mich nicht mehr atembar"; vgl. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus** (Jena 1927), 2. Auflage, S.393.
7. Auf diesen Charakterzug de Mans weist beispielsweise Peter Dodge, in: **Beyond Marxism. The Faith and Works of Hendrik de Man** (Den Haag 1966), S.6 sowie S.172.
8. H. de Man, **The Remaking of a Mind**, S.21f.
9. Vgl. zu diesem Terminus Technicus meine demnächst erscheinende Dissertation: **Über Hendrik de Man. Ein intellektueller Grenzgänger in der Theorie und Praxis der Sozialistischen Bewegung der Zwischenkriegszeit**, insb. 9. Kapitel.
10. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**, S.3.
11. Ebda., S.5.
12. H. de Man, **Die Sozialistische Idee**, S.12.
13. Vergleicht man die verschiedenen Versionen seiner autobiographischen Schrift (**Herinneringen** 1941, **Cavalier seul** 1948, **Gegen den Strom** 1953), so fällt die relativ milde und distanzierte Darstellung der deutschen Ausgabe auf. De Man scheint erst zu diesem Zeitpunkt alle Hoffnungen auf eine politische Rehabilitation aufgegeben zu haben.
14. Vgl. dazu: Jef Rens, **Ontmoetingen 1930-1942** (Antwerpen/Amsterdam 1984), S.94ff.
15. In **Gegen den Strom**, S.291f. heisst es dazu: "Meine Kritiker, die behaupten, ich hätte die meisten meiner Misserfolge meinem 'Mangel an Geschmeidigkeit' und meiner 'Abneigung gegen Kompromisse' zuzuschreiben, haben höchstwahrscheinlich recht. (...) In der Welt der Politiker aber ist Wahrhaftigkeit kein Trumpf, sondern das Gegenteil. Wer sich in dieser Hinsicht anders verhält als sie, übt unlauteren Wettbewerb, er ist ein Spielverderber, schlimmer noch, ein lebendiger Vorwurf."
16. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**, S.11.

17. H. de Man, "Briefe an einen jungen Arbeiter", in: **Jungsozialistische Blätter**, 4.Jg., Heft 6, 7 und 10, 1925.
18. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**, S.325.
19. Ebda., S. 10.
20. Vgl. zu diesem Begriff Dieter Groh, **Negative Integration und revolutionärer Attentismus. Die deutsche Sozialdemokratie am Vorabend des ersten Weltkrieges** (Frankfurt/M. 1973), S.60.
21. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**, S.212f.
22. Vgl. Groh, ebda., S.57ff.
23. H. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**, S.390.
24. Ebda., S.121.
25. Ebda., S.369.

"UNTER NICHTMARXISTEN BIN ICH MARXIST"**Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans**

Ich möchte meine Ausführungen mit der Frage beginnen, die wohl unvermeidlich auf einer Zentenarfeier gestellt wird: Gibt es eine Aktualität de Mans? Oder, nach der Formulierung des Prospektes: Gibt es Elemente in seinen Ideen, die uns Mitte der achtziger Jahre und darüber hinaus etwas bedeuten können?

Ganz einfach ist die Frage nicht zu beantworten. Das musste schon Jean Améry erfahren, der sich diese Frage Mitte der siebziger Jahre gestellt hatte. Améry, der sich stets dankbar an seine Emigrantenzeit in Antwerpen erinnerte,¹ versuchte damals, die Chancen und Möglichkeiten einer "Volksfront dieser Zeit"² im Zeichen des Eurokommunismus zu erörtern. Unter Berufung auf de Man plädierte er für die Möglichkeit, sich auf Theorien einzulassen, die "den Marxismus innerhalb einer linken Zusammenschau zu überwinden versuchen." Seiner generösen Zusammenschau hat dieser Verweis geschadet; Gegner liessen sich es nicht nehmen, Amérys Projekt mit der Biographie de Mans zu denunzieren.³ Ein ähnliches Schicksal stünde heute dem bevor, der sich etwa in der Formulierung eines ökologischen Kulturbegriffes auf de Man stützen wollte: Die Biographie steht dem Werk im Wege. Nimmt man de Man als Theoretiker ernst, darf allerdings vor der Biographie nicht haltgemacht werden, ist doch die Praxis immer noch Kriterium der Wahrheit. Ein klares Nein ist dann die Antwort auf die Frage nach der Aktualität.

Wie aber sieht es mit der Frage nach Elementen aus, die mögliche Anknüpfungspunkte darstellen könnten? Hier schiebt die sie tragende ethische Komponente des de Manschen Oeuvres einen Riegel vor. Zwar unterschied sich de Man von den meisten Intellektuellen seiner Generation darin, dass er die Katastrophen zumindest als solche wahrnahm. Die Mehrheit der Intellektuellen in den oder am Rande der kommunistischen und sozialdemokratischen Bewegungen dagegen schottete die eigene Weltanschauung rigoros gegen jede Erfahrung ab. De Mans Angebot, die jeweilige Krise zu überwinden, hatte damit erst einmal die Realität für sich, doch war sein Angebot eher Ausdruck der Krise selber denn deren Überwindung. Auch die Kritik an einer Theorie, die grundsätzliche gesellschaftliche Veränderungen mittels der Verfolgung kruder materieller Interessen verspricht und sie durch Gesinnung ersetzen will, wäre nur dann akzeptabel gewesen, hätte nicht die lange historische Erfahrung vorgelegen, dass ethische Gesinnung, kombiniert mit der Sehnsucht nach Gemeinschaft, der kürzeste Weg zur Anpassung sein kann. Die deutsche Sozialdemokratie hat mit ihrer Verdrängung

seiner Ideen die parteipolitische Konsequenz gezogen. Denn nur weil de Mans ethische Überzeugung meist mit ihrer Auffassung identisch war, gehörte er zu ihr: Das war zu wenig. Für andere mag er als Beispiel dienen, wie winzig der Schritt von der Realpolitik zum Opportunismus sein kann, wenn das persönliche Verhalten ausschliesslich den Schwankungen der Situation unterworfen ist. Ohne das Rückgrat einer prägenden Haltung geht es eben nicht, so wurde und wird dann das Urteil über den erfolglosen Undogmatiker gefällt.

Die seismographische Aufmerksamkeit des Intellektuellen de Man ergibt indes für den Historiker die Möglichkeit, mit der Rekonstruktion von Biographie und Werk die Typologie sozialistischer Intellektueller in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts von einigen Vorurteilen zu entschlacken. Darin bestehen die Chance und verbleibende Aktualität de Mans. Dieser Aktualität steht allerdings eine Eigenschaft zur Seite, die als sein 'deutsches Erbe' bezeichnet werden kann: Gemeint ist der Versuch, die eigene Biographie auch theoretisch einzuholen. Damit meine ich weniger die Absicht, die de Man seit seinem Buch **The Remaking of a Mind** verfolgte: den Versuch, seine Lebenserfahrungen und die Geschichte des Sozialismus seit der Jahrhundertwende zu betrachten. Vielmehr ist damit der theoretische Wurf angesprochen, den er mit seinem Werk **Zur Psychologie des Sozialismus** einleiten wollte. Dieses auch in umgearbeiteter Auflage noch sehr unfertige Buch zeigt deutlich das Auseinanderklaffen von Anspruch und Ausführung, den Versuch, Erfahrung und Theorie unter Kontrolle zu halten. De Man bezeichnete es als sein Bekenntnisbuch, er schrieb in ihm in den ersten Sätzen à la Nietzsche: "Dieses Buch ist mit Blut geschrieben".⁴ Doch galt sein Angriff der Theorie, der solche Schreibweise fremd ist. Adorno hatte diesen wunden Punkt de Mans genau erkannt, als er gegenüber dem Anspruch, unter Einsatz der ganzen Person Theorie zu treiben, darauf hinwies, dass allemal blosse Vorgänge der Reflexion den Gegenstand bildeten.⁵ Von ihnen soll im Folgenden die Rede sein.

Denn der Feldzug de Mans galt nicht der Marxschen Theorie, sondern der Form, die aus ihr entstanden war und die seine Jugendzeit so intensiv prägte, dass es ihm zeitlebens nicht gelang, diese Spielart der Theorie zu überwinden. Diesen Marxismus der II. Internationale hielt de Man auch dann noch für die Essenz der Marxschen Theorie, als er Kenntnis von den sogenannten Jugendarbeiten Marxens bekam und sie ethisch missdeutete. Warum aber lebenslang beibehaltener Marxismus dieser Art? Ich meine, dass 1914 für de Man nicht nur eine lebensgeschichtliche Zäsur darstellte, sondern auch einen gravierenden theoretischen Bruch bedeutete, vergleichbar mit dem Bruch, den dieses Ereignis bei Sigmund Freud auslöste. De Man kam gewissermassen reflexionsgeschädigt

aus dem Inferno des Schützengrabens zurück. Sicherlich spricht es für ihn, dass er den Krieg nicht wie so manch sattelfester Theoretiker des Sozialismus bruchlos verarbeitete - Kautsky möge hier als Beispiel genannt sein -, sondern treffende sozialpsychologische Überlegungen mit dem Bewusstsein verband, dass eine Epoche des Sozialismus dahingegangen war. Aber gleichzeitig kam in einer der ersten öffentlichen Äusserungen nach 1914 - in seiner Petrograder Rede 1917 - der alte pädagogische Impetus aufs Grimmigste gewendet wieder zum Vorschein, als er forderte: "Die Deutschen sind Sklavenseelen - man muss sie die Marseillaise singen lehren."⁶ Nach all den Vorkriegsjahren, in denen er in publizistischer und später in praktischer Tätigkeit in der belgischen Arbeiterbildung für die Stärkung der Theorie, für die Verbreitung der Lehre kämpfte, war dies die grösste Ernüchterung. Die deutsche Theorie, die er gelehrt hatte, war durch die Erkenntnis hinfällig geworden, dass den Deutschen erst die Freiheit gelehrt werden müsse.

Es ist daher nicht unwichtig, einmal die Funktion und das Selbstverständnis de Mans vor dem Krieg näher zu betrachten. Seinem eigenen Verständnis nach war seine Aufgabe eine pädagogische: die belgischen Arbeiter durch Einführung in die rechte Theorie vom Kompromissozialismus zu befreien und so eine wahrhaft klassenkämpferische Organisation aufbauen zu helfen. Dies kommt in allen grösseren Artikeln über Belgien zum Ausdruck. Dafür möchte ich einige Beispiele anführen. Von der ersten bis zur letzten Minute seiner publizistischen Tätigkeit in Deutschland skizzierte er "ein erschreckendes Bild geistiger Öde und der Vernachlässigung theoretischer Bildung"⁷ in Belgien und machte immer wieder auf das Fehlen einer wissenschaftlichen Parteizeitschrift aufmerksam, weil "in einem so industriellen und so proletarischen Lande wie Belgien der Geist der sozialistischen Bewegung am Ende nicht anders sein kann, als proletarisch, das heisst marxistisch".⁸ In seiner Kommunikation mit den **Jeunes Gardes** in Belgien brachte er deutlich seine Ansichten über theoretische Erziehung zum Ausdruck, indem er Leselisten aufstellte.⁹ In der internationalen Jugendorganisation forderte er die Einrichtung von Wanderbibliotheken zur Hebung des Bewusstseins.¹⁰ Diesem pädagogisch orientierten Sozialismusverständnis steht seine Funktion gegenüber. Denn seiner Funktion nach agierte er als Interpret belgischer Verhältnisse für das deutsche Umfeld. Mit seinem Eintritt in die Redaktion der **Leipziger Volkszeitung** trat er eine Nachfolge an prominenter Stelle an. In dieser Zeitung hatte vor allem Rosa Luxemburg ihre Ansichten über die belgischen Verhältnisse publiziert und ihre aus den Erfahrungen der belgischen Massenstreiks gewonnenen Einsichten propagiert.¹¹ Hier hatte sie die linke Theorie des Massenstreiks in ersten Ansätzen erarbeitet. Ihrer Auffassung, dass der Bewusstwer-

dungsprozess der Arbeiter über die Erfahrungen des revolutionären Streiks angetrieben werde, setzte de Man seine ungleich nüchternere Kritik des Alltagsverhaltens der belgischen Arbeiterpartei entgegen. In seiner Kritik an allen Aspekten der belgischen Politik vergass er nie, auf die Notwendigkeit theoretischer Schulung hinzuweisen. Damit unterschied er sich sowohl von der linken Theorie von Luxemburg oder Pannekoek¹² als auch von der Position des Zentrums, die durch Kautsky vertreten wurde. Diese bestanden zwar ebenfalls auf der Notwendigkeit einer theoretischen Schulung, setzten sie aber erst in dem Moment an, in dem der fix und fertig in die Organisation eingebundene Arbeiter das Rüstzeug vermittelt bekommt. Die Arbeit in der sozialistischen Jugendbewegung führte de Man hingegen dazu, diesen Prozess schon an der Heranwachsenden vermitteln zu wollen.¹³ Die linke Forderung nach dem Massenstreik, die Kautskys Organisationssozialismus in Frage stellte, konnte de Man darum als Resultat pädagogischer Bemühungen vertreten. In dieser Hinsicht scheint es mir gerechtfertigt zu sein, auf der Folie der Grohschen Typologie (rechter Flügel - Praktizisten - Zentrum - linkes Zentrum - Linksradike)¹⁴ de Mans Position als linkszentristische im Rahmen des Marxismus der II. Internationale zu bezeichnen. Dabei scheint er selbst die Differenz der Positionen Kautsky - Luxemburg bei aller Aufmerksamkeit für die Windungen der deutschen Parteipolitik nicht erkannt zu haben. Ein Beispiel dafür möchte ich aufführen. Als Kautsky nach 1910 mit dem ganzen Prestige des Parteitheoretikers das formulierte, was später als Kautskyanismus bezeichnet werden sollte¹⁵ und damit die entgültige Entzweiung mit den Linken einleitete, schrieb de Man einen Brief. In ihm suchte er Kautsky zu einem Vortrag über den Marxismus vor einer belgischen Delegation zu bewegen. Als dessen Einsatz wegen einer Krankheit fraglich wurde, schlug de Man als gleichwertigen Ersatz Rosa Luxemburg vor,¹⁶ sah also beide Positionen als Einheit.

Kautsky wiederum war sich sehr wohl der pädagogischen Ausrichtung und damit der Konstante in der de Manschen Theorie bewusst. Dies kam später 1927 zum Ausdruck, als er seine vernichtende Rezension der 'Psychologie des Marxismus' unter dem Titel **De Man als Lehrer** erschienen liess.¹⁷ Dabei entbehrt es nicht der Ironie, dass de Mans marxistische Bildung in allen anderen Punkten ausser der pädagogischen Ausrichtung direkt von Kautsky stammt. So findet sich die unverwässerte Zusammenfassung des de Manschen Voluntarismus in Kautskys radikalstem Buch, dem 1909 geschriebenen **Der Weg zur Macht**.¹⁸ Der sozialistische Wille zur Macht, der im Sieg des Proletariats enden sollte, verkörpert sich nach Kautsky in der Kampfeslust, die wiederum durch Kampfpfeis und Kampfgefühl bestimmt wird.

Ich habe nun schon einige Male vom Marxismus der II. Internationale gesprochen, der die Konstante des de Manschen Denkens ausmachen soll. In der Verwendung dieses Begriffs beziehe ich mich auf die Analyse von Korsch in **Marxismus und Philosophie**.¹⁹ In dem eben erwähnten Teil des **Weges zur Macht** von Kautsky finden wir auch eine präzise Zusammenfassung der philosophischen Grundlagen dieses Marxismus.²⁰ Da de Man diese spezifisch szientistische Orientierung des Marxismus seiner Zeit später zum Angelpunkt seiner Überwindung des Marxismus machen sollte, ist es sinnvoll, einige Sätze dazu zu sagen. Für Kautsky war der Marxismus eine Wissenschaft, den anderen Wissenschaften ebenbürtig und wie sie auf dem heuristischen Prinzip der Einzelforschung beruhend. Die Wissenschaft Sozialismus konnte dann so aufgefasst werden, als habe sie keine unmittelbare Beziehung zur aktuellen Praxis. Sie kann dem Proletariat aufklärend zur Seite stehen, indem sie gesellschaftliche Gesetze aufdeckt, deren Wirkungen jedoch von der Erkenntnis unabhängig existieren. Diese undialektische Sicht von Theorie und Praxis tauchte in vielen Artikeln des jungen de Man auf.²¹ Auch sie blieb eine Lebenskonstante und trat - in personalisierter Form - später am deutlichsten im Vorwort der **Sozialistischen Idee** zutage. Aus diesem charakteristischen Vorwort ist die Überschrift zu diesen Ausführungen entlehnt. De Man schrieb:

*"Dass ich mich unter Marxisten meist als Antimarxist, unter Nicht-Marxisten dagegen als Marxist fühle, ist vielleicht begreiflich genug; aber es wäre unrechtfertigt, diesen Wandel des subjektiven Empfindens auf die wissenschaftliche und politische Haltung zu übertragen, je nachdem die Umstände es mit sich bringen, dass man gegen eine marxistische oder antimarxistische Zeitströmung zu reagieren hat."*²²

Zwischen subjektiver und wissenschaftlicher Auffassung gab es für de Man keine Vermittlung; der Beliebigkeit des persönlichen Gebarens steht die unwandelbare Wissenschaft gegenüber. Aus diesem nicht überwundenen Marxismus der Jugendzeit speist sich das voluntaristische Gebahren de Mans: Mangels dialektischer Verbindung von Theorie und Praxis reduziert sich das, was er Haltung nennt, auf einen Willensakt allerindividuellster Natur. Nun war auch sein Gesinnungssozialismus in seinen frühen Arbeiten im Keime angelegt: etwa als er in der Debatte mit Radek 1909 postulierte, dass der Sozialismus nicht nur 'bewusste Erkenntnis des Verstandes', sondern zugleich 'spontanes Gefühl des Herzens' sein müsse.²³ Das sei die allererste Bedingung der Organisation der Arbeiter. Erst wenn diese erfüllt sei, könne der pädagogische Prozess einsetzen: "Zum Sozialismus geführt werden können sie jedoch nur durch eine prinzipielle Erziehung, die ihnen diese Erfahrung erst fruchtbar macht."²⁴ Sein aus diesen Quellen ge-

speister ethischer Appell späterer Jahre ging indes mit einem Marxismus zu Gericht, der deutlich nichts mit den Marxschen Intentionen zu tun hatte, sondern eben von dem Marxismus der II. Internationale ausging. Wenn die Theorie, zur Wissenschaft verobjektiviert, nicht unmittelbar mit der Praxis zusammenging, dann war es nur konsequent, dem Sein des empirischen Menschen ein Sollen zur Seite zu stellen, das allein einer ethischen Entscheidung zugänglich ist. Wo de Man glaubte, den Marxismus mit Hilfe einer Ethik überwinden zu können, lässt sich bei ihm ein totaler Mangel an Verständnis für die philosophischen Grundlagen der Marxschen Theorie konstatieren.²⁵ Weil es Marx um die Befreiung des Menschen aus der Zufälligkeit ging, überwand er mit Hegel früh den Dualismus von Sein und Sollen, um auf einem Weg weiterzugehen, auf dem derlei getrost suspendiert werden konnte.

De Mans Behandlung der hegelianischen Wurzeln der Marxschen Theorie erlaubt indes, einen Aspekt seines Revisionsversuches zu erhellen, da hier das Marxismusverständnis de Mans jenseits aller Polemik zutage tritt. Bekanntermassen formulierte de Man, dass es ihm nicht um die Marx-Kritik zu tun sei, sondern nur um das, was von Marx in der Arbeiterbewegung lebendig sei.²⁶ Mit diesen Sätzen versuchte er, sich von jeder Textkritik zu distanzieren und verhinderte gleichzeitig ernsthafte Auseinandersetzungen über sein Programm.²⁷ Denn um die lebendigen Relikte der Marxschen Theorie zu erkennen, bedarf es zuallererst des Rückgriffes auf diese selbst. Nun aber sollte das **Anti-Capital** - so betitelte de Man das Manuskript der 'Psychologie des Sozialismus'²⁸ - sich nicht nur dem Inhalt, sondern auch der Form nach dem Marxschen Projekt unterscheiden. So evozierte der Anspruch de Mans genau die scholastischen Debatten, die er vermeiden wollte: Erfahrungsgesättigt konnte jeder Kritiker den ihm genehmen Marx gegen de Man ins Felde führen. Dabei war für de Man die kritische Sichtung des Marxschen Oeuvres durchaus Bestandteil der Vorarbeiten seiner Werke.²⁹ Im Manuskript der 'Psychologie des Sozialismus' gibt es eine Stelle, an der sein Wissenschaftsbegriff wie auch seine Sicht der hegelianischen Erblast zusammenkommen: Marx habe sich ungewollt und unbewusst der gegnerischen Denkweise ausgeliefert, als er mit Hilfe der von dem Gegner geschaffenen Werte die Umwertung dieser Werte versucht habe, schrieb de Man und fuhr fort:

*"Sein Versuch zur Überwindung des Hegelianismus und der klassischen Nationalökonomie ist am Ende darauf hinausgelaufen, dass er die Denkweise Hegels und der Nationalökonomie der Arbeiterbewegung geistig einverleibte."*³⁰

Nach de Man hatte diese Art der Aufnahme starke Folgen für die Arbeiterbewegung: Ihre humanistischen Wurzeln seien dadurch verkümmert, die Wissen-

schaft (des 19. Jahrhunderts) habe die Bewegung übermächtig beeinflusst.³¹ Auch in späteren Schriften kommt diese Form der Marxrezeption zum Tragen. Die Lektüre Marxscher Frühschriften, besonders der **Philosophisch-Ökonomischen Manuskripte von 1844**³² durch de Man kann insofern als konsequenter Endpunkt einer gescheiterten Überwindung des Marxismus gelten: warf er doch Marx als formale Schwäche eine allzu eng an Hegel angelehnte Theorie vor.³³ Gegenüber der Unterstellung de Mans, dass Marx seinen ethischen Glauben später nur verschwiegen habe,³⁴ verdient es festgehalten zu werden, dass es Marx um eine Verwirklichung gesellschaftlichen Handelns ging, das nur unter der Bedingung stattfinden kann, dass sein Sinn erkannt ist. Diese rein menschliche Erlösung bedarf keiner ethischen Verankerung.

Damit möchte ich zum Schluss meiner Ausführungen kurz einen anderen Punkt ansprechen: Die heute brüchig erscheinende Logik des Geschichtsprozesses war für Marx mit Hegel klar. Ihr konnte sich de Man nicht mehr anschliessen. Seine Erfahrungen mit der Geschichte, seine Erfahrungen des vielfachen Scheiterns eigener Aspirationen führten ihn gegen Ende seines Lebens zu Einsichten, die am klarsten an einer Stelle seiner Memoiren auftauchen, an der er Hegel falsch interpretierte - die entsprechende Stelle ist dem Thesenpapier vorangestellt -. Wo Hegel in der **Phänomenologie des Geistes** vom 'bacchantischen Tummel des Wahren' sprach,³⁵ drehte de Man die Metapher um: Der 'Wirbel trunkener Irrtümer'³⁶ war nun für ihn der einzig mögliche Ausdruck, um den Geschichtsprozess zu benennen. Die Erfahrungen de Mans sind nun Geschichte, ihre Wahrheiten oftmals zweifelhaft. Was in diesen Ausführungen, die sich doch mit dem Stellenwert der jugendlichen Erfahrungen beschäftigten, vielleicht nicht deutlich geworden sein mag, möchte ich noch einmal als Verdienst de Mans hervorheben. Es ist das, was er uns als Essenz seines Lebens in der Geschichte hinterlässt: die Offenheit in der Wahrnehmung veränderter Verhältnisse, den Versuch, mit eigenem Denken den Zeitläuften Rechnung zu tragen. Diese Haltung ist auch heute noch unvermindert aktuell.

ANMERKUNGEN

1. Jean Améry, **Unmeisterliche Wanderjahre**. Stuttgart 1971, S.55-63
2. Jean Améry, "Für eine Volksfront dieser Zeit. Prinzipien einer aktuellen Linken". **Frankfurter Rundschau** v. 10.8.1974
3. Reinhard Opitz, "Über die aktuelle Bedeutung der Volksfrontidee und ihre Prinzipien". **Blätter für deutsche und internationale Politik** H.11 1974, S.1104-1115
4. Hendrik de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus**. Jena 1926, S.2
5. Theodor W. Adorno, **Minima Moralia**. Frankfurt 1951, Aph.87, S.174

6. "Die Deutschen sind Sklavenseelen - man muss sie die Marseillaise singen lehren. Übersetzung der Rede de Mans vor dem ersten revolutionären Regiment in Petersburg". **Internationale Korrespondenz** 4.Jg. Nr.24 v. 2.07.1917, S.174-176. Der Titel stammte nicht von de Man, trifft aber seine Intentionen. Die Übersetzung dieser Rede war Bestandteil der 'Flamenpolitik' der deutschen Mehrheitssozialdemokratie. De Man stand vor allem deshalb im Kreuzfeuer der Kritik, weil sein 1911 mit Louis de Brouckère verfasstes DNZ-Sonderheft als Referenzpunkt für die Minderheitssozialisten diente, vgl. Karl Kautsky, **Serbien und Belgien in der Geschichte. Historische Studien zur Frage der Nationalitäten und der Kriegsziel**. Stuttgart 1917. Zum Standpunkt der Mehrheitssozialisten zu de Man siehe Konrad Haenisch, "Zwei offene Briefe an de Man". **Hamburger Echo** Nr.196 und 197 v. 23. und 24.08.1917. Zum Standpunkt der Unabhängigen vgl. den Artikel: "Regierungspolitik des Marxismus". **Arbeiterpolitik** (Bremen) 2.Jg. Nr.37 v. 15.09.1917.
7. Hendrik de Man, "Die belgische Partei nach den Gemeindewahlen". **Leipziger Volkszeitung** Nr. 267 v. 16.11.1907
8. Hendrik de Man, "Der Revisionismus in Belgien". **Leipziger Volkszeitung** Nr.275 v. 27.11.1909
9. Hendrik de Man, "L'Education socialiste". **La Jeunesse c'est l'Avenir** 3.Jg. H.2 v. Febr. 1908, S.8
10. Hendrik de Man (Hrsg.), **Bericht über die erste internationale Konferenz der sozialistischen Jugendorganisationen**, abgehalten zu Stuttgart vom 24.-26. August 1907. Stuttgart 1907, S. 21
11. Z.B. Rosa Luxemburg, "Der dritte Akt". **Leipziger Volkszeitung** Nr.84 v. 14.4.1902 und 85 v. 15.4.1902. Für die spätere Zeit: dies., "Das belgische Experiment". **Leipziger Volkszeitung** Nr.109, 110, 112 v. 15.5., 16.5., und 19.5.1913
12. Für Pannekoek vgl. ders., "Völkerpsychologie und Massenstreik". **Leipziger Volkszeitung** Nr.196 und 197 v. 25. und 26.8.1906
13. Zur Problematik sozialistischer Erziehungskonzeptionen vgl. Eckhard Dittrich, **Arbeiterbewegung und Arbeiterbildung im 19. Jahrhundert**. Bensheim 1980; Erich Eberts, **Arbeiterjugend 1904-1945**. Sozialistische Erziehungsgemeinschaft - Politische Organisation. Frankfurt 1980.
14. Dieter Groh, **Negative Integration und revolutionärer Attentismus. Die deutsche Sozialdemokratie am Vorabend des Ersten Weltkrieges**. Frankfurt/M - Berlin - Wien 1973. Als Linkszentrist wird de Man auch von Karl-Heinz Klär eingeordnet, vgl. ders., **Der Zusammenbruch der Zweiten Internationale**. Frankfurt 1981, S.106
15. Vgl. Erich Matthias, **Kautsky und der Kautskyanismus. Die Funktion der Ideologie in der deutschen Sozialdemokratie vor dem Ersten Weltkrieg**. Marxismusstudien 2. Folge Tübingen 1957 S.151-197
16. Hendrik de Man, Brief an Karl Kautsky v. 15.2.1911. Internationales Institut für Sozialgeschichte Amsterdam (I.I.S.G.), Nachlass Kautsky D XVI 314
17. Karl Kautsky, "De Man als Lehrer". **Die Gesellschaft** 4.Jg. 1927, S.62-77. Der ursprüngliche Titel von Kautskys Kritik betonte die Kontinuität stärker: "Wie die Jungsozialisten über den Marxismus unterrichtet werden." I.I.S.G., NL Kautsky A 144
18. Karl Kautsky, **Der Weg zur Macht**. Hrsg. und eingel. von Georg Fülberth. Frankfurt 1972, S.38-48
19. Karl Korsch, **Marxismus und Philosophie**. Hrsg. v. Erich Gerlach. Frankfurt 1966
20. Karl Kautsky, **Der Weg zur Macht**. a.a.O., S.45
21. Z.B. der Debatte de Mans mit Otto Hue: Hendrik de Man, "Von der Internationalen Bergarbeiterbewegung". **Arbeiterzeitung** (Dortmund) Nr.5, 6, 7 v. 7.1., 8.1. und 9.1.1909. Ders., "Nochmals: Die Bergarbeiter in der internationalen Arbeiterbewegung". **Arbeiterzeitung** Nr.64 v. 17.3.1909. Zum Vergleich bietet sich Otto Hues Position an: siehe ders., "Die Bergarbeiter in der internationalen Arbeiterbewegung". **Arbeiterzeitung** Nr.42, 44, 46 v. 19.2., 22.2. und 24.2.1909
22. Hendrik de Man, **Die Sozialistische Idee**. Jena 1933, S.9
23. So de Man in der Debatte mit Karl Radek. Hendrik de Man, "Die Einheit der Arbeiterklasse". **Leipziger Volkszeitung** Nr. 92 v. 24.4.1909
24. Hendrik de Man, "Zur Frage der Einheit der Arbeiterklasse". **Die Neue Zeit** Nr.24 v. 12.3.1909

25. Überdeutlich tritt dies in dem 'Credo' der 'Psychologie' zutage, vgl. Hendrik de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus** a.a.O., S.419f
26. Hendrik de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus** a.a.O., S.5
27. Hierin liegt ein Moment zur Klärung der Rezeptionsgeschichte, i.e. warum der 'Psychologie des Sozialismus' nicht mehr als ein kurzfristiger Sensationseffekt beschieden war.
28. I.I.S.G., NL de Man 90 A. Von den zahlreichen Titelversionen deutet noch ein anderer auf die Intentionen des Autors hin: "Die zweite Geburt des Sozialismus".
29. So hatte de Man für seine Werke Marx-Exerptsammlungen angelegt, in denen er Zitatausschnitte nach Themen in Mappen ordnete. Aber selbst für die Exerptsammlung zur 'Sozialistischen Idee', für die er die MEGA-Ausgabe von Rjasanov verwertete, konnte er für die 'Ethik' betitelte Mappe nur zwei Marx-Schnipsel finden: sie beziehen sich auf die publizistische Tätigkeit von Marx an der Rheinischen Zeitung. I.I.S.G., NL de Man 52/5
30. I.I.S.G., NL de Man 90. Manuskript "Geleitwort" 1. Fassung, S.1. Im Buch taucht diese Auffassung nicht auf, hier nahm de Man nur Bernsteins Bonmot über den 'Fallstrick des Hegelianismus' auf, vgl. ders., **Zur Psychologie des Sozialismus** a.a.O., S.22. De Man popularisierte sie in zeitgenössischer Form in seinen Bemerkungen zum 'Denkstil und Schreibstil des Marxismus': **Psychologie** a.a.O., S.58f. So war ihm der Beifall aus dem bürgerlichen Lager sicher. Die Debatte über das Ausmass der Übernahme gegnerischer Denkweisen im Marxismus gehört immer dort zu den standardisierten Ritualen, wo unter Missachtung der Hegelschen Dimensionen über Marx gestritten wird. Als zeitgenössisches Beispiel mag die Auseinandersetzung von E.P. Thompson mit Louis Althusser dienen, vgl. E.P. Thomson, **Das Elend der Theorie. Zur Produktion geschichtlicher Erfahrung**. Frankfurt/New York 1980, S.104-116
31. Vgl. de Man, **Zur Psychologie des Sozialismus** a.a.O., S.31
32. Dass er zusammen mit Marcuse zu den ersten Kommentatoren dieser Veröffentlichung gehörte, belegt die erwähnten seismographischen Qualitäten de Mans. Vgl. Jürgen Rojahn, "Marxismus - Marx - Geschichtswissenschaft. Der Fall der sog. 'Ökonomisch-Philosophischen Manuskripte aus dem Jahre 1844' ". IRSH Vol. XXVII N° 1 S.4f
33. Hendrik de Man, **Der neu entdeckte Marx** (1932). Neu hrsg. v. Michel Brélat. Genf 1980, S.74. Der Auffassung von Storm/Walter, wonach sich de Man über die Rezeption der Marxschen Frühschriften wieder dem Marxismus genähert habe, kann ich nicht zustimmen. Zeigt doch die Rezeption das Bemühen, die eigene Auffassung gegen die neue Sicht auf Marx durchzusetzen. Vgl. Gerd Storm, Franz Walter, **Weimarer Linksozialismus und Austromarxismus. Historische Vorbilder für einen "Dritten Weg" zum Sozialismus?** Berlin 1984, S.90f
34. Hendrik de Man, **Der neu entdeckte Marx**, a.a.O., S.68
35. Dabei muss angemerkt werden, dass für Hegel der Taumel nur ein Moment der Bewegung darstellt. Vgl. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, **Phänomenologie des Geistes**; Vorrede: "Die Erscheinung ist das Entstehen und Vergehen, das selbst nicht entsteht und vergeht, sondern an sich ist, und die Wirklichkeit und Bewegung des Lebens der Wahrheit ausmacht. Das Wahre ist so der bachtische Taumel, an dem kein Glied nicht trunken ist, und weil jedes, indem es sich absondert, ebenso unmittelbar auflöst - ist er ebenso die durchsichtige und einfache Ruhe." zit. nach ders., **Gesammelte Werke** Bd.99, Hamburg 1980, S.35
36. Hendrik de Man, **Gegen den Strom**. Stuttgart 1953, S.59. Eine weitere Version dieses Bonmots hatte de Man bereits 1931 in einer Vortragsreihe im Volksbildungsheim Frankfurt benutzt. Dort sprach er davon, dass nach Hegel die Irrtümer trunkene Wahrheiten seien: I.I.S.G., NL de Man 312. Ohne weiter auf die Hegelrezeption von de Man einzugehen, sei dennoch auf den negativen Höhepunkt verwiesen: auf den Versuch, Hegel für die Rechtfertigung der Kollaboration zu instrumentalisieren, vgl. **Hendrik de Man. Persoon en Ideeën** Bd.V: Herman Balthazar (Hrsg.), **Een halve eeuw doctrine**. S.444-449, hier bes. S.447. (Hendrik de Man, "La liberté change de camp". **Le Travail** v. 25.19.1941)

LE DEMANISME ET LE FRANCE 1926-1933

Etant en quelque sorte l'impromptu de cette réunion, je ne vous ennuyerais pas par de vaines paroles sur un sujet que vous connaissez presque tous bien mieux que je ne le connais moi-même. Je me permettrai donc simplement de vous exposer - brièvement - l'état et la nature de mes travaux sur Henri de Man.

Il y a un an, en effet, je me suis attelé à une étude sur l'influence et la réception des idées d'Henri de Man dans les socialismes français et belge entre **Zur Psychologie des Sozialismus** et **Die Sozialistische Idee**, soit entre 1926 et 1933, un aspect certes peu connu du demanisme, mais essentiel pour qui veut comprendre la crise que traverse le socialisme en ces années.

L'hypothèse était la suivante, et tenait en trois interrogations :

1. Les ouvrages et articles d'Henri de Man, et particulièrement la parution de **Zur Psychologie des Sozialismus** ont provoqué un ample débat scientifique et idéologique en Allemagne - et en Autriche - à partir de 1926. Qu'en fut-il de la Belgique et de la France ?
2. En partant du postulat - à démontrer - que les études marxistes et les débats doctrinaux souffrent d'une certaine carence - ou d'une carence certaine - en Belgique et en France durant ces mêmes années, peut-on en déduire pour autant que la critique d'Henri de Man a provoqué un regain d'intérêt pour les questions idéologiques, qu'il a accéléré l'abandon de positions marxistes doctrinales, ou que ses idées ont une part ascendante dans des "attitudes révisionnistes" nouvelles, allant "au-delà du marxisme" entre 1926 et 1933 ? Ou, a contrario, cette carence explique-t-elle qu'il n'y eût pas de véritable débat ?
3. Deux faits sont patents durant ces années d'après-guerre : d'une part, le socialisme est en crise; d'autre part, la pensée marxiste s'essouffle et s'avère impuissante en ne parvenant ni à répondre au défi du capitalisme triomphant, ni à celui, à partir de 1929-1930, du capitalisme en crise. La pensée d'Henri de Man offre-t-elle dès lors une alternative, ses réflexions doctrinales et ses positions socio-économiques contribuent-elles à relever ces défis dans les socialismes français et belge ?

Or, bien vite, il apparut que le problème n'était pas réellement à ce niveau. Le problème essentiel, crucial, était en fait la carence idéologique, le vide marxiste, la béance doctrinale qui se manifestait dans les mouvements ouvriers français et belge en ces années, si différente de la floraison intellectuelle que connaissaient les pays de langue allemande ou même l'Italie, et dont Henri de Man, par son oeuvre critique, tenait, indirectement, de révélateur - au sens chimique du terme. Car suivre, pas à pas, la trace du demanisme dans l'histoire intellectuelle de la fin des années vingt, signifiait, enfin, mettre à l'épreuve le statut même du marxisme dans le mouvement socialiste, en France et en Belgique.

En effet, il ne faut pas s'en cacher, si Henri de Man a tellement "dérangé", c'est qu'il a réveillé de leur torpeur intellectuelle deux partis marqués, en ces années d'après-guerre, par ce que certains ont appelé le "marxisme introuvable", caractérisé par une atonie certaine de la pensée socialiste, et surtout par une tragique indigence des études marxiennes. On ne se préoccupe pas de savoir, dans la SFIO ou dans le POB, en 1926, si Marx est compris correctement, ou même lu; l'essentiel est que la croyance en ce que l'on considère être le dogme marxiste constitue le lien, la clé de voûte du système. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer à quelles sources du socialisme scientifique il est encore fait référence, en ces années, dans la SFIO - Jaurès bien sûr, mais surtout Jules Guesde, Paul Lafargue et même Gabriel Deville - et de s'interroger sur la validité de ces références.

Néanmoins, cette carence doctrinale va céder le pas, à partir de 1926 environ, à un certain renouveau intellectuel dans le socialisme français. Principalement par la naissance d'une littérature qui va exprimer les attitudes nouvelles du socialisme face aux transformations de la société, et dont presque tous les auteurs auront en commun la critique du marxisme.

Deux tendances vont apparaître, ou plutôt deux directions différentes : la première va s'attaquer à l'économie marxiste, et s'efforcer de mettre la doctrine en accord avec la pratique du mouvement et les nouvelles formes du capitalisme; l'autre va s'attacher à dénoncer la sociologie marxiste, réagir contre la pratique quotidienne du mouvement, mais surtout tenter de dépasser la doctrine traditionnelle, incapable selon ces auteurs d'opérer elle-même cette réaction. Et c'est cette seconde voie qui devra le plus, sans doute, aux écrits d'Henri de Man.

Ainsi, au moment où Charles Spinasse, Jules Moch ou Hyacinthe Dubreuil vont chercher le sens de "l'expérience américaine" et entreprennent d'étudier les problèmes de la "rationalisation", André Philip, jeune agrégé de l'Université

de Lyon, membre du parti socialiste, qui s'intéresse par ailleurs aux mêmes questions, donne une analyse claire et détaillée d'*Au delà du marxisme* d'Henri de Man dans *Henri de Man et la critique doctrinale du socialisme* paru chez Gamber en 1928.

Mais c'est à partir de 1929, surtout, que le changement va s'opérer : Georges Valois - qui sera l'une des personnalités-pivot de notre étude sur le demanisme en France - ancien monarchiste d'Action Française, qui avait voulu lancer en France un "faisceau" imité de Mussolini, avait glissé vers la gauche, fondé le "Parti Républicain Syndicaliste"¹ et créé une maison d'édition à son nom - laquelle, en même temps que la revue des "Cahiers bleus" soutiendra l'effort intellectuel du nouveau parti; Valois y publie *Grandeur et servitude socialistes* de Barthélémy Montagnon, *Perspectives socialistes* de Marcel Déat, aux côtés d'ouvrages de Jouvenel, Lagardelle, Luchaire et Mendès-France. Plus tard paraîtront encore aux éditions Valois *Socialisme libéral* de Carlo Rosselli, et le manifeste du groupe "Révolution Constructive", lancé par onze jeunes intellectuels en 1931-1932.

Par son oeuvre d'édition et de publication, Georges Valois engage donc le combat pour une société nouvelle, pour une nouvelle économie et pour une nouvelle culture. Il sera aussi ainsi, des tout premiers, en France, à saluer "l'abandon du marxisme" et le "réveil du socialisme" qu'annonce Henri de Man.²

Aux côtés - ou peu éloignés - de Valois se dégagent ainsi sept tendances - ou personnalités - qui apparaissent comme les premiers foyers de réception du demanisme en France :

- André PHILIP, qui lit de Man sous l'impulsion de Bernard Lavergne,^{3, 4} fait paraître (peu de temps avant qu'*Au delà du marxisme* ne soit édité chez Alcan) un opuscule qui synthétise la pensée de l'auteur belge : *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme* (Gamber, 1928). C'est ainsi que de Man sera connu en France, condensé par un véritable "digest" de son ouvrage. Cette habitude qui consiste à diffuser les écrits des auteurs étrangers - et parfois autochtones - par des versions abrégées, purgées, simplifiées - et qui ne se limite pas au seul de Man : Marx et Robert Michels ont été parmi les premiers à subir le même traitement - reflète ici un signe supplémentaire du niveau déplorable de la pensée socialiste en France.

- Barthélémy MONTAGNON, qui publie en 1929, chez Valois, *Grandeur et servitude socialistes* : il y dénonce le marxisme et présente les "solutions de rechange" d'un socialisme rationnel. Critique du déterminisme économique de Marx, de sa conception de l'histoire, il s'attaque à l'idée de la lutte des classes et à l'idée même de classe; selon lui, le socialisme ne peut agir qu'en

abandonnant sa doctrine. Nous ne sommes pas loin d'Henri de Man.

- Marcel DEAT, qui fait paraître **Perspectives socialistes** en 1930, et sur lequel nous reviendrons plus loin.

- Deux étrangers, émigrés italiens célèbres qui publient leurs ouvrages en France : l'un est Arturo LABRIOLA - qui se trouve dans sa phase réformiste - : son **Au-delà du capitalisme et du socialisme**, au titre évocateur, prêche également la doctrine d'un "socialisme éternel". L'autre est Carlo ROSSELLI, qui préconise une révision "courageuse" des prémisses morales et intellectuelles du socialisme dans **Socialisme libéral**.⁵ Le chapitre intitulé "Au delà du marxisme" témoigne de sa lecture de de Man.

- Le "révisionnisme des techniciens", selon l'expression d'Alain BERGOUNIOUX,⁶ dont la référence est l'exemple de la rationalisation américaine, se signale surtout par les écrits de Jules MOCH, Charles SPINASSE, Barthélémy MONTAGNON (que nous venons d'évoquer), etc. Un débat - marginal mais significatif - va désormais s'engager dans le parti, sous leur impulsion, à propos de la révision de la politique et de la doctrine socialiste face aux transformations du capitalisme, car à aucun moment, la SFIO n'a procédé à un examen des mutations structurelles et de l'évolution conjoncturelle du capitalisme.⁷ Particulièrement révélateur de cette mouvance est **Socialisme et rationalisation**⁸ que publie Jules Moch en 1927; ce dernier n'a pas encore de fonction dirigeante dans le parti, mais une influence réelle car il est étroitement lié à Léon Blum, qui accepte d'ailleurs de préfacer son ouvrage. Ces idées acquerront une audience importante dans la CGT. Une commune fascination envers les Etats-Unis continuera de caractériser les dirigeants de la Centrale (qui a des liens étroits avec l'AFL de Gompers, laquelle admet les règles du jeu du capitalisme américain et poursuit une pratique syndicale que l'on pourrait qualifier d'empirique) et les rationalisateurs du parti.⁹

- Lucien LAURAT,¹⁰ qui a quitté l'URSS en 1927, rompu avec le communisme et rejoint la SFIO, est spécialiste à la fois du marxisme et de l'économie. Dès décembre 1930, lors d'une conférence donnée à Bruxelles, à la semaine d'études des "Etudiants socialistes", il s'est orienté vers des idées analogues à celles qu'exprimait Henri de Man et que celui-ci allait, trois ans plus tard, mettre en application avec le "Plan du travail". Elles sont précisées en 1932, dans une brochure : **Economie planée contre économie enchaînée**¹¹ et dans une série d'articles publiés au printemps 1932 par l'hebdomadaire "Monde" (créé par Henri Barbusse).

- En janvier 1928, de Man fut invité à parler de ses idées sur le dépassement du marxisme devant l'Union des Coopérateurs, à l'invitation du "Groupe d'Etudes

Socialistes des Ecoles Normales Supérieures¹² et de la "Vie socialiste". Cette conférence, qui embarrassa sérieusement la SFIO, suscita une controverse importante, jusque dans les colonnes du "Populaire", entre tenants du "néo-jaurèssisme" que semblait incarner de Man à leurs yeux, et les "marxistes", qui le considéraient comme un nouveau Bernstein¹³ atteint de "bergsonisme social".¹⁴

Par l'écho qu'il suscita, cet événement - car c'en fut un - marque sans aucun doute l'entrée véritable de de Man sur la scène intellectuelle française. Les idées qu'il y développa furent dès lors répandues par Valois et Hervé, l'hebdomadaire "La Vie socialiste" de Renaudel, et par de jeunes intellectuels normaliens, parmi lesquels Georges LEFRANC¹⁵ et Claude LEVI-STRAUSS. Ceux-ci seront à l'origine, ainsi que Pierre Boivin, Maurice Deixonne, Emilie Lefranc et d'autres, de "REVOLUTION CONSTRUCTIVE", un titre adopté, en 1932, sur une suggestion de Georges Valois (encore lui) par le "Groupes d'Etudes Socialistes", né en avril 1931, au Congrès de Toulouse de la "Fédération nationale des Etudiants socialistes". Leur livre-manifeste, portant le même titre, paraîtra peu après les élections de mai 1932, toujours chez Valois...

* *

*

Henri de Man a écrit¹⁶ qu'en Allemagne, après la parution de *Zur Psychologie des Sozialismus*, les organes directeurs et les organismes centraux du parti lui devinrent irréductiblement hostiles. La revue officielle du SPD, "Die Gesellschaft", refusa même tous ses articles, à l'exception d'un seul, comme réponse aux critiques nombreuses qui lui furent formulées.¹⁷ Il suscita de nombreux phénomènes de rejet et d'incompréhension, même chez les Bernsteinien. On qualifia les conceptions demaniennes de "prémarxistes"¹⁸ et ce furent plutôt des critiques bourgeois, tel Hermann Keyserling, qui se montrèrent favorables.

Aux Pays-Bas, c'est surtout après le "Plan du Travail", mais déjà quelque peu à cette époque que l'audience de de Man devient considérable, particulièrement dans les milieux socialistes chrétiens groupés autour du pasteur frison Willem Banning ainsi qu'auprès de la "Ligue de la Jeunesse Laborieuse" (AJC) de Koos Vorrink.¹⁹

Quant à la France, pour laquelle nous tenterons ici de répertorier quelques points d'ancrage du demanisme, il semble que les premiers à découvrir Henri de Man soient Bernard Lavergne²⁰ et André Philip (dont nous avons parlé), et Georges Lefranc, qui affirmait connaître Henri de Man personnellement depuis septembre 1927.²¹

Mais c'est surtout autour de la personnalité de Paul DESJARDINS, et des décades qu'il organise à l'abbaye de Pontigny, que va se cristalliser l'un des foyers dominants du demanisme en France. Paul Desjardins, qui est intellectuellement proche de ses amis Jaurès et Herr, lit *Au delà du marxisme* pour la première fois - car il le relira, ses carnets en témoignent - en février-mars 1929.²² Il dit alors d'Henri de Man qu'il est "le plus éclaircisseur" de sa pensée : "C'est mon propre Credo"²³ (allusion au Credo final de *Au delà du marxisme*). Dès le 12 mai de la même année, il invite de Man à assister à la première décade d'août 1929 à Pontigny, consacrée à la "culture bourgeoise".^{24, 25}

De Man y sera - il interviendra le 12 août - ainsi que Jean GUEHENNO et Georges Valois,²⁶ et Desjardins s'efforcera de centrer la décade autour de celui dont il se considère désormais comme le "disciple".²⁷ Qui a fait lire de Man à Desjardins ? D'après Lefranc, encore,²⁸ il s'agirait peut-être de Charles DULOT, qui avait fondé en 1917 l'hebdomadaire "L'Information sociale", ou alors d'Albert THOMAS, qui fréquentait de Man depuis plusieurs années déjà. Quoi qu'il en soit, leurs relations furent très suivies par la suite, les carnets de Paul Desjardins sont là pour en témoigner, et celui-ci tentera par tous les moyens de faire connaître de Man en France, et quelques fois de l'imposer.²⁹ Au point qu'il lui écrivit en 1933, traversant des moments pénibles :

*"(...) Vous êtes en vérité le seul vivant à qui j'accorde le pouvoir de me faire surmonter le chagrin, de m'intéresser encore à l'avenir. Cette parole de vous sur vous-même : "Je me sens jeune, fort, décidé, comme jamais auparavant" me rend tout d'un coup convalescent. Je ne m'attendais pas à ce choc électrique, qui secoue mon découragement, mais si je m'étais interrogé, le croyant possible, sur celui de mes amis qui était capable de me le donner - maintenant que ni Arthur Fontaine ni Albert Thomas ne sont plus là - j'aurais répondu que ce ne pouvait être que vous..."*³⁰

* *

*

Celui dont on a souvent fait le "de Man français", Marcel Déat, publie en 1930 *Perspectives socialistes*, ouvrage dans lequel il rejoint sur de nombreux points le théoricien belge, et s'éloigne sensiblement de ce qu'il était permis de réviser au sein de la SFIO.³¹ Déat n'a pris qu'assez tard part au débat sur la révision de la politique socialiste face aux transformations du capitalisme. Disciple de Lucien Herr, il se concentre surtout sur les problèmes de culture et de socialisme, de nouvelle morale et de nouvelles valeurs, dans la lignée

de Charles ANDLER et des théoriciens du syndicalisme, tel Albert Thierry.

Ce sont les circonstances de son élection à la députation, en 1926 - il s'y est présenté sur une liste de cartel non ratifiée par la commission administrative du parti - qui ont accéléré son intégration au groupe formé autour de la "Vie socialiste". Au Congrès de Lyon, en avril 1927, il s'attache à concilier, à la manière de Jaurès, réforme et révolution, légalité et violence, pour proposer un programme d'action (ce qui le place, à l'époque, plus près de Blum que de Marquet, qui dressait un constat de "bonne santé" du capitalisme et dénonçait le mythe de la prolétarianisation).

Perspectives socialistes, rédigées en quelques semaines, sont publiées chez Valois en novembre 1930; il s'agit d'un ouvrage de combat qui rassemble ses idées théoriques en vue de son offensive pour les élections de 1932. Le facteur social décisif pour Déat est ici les classes moyennes, qui doivent être soudées à la classe ouvrière par l' "anticapitalisme", dont il fait désormais son cheval de bataille. Quant à son projet économique, il est moins original et découle directement du contrat bernsteinien. Alain Bergounioux a écrit que ce livre réalisait la synthèse des virtualités révisionnistes des années vingt, du réformisme syndical (l'influence d'Albert Thomas) et du socialisme technocratique (Moch, Montagnon, Dubreuil, ...).

*"Ce livre, à peine paru, fut très lu dans le Parti, et surtout par les jeunes. Je puis dire que les meilleurs d'entre eux s'en inspirèrent et s'y formèrent l'esprit. C'est à partir de là que se dessina la conjonction avec les idées que de son côté élaborait Henri de Man, et qui devaient un peu plus tard nous réunir sous le signe du "planisme". Ce fut, dans les profondeurs du vieil édifice vermoulu des doctrines desséchées et sans âme un coup de bélier qui ébranla tout. Mais en apparence, il ne se passa rien, car il s'organisa aussitôt autour de mon ouvrage un profond et total silence à l'intérieur du Parti..."*³²

* *

*

Enfin, il nous faut parler aussi de l'influence qu'a exercée Henri de Man sur de jeunes intellectuels qui se situaient "au-delà" des partis et des idéologies traditionnelles, et avaient le souci de dépasser un horizon purement économique ou politique pour replacer ces problèmes dans une perspective plus large, envisageant le destin de l'Occident dans son ensemble et centrée sur l'idée d'une "crise de civilisation". Une réflexion critique amorcée dès les années 1926-1927, dans des revues "nouvelles" qui préfigurent la pensée "non conformiste"

des années trente.³³

Ainsi, la revue "Plans",³⁴ créée en 1931 par un avocat sorélien, Philippe LAMOUR, ancien du faisceau de Georges Valois, mais dominée par la personnalité d'Hubert LAGARDELLE.³⁵

De même pour la revue "Esprit", une aventure entreprise dès la fin 1930 par André DELEAGE, Georges IZARD et Emmanuel MOUNIER, mais qui n'aboutira qu'en octobre 1932 par le premier numéro d'une publication fortement inspirée par Jacques MARITAIN.

L'influence de de Man s'y fera surtout sentir à partir du "planisme",³⁶ mais le socialisme quelque peu teinté de personnalisme d'Henri de Man va, semble-t-il, instiller l'esprit de la revue dès ses débuts.³⁷ Tout autant que la pensée de Pierre-Joseph PROUDHON, qui avait écrit, quatre-vingts ans avant le théoricien belge, que la révolution est avant tout morale.

* *

*

Ainsi, bien avant que le planisme ne conquière une partie de la CGT et de la SFIO, et des individualités à la recherche d'une troisième voie, d'un système intermédiaire, tant sur le plan économique que culturel ou politique, de Man trouva des émules en France, malgré la quasi-imperméabilité de la pensée française à l'apport intellectuel germanique.

L'immobilisme, qui caractérisait l'attentisme du socialisme français (comme le pragmatisme du POB), heurtait nombre de militants, parmi lesquels les jeunes se manifestaient le plus. Les théories demaniennes, qui se proposaient justement de résoudre les contradictions du réformisme et d'offrir des solutions allant "au-delà" d'une idéologie parvenue à une impasse, sans pour autant utiliser les voies radicales du marxisme révolutionnaire, y trouveront donc un terrain relativement favorable à leur épanouissement.

NOTES

1. Le P.R.S., en 1929, préconise un nouveau régime économique et social qui soit essentiellement syndical et arrache le monde moderne à la "ploutocratie"; il se prononce pour un socialisme qui soit autre chose qu'une doctrine qui fasse respecter son orthodoxie et qu'il s'agit désormais de dépasser, et non plus de réviser; il faut rationaliser l'activité économique, faire prendre en main les destinées du pays par "une génération nouvelle", par des "jeunes équipes", des "techniciens". Parmi les collaborateurs des *Cahiers bleus*, nés en août 1928, trois mois après le parti, on remarque les noms de Pierre Mendès-France, Pietro Nenni, Emmanuel Berl, Edouard Berth, Bertrand de Jouvenel, Marcel Déat et Paul Marion.

2. "Au delà du marxisme", par Georges VALOIS, in *Le Nouveau Siècle*, du 27.1.1928.
3. I.I.S.G. (Amsterdam), fonds H. de Man, n. 143 : lettre de B. Lavergne à H. de Man, datée du 5.8.1927.
Idem, n. 146, lettre de A. Philip à H. de Man, datée du 5.9.(1927).
4. Auteur de *L'ordre coopératif* (Alcan, 1926) et secrétaire de rédaction de la *Revue des Etudes coopératives*. C'est ce même Bernard Lavergne qui éditera l'opuscule de Philip, auquel il accorde une préface qui en dit long sur son admiration pour de Man (voir à ce sujet I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 253, lettre de B. Lavergne à H. de Man, datée du 28.1.1928).
5. Voir à ce sujet : Bruno GROPPPO, "Le socialisme libéral de Carlo Rosselli" in *Intervention*, (Paris), n. 9, mai-juin-juillet 1984.
6. A. BERGOUNIOUX, "Le néo-socialisme. Marcel Déat : réformisme traditionnel ou esprit des années trente" in *Revue historique*, volume 260, n. 2, octobre-décembre 1978 (pages 389-412).
7. Un débat qui vint à point à une époque où la réussite de l'opération Poincaré avait fait forte impression et où les perspectives "catastrophiques" d'une crise qui emporterait le régime capitaliste paraissaient encore renvoyées aux calendes grecques.
8. Bruxelles, L'Eglantine, 1927. Paraît la même année, aux mêmes éditions, et du même auteur : *Jean Jaurès et les problèmes du temps présent*.
9. L'année suivante, Hyacinthe Dubreuil, ancien secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine de 1918 à 1920, fait paraître *Standards*, véritable apologie de la rationalisation et du "capitalisme populaire" américain, (Grasset, 1929). Puis, en 1931 : *Nouveaux Standards. Les sources de la productivité et de la joie* (Grasset, 1931).
10. Qui animera, à partir d'octobre 1933, la revue *Le Combat marxiste*, premier foyer d'intérêt, en France, pour le "Plan du Travail" du P.O.B.
11. Tellière, Paris (1932). La même année, Henri de Man publie *Réflexions sur l'économie dirigée* (Paris-Bruxelles, L'Eglantine, 1932). Quatre ans auparavant, Bertrand de JOUVENEL avait fait paraître *L'Economie dirigée* chez Valois (1928).
12. Constitué par Georges Lefranc et Jean Le Bail, secrétaire parisien des "Etudiants socialistes", ce groupe existait depuis 1925.
13. I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 253 : lettre de Claude Lévi-Strauss, qui fut chargé d'organiser cette manifestation, à Henri de Man, datée du 31.1.(1928).
14. BRACKE, in *Le Populaire* du 28.1.1928 (pages 1-2).
15. L'un des premiers lecteurs de de Man en France (peut-être sous l'influence de Célestin Bouglé, bibliothécaire à la rue d'Ulm, mais nous n'en savons rien). Voir à ce sujet à l'I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 253, lettre de G. Lefranc à X, datée du 29.7.1927.
16. H. de Man, *Cavalier seul*, Genève, Ed. du Cheval ailé, 1948 (page 154).
17. H. de MAN, "Ist Marxkritik parteischädigend ? Von der Kritik der Psychologie zur Psychologie der Kritik", in *Die Gesellschaft*, mai 1926.
18. Voir à ce sujet : F. GROSSE, "Henri de Man et les sociaux-démocrates allemands avant 1933", in *Cahiers Vilfredo Pareto*, volume XII, n. 31, 1974 (pages 121-130).
19. *Histoire Générale du Socialisme* sous la direction de Jacques DROZ, tome III, chapitre VI (pages 271 ss), Paris, PUF, 1977.
20. Qui écrit, en introduction à *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme* (Paris, Gamber, 1928) : "A notre conviction, sa publication (d'*Au delà du marxisme*) en 1926 marque la date la plus importante à retenir depuis qu'en 1867 Marx a mis au jour son fameux *Capital*".
21. G. LEFRANC, *Visages du mouvement ouvrier français*, Paris, PUF, 1982 (page 137).
22. Carnets de Paul Desjardins, à la date du samedi 2 mars 1929. Ceci n'est pas une source directe;

il s'agit d'annotations sur Henri de Man dans les agendas de Desjardins, recueillies par Georges Lefranc en 1953 et conservées dans les papiers Marcel Déat à la Bibliothèque Nationale (Paris).

23. Idem.

24. Carnets de Paul Desjardins, 12.5.1929 et I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 279 : lettre de Paul Desjardins à H. de Man datée du 12.5.1929.

25. Carnets de Paul Desjardins, 12.8.1929; G. LEFRANC et R. NORDLING, "L'activité sociale de Paul Desjardins" in **Paul Desjardins et les décades de Pontigny**, Paris, PUF, 1964 (pages 216 ss).

26. Tous deux semblent être venus à Pontigny, cette année-là, dans l'intention manifeste de rencontrer de Man. Cf. I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 279 : lettre de Paul Desjardins à de Man, datée du 5.7.1929 et lettre de G. Valois à de Man, datée du 18.8.1929.

27. C'est le terme qu'il utilise lui-même dans une lettre à H. de Man datée du 12.5.1929 (I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 279).

28. G. LEFRANC et R. NORDLING, art. cit.

29. Voir à ce sujet les pages que Michel BRELAZ consacre à la succession d'Albert Thomas dans **Henri de Man. Une autre idée du socialisme**, Genève, Editions des Antipodes, 1985 (pages 606 à 612 notamment).

30. I.I.S.G., fonds H. de Man, n. 214 : lettre de Paul Desjardins à H. de Man datée du 17.1.1933.

31. Laquelle répliquera officiellement par la plume de Jean LEBAS (**Le Socialisme, but et moyen. Suivi de la réfutation d'un néo-socialisme**, Lille, Imprimerie Ouvrière, 1931). Celui-ci appliquera aux idées exprimées l'étiquette de "néo-socialistes", et c'est dès lors que l'expression - déjà utilisée pourtant - fera fortune.

32. Mémoires politiques inédits de Marcel DEAT, volume II, pages 67-68 in "Papiers Déat", Bibliothèque Nationale (Paris).

33. Cf. J.-L. LOUBET DEL BAYLE, **Les non-conformistes des années trente**, Paris, Le Seuil, 1969.

34. Sans oublier **L'Homme Réel** de Pierre GANIVET, alias Achille DAUPHIN-MEUNIER.

35. Héritier de Sorel et du syndicalisme révolutionnaire, directeur, avant 1914, du **Mouvement social**, Lagardelle avait abandonné la SFIO en 1926 pour adhérer à l'organisation locale toulousaine du "Faisceau" de Valois. Il publie, en janvier 1931, dans le premier numéro de **Plans**, un article important, au titre significatif : "Au-delà de la démocratie : de l'homme abstrait à l'homme réel".

36. Cf. M. WINOCK, **Histoire politique de la revue Esprit (1930-1950)**, Paris, Le Seuil, 1975.

37. Cf. A. ULMANN, "Les fondements humains de la Révolution" in **Esprit**, n. 3, décembre 1932. Notons qu'André Philip collabore également, notamment en mars 1933 : "Le christianisme et le monde moderne".

HENDRIK DE MAN EN DE PARLEMENTAIRE DEMOCRATIE

Begin dit jaar is, naar aanleiding van honderd jaar socialistisch partijwezen in België, bij de Vlaamse uitgeverij "Kritak" een boek verschenen, getiteld **Eeuwige dilemma's. Honderd jaar socialistische partij.**¹ In de inleiding van deze studie wijzen de auteurs op het cruciale vraagstuk van de macht in de politiek : hoe moet de macht worden veroverd én wat moet, nadat hij eenmaal is veroverd, met de macht worden aangevangen ? Wie deze vragen - die juist voor de socialistische beweging van essentieel belang zijn - stelt, kan niet ontkomen aan een andere belangrijke vraag, namelijk die naar het meest geschikte politieke kader voor de verovering en vooral voor de hantering van macht : kan of moet het bestaande politieke regime - in de meeste gevallen te omschrijven als een parlementaire democratie - worden hervormd, en zo ja, in welke zin dan ? Nu is het aantal socialistische denkers en politici dat zich daadwerkelijk en op grondige manier met deze kwestie heeft ingelaten, niet erg talrijk geweest. De problemen die bijvoorbeeld rijzen bij een gevoelige uitbreiding van de overheidstaken, bij de gevaren die daardoor ontstaan voor bureaucratisering en machtsconcentratie, bij de noodzakelijke aanpassingen die dat vergt met het oog op een efficiënte parlementaire controle, hebben veelal slechts sporadisch de aandacht van socialisten opgeëist, terwijl ze juist op de eerste plaats hun aandacht hadden moeten opeisen.

Dat dit soort vraagstukken door diegenen die zich ten doel hebben gesteld de macht te veroveren en te hanteren, zeer moeilijk uit de weg kan worden gegaan, blijkt nu op een treffende, maar tegelijkertijd ook bijzonder tragische wijze uit de evolutie van Hendrik de Man. Evenmin hij schijnt zich, althans vóór het einde van de jaren dertig, diepgaand met de vraag naar het meest geschikte politieke regime te hebben beziggehouden; toch werd hij er op een bepaald moment zeer openlijk mee geconfronteerd.

Wie de opvattingen van de Man terzake - die zoals gezegd in het algemeen niet erg talrijk zijn geweest - onmiddellijk na de Eerste Wereldoorlog bekijkt, voelt zich in eerste instantie sterk geneigd tot voorstellingen van het type enerzijds/anderzijds. De toenmalige houding van de Man geeft immers de indruk vrij gecompliceerd te zijn, voornamelijk vanwege de dualiteit die ze lijkt te vertolken. Enerzijds bevestigt hij zijn gehechtheid aan de politieke democratie, die volgens hem op de eerste plaats samenvalt met de essentiële rechten en vrijheden en die zowel methode als einddoel van het socialisme hoort te zijn;² anderzijds toont hij zich nogal sceptisch tegenover het parlementarisme, dat

zijns inziens slechts één aspect van democratie is, een aspect dat een aantal duidelijk aanwijsbare tekortkomingen heeft.³ Wat dus opvalt is de dualiteit in de opstelling van de Man, een dualiteit die steunt op een onderscheid tussen twee begrippen (politieke democratie en parlementaire democratie).

Wel is het van belang dit onderscheid op de juiste manier te begrijpen. Meer duidelijkheid op dit punt vinden we in de Mans hoofdwerk van de jaren twintig, **De psychologie van het socialisme**, en meer bepaald in het hoofdstuk "Streven naar gelijkheid en democratie". Daarin formuleert de Man op een zekere bladzijde een zin die zijn hele opstelling terzake zeer compact weergeeft. Deze zin luidt : "Wie het parlementarisme bekritiseert als schijndemocratie, spreekt daardoor eigenlijk de wens uit naar werkelijke democratie."⁴ Achter deze uitspraak blijkt hij nader onderzoek een hele visie op de geschiedenis van het democratische en socialistische denken schuil te gaan. Wegens tijdsgebrek kan ik daarop niet nader ingaan. Wel wil ik erop wijzen dat deze uitspraak een duidelijk criterium stelt ten aanzien van de kritiek die gericht kan worden versus de bestaande parlementair-democratische instellingen. Dat criterium valt kortweg te omschrijven als een democratische gezindheid, een democratisch levensgevoel. "De bestaande parlementaire en democratische instellingen", schrijft de Man verder immers, "worden daarom als ontoereikend beschouwd, omdat ze niet democratisch genoeg zijn. De maatstaf van de aangelegde kritiek is ook bij velen, die het zich niet bewust zijn, geen andere dan het democratische levensgevoel."⁵ De positie waarin deze opvattingen resulteren, kan dus best een grondig wantrouwen worden genoemd, een grondig wantrouwen echter dat niet gekoesterd wordt ondanks, maar juist op grond van een democratische basisovertuiging. Het is in die zin dat we het onderscheid democratie - parlementarisme moeten interpreteren.

Dezelfde zienswijze vinden we bij de Man terug aan het begin van de jaren dertig, wanneer hij het vermaarde **Plan van de Arbeid** ontwerpt. Het Plan beoogt namelijk een algemene versterking van de democratie en om die reden ook, naast de economische maatregelen, enkele politieke structuurhervormingen. De meest opvallende van die laatste is het OREC-project, waardoor de Man aan de regering, wat haar economische politiek betreft, meer stabiliteit en meer vrijheid van handelen wenst te geven.⁶ Toch krijgen de politieke hervormingen in deze periode veel minder de Mans aandacht toebedeeld dan het economische luik van het Plan.

Op het einde van de jaren dertig zal de Man zich daarover ten zeerste beklagen. Dan heeft hij namelijk een ministeriële carrière achter de rug die, vergeleken bij de hooggespannen verwachtingen, gewekt door het Plan van de

Arbeid, sterk onbevredigend is uitgevallen. Aan zijn ministerschap heeft de Man een gevoel van "uitzonderlijke" machteloosheid overgehouden,⁷ een gevoel dat volgens hem in laatste instantie toe te schrijven is aan de heersende malaise van het Belgische parlementaire regime. Door zijn gebrekkige functionering - in het bijzonder door de stijgende regeringsinstabiliteit, de verregaande inmenging van geldmachten en partijen, het gebrek aan zelfdiscipline van het parlement - is het een serieuze belemmering geworden voor een gedurfde regeringspolitiek. Het is in dit verband onmogelijk om voorbij te gaan aan de artikelen die hij in het tijdschrift *Leiding* aan deze problematiek heeft gewijd. Uit die artikelen valt op te maken dat in de ogen van de Man voortaan de politieke structuurhervormingen van prioritair belang dienen te zijn voor het planisme, d.w.z. noodzakelijkerwijze moeten worden doorgevoerd vooraleer een begin kan worden gemaakt met economische structuurhervormingen.⁸ In dat kader moet op de eerste plaats de uitvoerende macht van een veel grotere stabiliteit en onafhankelijkheid kunnen genieten dan tot dan toe mogelijk is geweest. De concrete formule die de Man voorstelt, lijkt sterk op datgene wat we tegenwoordig een legislatuurregering zouden noemen : de regeringen zouden in de regel even lang aan het bewind blijven als de wetgevende legislatuur mogelijk maakt, d.i. 4 jaar.⁹ Het is alleen door drastische ingrepen als deze dat de Man een uitweg denkbaar acht voor de heersende regime-crisis. Volgens hem betreft het trouwens ongetwijfeld een zeer **grondige** crisis : in wezen is ze te verklaren doordat het **fundament** van het bestaande politieke regime, zijnde het postulaat van de soevereine enkeling, in tegenspraak is gekomen met de massa-samenleving van de twintigste eeuw.¹⁰ Wie zijn artikelen in *Leiding* leest, heeft ook de indruk te maken te hebben met iemand die uiterst sceptisch staat tegenover de mogelijkheid dat het geldende politieke systeem zichzelf daadwerkelijk in de eerder genoemde zin kan hervormen. Eigenlijk zijn, zo schrijft de Man ter gelegenheid van een polemiek omtrent deze kwestie met Herman Vos, de verstarring en het verval reeds te ver gevorderd, opdat het regime zich nog op grond van zijn eigen dynamiek zal kunnen verbeteren.¹¹ Blijkbaar kan, zoals de Man later in zijn memoires zal laten uitschijnen, de regime-wijziging enkel van buitenaf, door externe schokken, worden opgelegd.¹²

Voor een dergelijke schok komt het militaire débâcle van mei-juni 1940 op het Europese vasteland goed in aanmerking. Natuurlijk is het volkomen juist te beweren dat de Man na dit débâcle, aangezien hij ten eerste overtuigd is van een Duitse overwinning, zal ijveren voor een zo gunstig mogelijk statuut voor België en in zekere zin "een politiek van het minste kwaad" zal nastreven. Het is echter de vraag op deze op zich juiste bewering de opstelling van de Man na

de Duitse invasie volledig weergeeft. Voor de Man staat, zoals onmiskenbaar blijkt uit zijn Manifest van 28 juni 1940, het militaire debâcle immers symbool voor de onmacht van de westerse, parlementair-democratische regimes. Wel biedt dit debâcle het voordeel dat iets wat mettertijd was uitgegroeid tot een hinderpaal voor de socialistische opbouw, is weggevallen : "de oorlog is uitgelopen op de ineenstorting van het parlementaire stelsel".¹³ Daardoor is een revolutionaire toestand in het leven geroepen. Niets staat m.a.w. nog een ingrijpende politieke en sociale omwenteling in de weg. In deze revolutionaire situatie zijn in de ogen van de Man blijkbaar specifieke, autoritaire politieke gezagsvormen vereist. Concreet roept hij in de beginjaren veertig herhaaldelijk op tot de vorming van een eenheidspartij en een eenheidsbeweging. In het algemeen legt hij, in een aantal redevoeringen van begin 1941, expliciet de nadruk op een voorlopige beperking van de politieke vrijheid.¹⁴ De noodzaak daarvan meent hij, zo blijkt uit zijn bijdragen in *Le Travail*, af te kunnen leiden uit een bepaald historisch ritme, waaraan de geschiedenis van de democratie zou beantwoorden en waarbij liberale met autoritaire fasen afwisselen.¹⁵ Naar de mening van de Man gaan tijden van oorlog en revolutie steeds gepaard met autoritaire politieke gezagsvormen; pas daarna zou er weer ruimte zijn voor een liberaler bestel.¹⁶ In die optiek ook moest de parlementaire democratie, die eerst een middel van bevrijding was geweest, wel eindigen als een hinderpaal voor de democratische ontwikkeling. Welke ook verder de uitkomst van de oorlog zal zijn, de Man houdt een terugkeer naar het vooroorlogse parlementarisme voor onmogelijk en in ieder geval acht hij die terugkeer ongewenst. Om die reden heb ik, om de Mans opvattingen tegenover de parlementaire democratie tijdens de Duitse bezetting te karakteriseren, in mijn eindverhandeling van een onvoorwaardelijke afwijzing gesproken.

Tot zover mijn analyse van de Mans evolutie vanaf het einde van de Eerste Wereldoorlog tot de beginjaren veertig. Voor wie deze hele evolutie overschouwt, kan op het eerste gezicht de continuïteit opvallend zijn. Steeds kan men namelijk gewagen van een dualiteit, een spanning die ervaren wordt tussen parlementarisme en democratie. De kritische maatstaf blijft deze van de democratische gezindheid. In een eerste fase (tot het einde van de jaren dertig) leidt de hantering van deze maatstaf tot een grondig wantrouwen jegens de parlementaire democratie, in een tweede fase (beginjaren veertig) tot de onverholen afwijzing ervan. De tweede fase schijnt in deze voorstelling van zaken rechtstreeks aan te sluiten op de eerste en er in zekere zin gerechtvaardigd door te worden. Dat iemand de parlementaire democratie eerst grondig wantrouwt en ze vervolgens afwijst, hoeft immers niet zo'n verwondering te wekken. Op grond

daarvan besluiten tot een continuïteit bij de Man is dan ook erg verleidelijk.

Naar mijn mening is die conclusie oppervlakkig en moet ze bij nader onderzoek wijken voor andere feiten die de thesis van de continuïteit in beslissende mate weerleggen. Deze feiten houden verband met het begrip "politieke democratie", zoals de Man het na de Eerste Wereldoorlog hanteerde en waaronder hij voornamelijk de essentiële rechten en vrijheden verstond. De erkenning daarvan maakte voor de Man het meest essentiële kenmerk van het nieuwe socialisme uit, in het bijzonder in twee opzichten : de politieke democratie was niet alleen het enig denkbare einddoel, maar ook de enig denkbare **methode**.¹⁷ Dat laatste uitgangspunt was niet meer aanwezig in de beginjaren veertig. Tijdens die periode verdedigde hij niet alleen een staatsinrichting die zeer moeilijk democratisch te noemen was; ook beklemtoonde hij expliciet de noodzaak van een voorlopige beperking van de politieke vrijheden. Interessant is verder de manier waarop hij die beperking rechtvaardigde : in het licht van een historische ontwikkeling die tendeert naar een ware democratie, kan tijdelijk op politiek gebied minder vrijheid heersen. Dergelijke argumentatie werd als nefast beschouwd in ondermeer **De psychologie van het socialisme**. Ze beantwoordde namelijk niet aan de specifieke eisen die de nieuwe doctrine, die de Man na de Eerste Wereldoorlog had ontwikkeld, stelde ten aanzien van de methoden van socialistische actie. Volgens die doctrine moest tussen middelen en doeleinden steeds een psychologisch-morele identiteit, een identiteit qua motieven bestaan, hetgeen er praktisch gezien op neerkwam dat, om democratische doeleinden te bereiken, in geen geval niet-democratische middelen geoorloofd waren.¹⁸ Tijdens de eerste jaren van de Duitse bezetting handhaafde de Man weliswaar zijn geloof in de democratie als einddoel; het geloof in de democratie als motief voor het heden scheen hij kennelijk verloren te hebben. Zijn toenmalige positie miste dus de wezenlijke identiteit waarvan eerder sprake.

Om die mijns inziens tamelijk evidente redenen is het bepaald kortzichtig het denkbeeld van een continuïteit bij de Man te handhaven. Zijn houding in de jaren 1940 en volgende kan zeer zeker worden opgevat als een afwijzing van het parlementarisme, maar was toch ook meer dan dat : ze hield evenzeer een optie in voor een methode tot sociale verandering die in wezen verschilde van de methode die hij in zijn vooroorlogse doctrine had vooropgesteld.

Wel moeten we ons de vraag durven stellen wat de Man ertoe kan hebben bewogen zijn vertrouwen in de democratische methode op te zeggen of althans waarom niet-democratische middelen voor hem minder onaantrekkelijk werden. Ik persoonlijk zie weinig andere valabele verklaringen dan een bijzonder grote teleurstelling in het Belgische parlementaire regime, dat gedurende de jaren die

voorafgingen aan de Tweede Wereldoorlog, op zekere ogenblikken inderdaad de democratische gedachte in diskrediet leek te brengen.

NOTEN

1. **Eeuwige dilemma's. Honderd jaar socialistische partij.** Leuven (Kritak), 1985.
2. **The Remaking of a Mind.** Londen, 1919, p. 275-276.
3. **Ibid.** p. 277-278.
4. L. MAGITS (voorstelling). **Psychologie van het socialisme** - 1926. Antwerpen, 1974, p. 141.
5. **Ibid.**
6. **De uitvoering van het Plan van de Arbeid - 1935** (P. FRANTZEN [samenstelling]. **Planisme.** Antwerpen, 1975, p. 87-102).
7. M. CLAEYS-VAN HAEGENDOREN (sam.). **Autobiografie.** Antwerpen, 1974, p. 355-356.
8. "Is het planisme dood?" In : **Leiding.** 1, (1939), 1 (H. BALTHAZAR [sam.]. **Een halve eeuw doctrine.** Antwerpen, 1976, p. 287-288).
9. "Hervorming van de staat vooraf !" In : **Leiding.** 1, (1939), 2 (**Ibid.** p. 294).
10. "Oude en nieuwe democratie". In : **Leiding.** 1, (1939), 5 (**Ibid.** p. 305-321).
11. "Een nawoord". In : **Leiding.** 1, (1939), 6, p. 334-335.
12. "Vanaf 1938 gaf ik dan ook te kennen dat het vraagstuk van de hervormingen waarschijnlijk niet opgelost zou worden door een binnenlands debat, maar door de uitwendige schokken waaronder België onvermijdelijk te lijden zou krijgen ten gevolge van de verwickelingen op Europees vlak tussen de autoritaire staten en de 'westerse democratie die door haar eigen fouten met ineenstorting bedreigd werd' " (M. CLAEYS-VAN HAEGENDOREN (sam.). **Op. cit.** p. 369).
13. "Manifest van 28 juni 1940" (H. BALTHAZAR [sam.]. **Op. cit.** p. 381).
14. "Exposé fait par Henri de Man à une réunion convoquée par Tommelein à Bruxelles, le 16 février 1941". In : **Recueil de documents établi par le Secrétariat du Roi concernant la période 1936-1949.** S. 1 (Brussel), s.d. (1950), p. 349; **Uiteenzetting van makker de Man.** Brussel, 17 februari 1941, p. 7 (Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven, Archief Hendrik de Man); **Bijeenkomst van Vlaamse Jong-Socialisten** (Schema van toespraak en van antwoorden op vragen). Brussel, 16 februari 1941 (Algemeen Rijksarchief van België, Archief Hendrik de Man, nrs. 8-15).
15. "De vrijheid kiest een ander kamp" (La liberté change de camp). In : **Le Travail**, 25 oktober 1941 (H. BALTHAZAR [sam.]. **Op. cit.** p. 446-448).
16. **Ibid.** (p. 446).
17. **The Remaking of a Mind.** Londen, 1919, p. 275-276.
18. "Geen waarderingsoordeel over een sociale beweging is af te leiden uit het door haar nagejaagd einddoel. Het motief voor het heden, niet het doel voor de toekomst beslist alleen" (L. MAGITS [voorst.]. **Op. cit.** p. 445).

L'ETUDE DE L'ELEMENT MORAL ET RELIGIEUX DANS LA PENSEE ET L'ACTION D'HENRI DE MAN

1. Permettez-moi de glisser un brin d'humour dans le sérieux de ce colloque. Il y a quelques années, un journaliste belge, M. Pierre Taeymans, entreprit un voyage en Suisse pour y rechercher les traces du passage d'Henri de Man. Après avoir interrogé des villageois de Splügen, dans le canton des Grisons, il en conclut hardiment que de Man avait vécu là, après la guerre, sous un faux nom, comme pasteur clandestin !

La bourde était énorme. Eberlué, mon ami Maurits Naessens me fit part de sa stupéfaction. Je fus heureusement en mesure de le rassurer. Ayant exercé mon ministère à Thusis, bourg tout proche de Splügen, il ne me fut pas difficile de tirer les choses au clair. Il y eut effectivement à Splügen, vers 1956, un imposteur hongrois qui se faisait passer pour un pasteur. L'homme ne parlait guère l'allemand, bien que ses sermons fussent excellents. Démasqué, il prit la fuite. On trouva les sermons dans sa bibliothèque; c'étaient les sermons publiés du professeur Thurneysen...

Ce qui est vrai, c'est que de Man passait volontiers ses vacances à Splügen. Je lui ai rendu visite et nous sommes allés ensemble chez le pasteur local, M. Félix, qui faisait partie du mouvement socialiste religieux. Cet été-là, de Man donna une conférence lors d'une réunion de pasteurs de ce mouvement parmi lesquels il avait nombre d'amis. Voilà toute l'affaire. Le reste n'est que confusion et fantaisie.

2. Venons-en à des choses plus sérieuses. Où doit-on rechercher systématiquement dans les positions d'Henri de Man ce qui relève de l'éthique et de la religion ? Presque toutes les études (à l'exception du livre de Pfaff, mais cet auteur veut trop prouver), y compris celles présentées à ce colloque, ont laissé ces éléments dans l'ombre. J'aimerais donner quelques indications à ce sujet.

On entend parfois dire aujourd'hui que les préoccupations d'Henri de Man dans ce domaine obéissaient à une sorte de mode, propre aux années 1920 à 1933, en vue de gagner l'appui des milieux socialistes religieux qu'animaient notamment Tillich, Ragaz et Henriette Roland Holst. D'autres y voient plutôt le souci d'Henri de Man de combler une lacune intérieure et personnelle apparue après son abandon du marxisme doctrinaire. Je ne crois ni à l'une ni à l'autre position.

Il est vrai que, dans l'atmosphère qui entoura les études d'Henri de Man à Leipzig et à Vienne, les éléments éthiques et religieux avaient peu de chance

de s'épanouir ou d'accéder au niveau conscient. Mais, ce qui est déjà frappant, on ne trouve guère chez de Man la critique traditionnelle de la religion (autre chose est la critique de la morale bourgeoise). Et, sur le plan biographique, il faut souligner qu'à la même époque il fut impressionné par Jaurès, qu'il admirait; d'abord par sa personnalité supérieure, mais aussi par ses ouvrages, qui lui devenaient familiers. Or je suis de plus en plus convaincu de la filiation étroite des modes de pensée et des sentiments de Jaurès et de de Man.

Pour clarifier cela, il faut étudier Jaurès sans préjugé. Luc Somerhausen (**L'humanisme agissant de Karl Marx**) a pu écrire que Jaurès est un "pur et probe marxiste". C'est être aveugle que de ne pas noter les différences évidentes. Bon spécialiste de l'idéalisme allemand de Hegel et de sa révolution chez Feuerbach et Marx, Jaurès n'en était pas moins l'observateur épris de l'histoire révolutionnaire française et des militants réels de son époque. De là, sa forte perception, avec une clarté toute latine, de la permanence des valeurs et des attitudes morales comme mobiles de l'action. Exactement ce que nous retrouverons dans les analyses de de Man, notamment dans les chapitres de **L'Idée socialiste** sur les deux directions de la morale, à la fois conservatrice et créatrice d'un avenir meilleur. Il y a là un humanisme profond, différent du marxisme, et - à mon sens - une constante dans la vie et la pensée d'Henri de Man.

3. Les conséquences d'une recherche systématique de ces éléments projettent leur valeur bien au delà de l'ordre biographique. Elles pourraient éclairer les conceptions de certains sociologues qui nous suggèrent que se préoccuper de l'élément éthique dans les fondements du socialisme n'est qu'un phénomène passager, lié à une période où ceux qui sont "intéressés" (au double sens du terme) par cette optique occupent une place dominante dans le mouvement; ce serait en quelque sorte l'optique de la classe dominante des "nouveaux intellectuels". Or il importe de clarifier cette suspicion, car je suis convaincu que la consistance du mouvement socialiste - sa cohérence intellectuelle et morale - en dépend pour une bonne part.

4. Revenons à l'élément "religieux". S'agissant d'Henri de Man, j'emploie bien entendu le terme dans son sens fondamental et non pas ecclésiastique, dans le sens de l' "ultimate concern" selon l'expression de Tillich. Lors de notre conversation à Splügen, de Man me confiait en ne plaisantant qu'à moitié : "Au fond, je suis un mahométan libéral". "Justement, lui fis-je observer, il est dommage que cette combinaison de "mahométan libéral" soit impossible !" Mais il voulait indiquer par là qu'il était arrivé à un degré de maturité où il éprouvait un égal respect pour un certain fatalisme, un style de vie capable

d'accepter les moments de bonheur comme de malheur, et pour un niveau élevé de culture et de civilisation.

Mais ce qui s'y joint, c'est la passion prophétique et prométhéenne de la justice, le respect de la valeur infinie de l'individu et de ses droits et de ses devoirs envers la communauté, et son pacifisme. Eléments provenant d'un humanisme chrétien, comme il l'a toujours reconnu.

Il vaut la peine, je le répète, de rechercher systématiquement le rôle et la signification de ces éléments dans la pensée d'Henri de Man, à la manière, par exemple, dont mon maître Willem Banning l'a fait dans sa thèse admirable *Jaurès als denker* (Jaurès penseur) en 1931.

HENRI DE MAN EN 1985

Par la profondeur marxiste de son analyse, par l'étendue de sa culture, par le courage tranquille de sa réflexion, tranchons le mot : par son génie, Henri de Man surplombe toute la pensée doctrinale socialiste du début de ce siècle.

Son oeuvre est autrement novatrice que celle de Kautsky et de Bernstein, tout englués qu'ils sont dans leurs interprétations "marxistes" d'un certain marxisme. Elle fait mieux ressortir la pauvreté indicible des épigones français, de Jaurès à Blum, de Déat à Fabius et à Mitterrand, de Rocard à Delors. On en dira autant de Gramsci, beaucoup moins original et profond qu'on ne le dit et qui, malgré la solitude carcérale qui le mettait à l'abri des pressions, n'a jamais compris que la seule façon d'échapper à un certain "stalinisme" était de sortir de ce qu'il est convenu d'appeler le "marxisme-léninisme". Que dire alors des ratiocinations d'Althusser, vouées à l'échec avant de naître, sinon qu'elles tournent en rond ? Il n'y a rien à dire de la réflexion doctrinale socialiste en Belgique, patrie d'Henri de Man, sinon que c'est un désert. Quant à Lénine et à tous ceux qui vont, depuis soixante ans et plus, rabâchant ses oeuvres, on ne peut rien en dire non plus, non pas parce que nous avons affaire à un désert doctrinal, mais parce que la "langue de bois" y règne en maître.

L'immense mérite d'Henri de Man est d'avoir, avant tout, déblayé le marxisme des décombres qu'une réflexion psittaciste avait accumulés sur ses parties les plus vives et, ensuite, d'avoir essayé de tracer la voie à un humanisme socialiste aussi éloigné du dogmatisme appauvrissant de l'U.R.S.S. que du jacobinisme français ou du pragmatisme à courte vue suédois.

Formé à l'école d'Henri Pirenne, il a compris ce que la culture occidentale et, avec elle, le socialisme, devaient au moyen âge et, par conséquent, au message chrétien. Cette vision l'a mis à l'abri du misérable anticléricalisme "bourgeois" qui, pendant très longtemps, et jusques à aujourd'hui, a pénétré et paralysé le mouvement ouvrier.

De même, le fait d'avoir compris que le socialisme était "l'héritier testamentaire du passé humaniste de l'humanité" l'a amené à récuser l'idée d'une culture prolétarienne qui n'aurait rien à voir avec la culture dite bourgeoise - ce qui lui a permis d'échapper au ghetto ouvrieriste.

Autre mérite, fondamental : toujours dans la même optique d'un socialisme humaniste, celui d'avoir compris qu'il fallait se tourner vers d'autres classes sociales que le si mal nommé prolétariat, qui, elles aussi, avaient intérêt à voir changer les choses.

Il y aurait encore bien d'autres mérites à citer : la pensée demanienne est tellement riche, diverse, profonde qu'elle en est presque inépuisable. D'autres orateurs l'ont souligné et mis en lumière, avant moi, et je puis donc ne pas m'y attarder.

J'aimerais insister, au contraire, en hommage à Henri de Man et à sa totale liberté de pensée, sur ce qui peut être considéré, aujourd'hui, comme dépassé ou démenti par les faits : le temps a fait son oeuvre, et les plus grands génies sont soumis à sa loi. Non seulement l'évolution de la société s'est poursuivie, mais encore notre réflexion a évolué. Nous ne pouvons pas avoir, en 1985, les mêmes opinions, la même vision des choses, qu'en 1935.

Les nationalisations, par exemple, sont loin d'avoir donné ce que l'on en espérait. Le planisme ne peut plus être accueilli que sous réserve d'inventaire. Il est difficile aujourd'hui de croire que "la Russie, malgré des efforts héroïques et à beaucoup de points de vue admirables" (Henri de Man, 1931), est un Etat socialiste. Henri de Man aurait dû mieux connaître la nature exacte du totalitarisme soviétique, car dès 1918-19, les socialistes russes avaient alerté la IIe Internationale (cf. Christian Jelen, "L'aveuglement. Les socialistes et la naissance du mythe soviétique", Paris, 1984). On hésiterait à écrire aujourd'hui : "Réaliser la révolution (...) ne peut s'accomplir uniquement par l'action législative" (Henri de Man) : on sait où a conduit ce postulat de la pensée léninienne. Tout aussi lourde de périls l'affirmation selon laquelle "on n'échappe à la dictature fasciste qu'au prix d'une semi-dictature bureaucratique et bourgeoise" (Henri de Man, 1931). Car une "semi-dictature", fût-elle "bourgeoise", vaut mieux qu'une dictature fasciste.

De même encore, il faut être aveuglé par ses propres espoirs et ses illusions pour écrire, en 1931 !, que, en U.R.S.S., "les syndicats et les conseils d'entreprise (... sont) la seule des institutions légales sorties de la révolution de 1918 qui soit restée inébranlable".

Autre résidu de la pensée révolutionnaire du socialisme archaïque, et donc léninienne : il ne suffit pas, pour faire la révolution ("Il faut empêcher [...] que le socialisme se sépare de la révolution", Henri de Man, 1931), de se laisser porter au pouvoir par le mouvement instinctif des masses populaires; il faut diriger ces passions par l'initiative consciente et réfléchie d'une avant-garde : qu'a jamais dit d'autre Lénine ?

Ecrire que "le seul dogme (...) est le dogme de l'unité ouvrière" (en quoi de Man rejoint Kautsky avec sa foi dans "le prolétariat comme force dirigeante de la révolution", sans laquelle sa vie "n'aurait plus de sens"), c'est non seulement mener une action sur une croyance sans fondements, mais c'est encore accepter

de bon gré toutes les formes d'unité d'action et de programme commun que proposent inlassablement les communistes.

Une fois la prise du pouvoir assurée par la classe ouvrière, quelle devra être l'organisation de l'Etat ? de Man la décrit en quelques traits, dans sa "Lettre à un jeune socialiste" (1931) : "Une vigoureuse décentralisation des pouvoirs publics, une hardie application des principes de l'organisation **corporative** (je souligne, L.M.) à la refonte de l'Etat, une forte assise juridique pour la puissance syndicale s'exerçant à travers les conseils d'entreprise, les contrats collectifs reconnus, les commissions paritaires entérinées." Le moins que l'on puisse dire de pareilles propositions est qu'elles sont loin de dessiner, ou même d'esquisser, les futures structures de l'Etat ouvrier, et moins encore, celles de la société. Des "contrats collectifs", des "commissions paritaires" ? Quels en seront les composants, puisque le prolétariat aura pris le pouvoir ? La "bourgeoisie" ne sera donc pas radicalement éliminée des allées du pouvoir, comme l'a été la noblesse en 1789 ? Et ainsi de suite, car il y aurait encore bien des choses à dire sur ce qu'a été la pensée d'Henri de Man dans ses contacts avec la réalité des années 30.

J'ai peut-être l'air de "tuer le père". Croyez-le, ce m'est aussi "douloureux" (pour reprendre le mot d'Henri de Man écrivant à Kautsky, en 1925, après la parution de "Au delà du marxisme"). Mais **amica veritas**...

La leçon de ce qui vient d'être dit ? Nous sommes tous prisonniers, encore qu'à des degrés divers, de notre passé. Il pèse lourdement sur notre réflexion. Le socialisme a été, est encore, pour bon nombre des hommes, une foi, une espérance millénariste, vécue intensément, religieusement. Le Vatican II socialiste n'est pas pour demain.

Après l'effort prométhéen qu'il avait accompli pour assurer l'**aggiornamento** de la pensée et de l'action socialistes, Henri de Man a connu le sort commun aux penseurs de son envergure : celui de s'arrêter devant ses propres audaces.

Il lui reste l'immense mérite d'avoir perçu, bien avant tout le monde et mieux que tout le monde - et surtout mieux que les socialistes d'aujourd'hui - que, sous peine de perdre sa raison d'être, le socialisme devait être une alternative à la société actuelle et non seulement une alternance du régime "capitaliste" d'aujourd'hui. Autrement dit, que le socialisme devait être une morale, une éthique, un espoir religieux, ne se réduisant pas à une technique de gestion sociale (dont, par surcroît, le succès n'est pas évident).

Il peut apparaître comme s'étant bâti une conception de la Cité future sur une image un peu trop rousseauiste de l'homme, sans transcendance, seul maître de son destin terrestre. Mais tel quel, il lui reste l'immense mérite

d'avoir posé le problème de l'aventure socialiste en des termes qui ne pourront jamais être oubliés, et avoir été le seul à le faire.

II

VARIA

GUST DE MUYNCK

Wie de levensloop van Gust de Muynck (1897-1986) overschouwt, kan onmogelijk voorbijgaan aan de pioniersfunctie die hij bij de radio-omroep in België heeft vervuld. Toen in 1931 het N.I.R. (Nationaal Instituut voor de Radio-omroep) tot stand kwam, werd De Muynck, die kort tevoren aan de U.L.B. een licentie economie had behaald, vrijwel onmiddellijk als directeur in dienst genomen. In die hoedanigheid droeg hij de verantwoordelijkheid voor de redactie van de nieuwsuitzendingen, "het gesproken dagblad", en verzorgde hij - overigens met een opmerkelijk organisatietalent - de eerste grote radioreportages. Verder belastte hij zich met de eerste hoorspelen en met de sportverslaggeving. Tegenover zijn medewerkers gedroeg De Muynck zich als een baas in de echte zin van het woord die vooral toezag op de kwaliteit van het Nederlands waarvan de redactie zich bediende.

De naam van Gust de Muynck zal ook verbonden blijven met de jongerenbeweging A.J.C. (Arbeidersjeugdcentrale) die hij in 1923 samen met zijn vrouw Yvonne, de zuster van Hendrik de Man, oprichtte. Volgens het model dat Koos Vorrink in Nederland had uitgewerkt, stond hier de idee voorop dat de vorming van socialistische mensen reeds tijdens de jeugdjaren een aanvang behoorde te nemen. Ondermeer aan de hand van wandel- en kampeertochten moesten aan de arbeidersjongeren een intense liefde voor de natuur en een sterk verantwoordelijkheidsbesef worden bijgebracht. Volgens hetgeen twee tijdgenoten hieromtrent in hun memoires genoteerd hebben,¹ heeft De Muynck in de A.J.C.-beweging een bijzonder bezielende indruk nagelaten.

Dit engagement van Gust de Muynck toont reeds aan hoe groot de verwantschap van zijn opstelling, buiten de familiale bindingen om, met het ideeëngoed van Hendrik de Man geacht kan worden. Dat hij De Man, die evenzeer overtuigd was van de wenselijkheid van "nieuwe levensvormen van socialistische gezindheid", inderdaad als intellectueel leidsman aanzag, is niet aan twijfel onderhevig. En het feit dat De Muynck in de beginjaren veertig na een korte aarzeling desondanks de zijde van het verzet koos, heeft hem niet belet om jegens de controverse houding van zijn schoonbroer een zeker begrip op te brengen. Blijkens de uitleg die hij dienaangaande in de B.R.T.-televisiereeks "De Nieuwe Orde" en, in februari 1984, ook tegenover mijzelf verschaft, gaf hij er immers de voorkeur aan het aspect "het essentiële handhaven" van De Mans houding in 1940 te beklemtonen.

De mogelijkheden die De Muynck op het gebied van de radio-omroep voor

zich zag liggen, heeft hij helaas niet ten volle mogen benutten. Toen in 1939 de functie van directeur-generaal bij het N.I.R. vacant werd, had de hele redactie er bij petitie op aangedrongen om Gust de Muynck, die daarvoor bij uitnemendheid in aanmerking kwam, tot die functie te bevorderen.² Maar de katholieke fractie binnen de Raad van Bestuur vond het denkbeeld dat de leiding van de omroep niet bij iemand van katholieke strekking zou berusten, blijkbaar onverdraaglijk en daarom werd ervoor geopteerd om Jan Boon, iemand van buiten de omroep, te benoemen. Hoewel hij na de Tweede Wereldoorlog tot "adjunct-directeur-generaal" werd gepromoveerd, bleef De Muynck zich gepasseerd en verongelijkt voelen. Dat hij tenslotte zijn werkzaamheden bij de omroep inruilde voor een topfunctie bij de Europese Gemeenschap, hoeft om die reden niet te verwonderen. Om diezelfde reden valt het ook zo moeilijk om zich van de indruk te ontdoen dat aan Gust de Muynck niet de kansen werden gegund die hem billijkheidshalve toekwamen.

NOTEN

1. J. RENS. *Onmoetingen 1930-1942*. Antwerpen, 1984, p. 15-16;
N. BAL. *Mijn wankel wereld*. Leuven, 1984, p. 61-62.
2. *Ibid.* p. 94; IDEM. *De mens is wat hij doet*. Leuven, 1985, p. 93-94.

ROBERT MARJOLIN : UN MILITANT SOCIALISTE DES ANNEES TRENTE

Robert Marjolin appartient à cette génération marquée par la guerre (les récits, les souvenirs, les livres), par la prise de conscience différée des problèmes qu'elle suscita, et par les quinze années qui l'ont suivie, années de "fail-lites", de ruines, de rancoeurs : injustice des traités de 1919, illusions des expériences "socialistes" (Grande-Bretagne, Autriche, Allemagne), déceptions causées par "cette grande lueur" de l'Est que fut la Révolution d'Octobre. La crise de 1929, avec son cortège de misères, de questions auxquelles on ne trouvait pas de réponse, cristallisait ces amertumes. Comme d'autres, Robert Marjolin se cherchait et se mouvait dans une profonde obscurité. Il entre au Parti socialiste et aux Jeunesses socialistes en 1929 - il a dix-huit ans - et, après son entrée à la Sorbonne, adhère aux Etudiants socialistes (1931). "Je me situais à la gauche ou à l'extrême-gauche du Parti... J'étais un jeune activiste qui agissait sans beaucoup réfléchir, ou plutôt dont la pensée se situait ailleurs".¹ Pourquoi cette adhésion au socialisme ? Le père de Robert Marjolin fut successivement menuisier, tapissier, représentant de commerce. Mais fin 1924, il s'effondra victime d'une perforation de l'estomac par un ulcère. Sa mère faisait des ménages. Le jeune Marjolin entra en octobre 1924 comme apprenti dans un atelier d'orthopédie et exerça plusieurs métiers, dont celui de coursier en bourse. Ainsi "les partis d'extrême-gauche représentaient pour les hommes de mon milieu social en quelque sorte une destination naturelle. Je n'avais aucun contact avec la bourgeoisie, tout au plus, et cela à partir de 1931 seulement, avec de jeunes intellectuels issus des milieux bourgeois et qui étaient socialistes ou communistes souvent par réaction contre leur famille. Ajoutons-y, si l'on veut, une certaine générosité, que la vie n'avait pas encore eu l'occasion de tempérer". Il était tentant, pour des jeunes gens sans connaissances économiques - sinon superficielles - de remettre en question le système capitaliste lui-même. Sans baccalauréat, Marjolin résolut d'obtenir son équivalence avec le diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Introduit auprès de Georges Bourgin, directeur-adjoint des Archives Nationales, il travaille sur des archives encore jamais exploitées (famines et troubles agraires entre 1815 et 1818). Une

Né en 1957 à Chartres, Stéphane Clouet a fait ses études universitaires à Nancy. Agrégé d'histoire en 1980. D.E.A. d'études politiques en 1981. Il est professeur au lycée de Fameck (Moselle) et chargé de cours à la Faculté de droit de Nancy. Il prépare actuellement une thèse de doctorat consacrée à "Révolution Constructive" sous la direction de M. François Roth, professeur à l'Université de Nancy II.

fois la thèse pour l'Ecole des Hautes Etudes acquise, il décide de se consacrer aux études philosophiques début 1931. "J'avais la certitude qu'on ne peut penser la politique et trouver une réponse aux multiples questions qui se posent au citoyen sans une formation philosophique solide".

Ainsi, avec dix camarades - il était le plus jeune et le plus impressionné ("Suis-je digne ?", avait-il demandé à Georges Lefranc), il fonde en 1931 un groupe baptisé "Révolution constructive" et qui souhaitait, à l'image de la "Fabian Society", "ouvrir" des fenêtres au sein d'une S.F.I.O. qu'ils estimaient sclérosée. Dans un volume paru en 1932 chez Valois, ils expliquent avec désarroi : "L'activité du Parti socialiste est tragiquement inférieure aux tâches qui l'attendent : ravagé par les luttes de tendance, coupé de l'action syndicale et de l'action coopérative, absorbé par des besognes électorales et la vie parlementaire, le Parti socialiste ne risque-t-il pas d'être incapable de réaliser le socialisme s'il prend le pouvoir ?" La démarche des "Onze" n'entendait pas s'en remettre à la fatalité : "Le vrai combat pour la société nouvelle est moins au Parlement que dans les syndicats, les coopératives et les municipalités. Pour sa part, le Parti socialiste doit davantage préparer les cadres et les esprits". D'autres passages, plus lyriques, faisaient passer les hommes et femmes de "Révolution constructive" pour d' "incurables romantiques", "des enfants du siècle de l'après-guerre". Robert Marjolin a cru à cette époque à la coopération, qui n'était pas un groupement de boutiques mais bien une philosophie sociale inspirée de fouriérisme et de proudhonisme plus que de marxisme. Dans les années 1933-34, il n'adhère pas au "planisme" inspiré par le socialiste belge Henri de Man, et son intérêt n'est que passager. Sa pensée oscille entre deux pôles : en période normale, l'Etat doit tracer le cadre de l'activité économique. En période de tension, il faut une économie de guerre...

Assez rapidement, Robert Marjolin va prendre ses distances avec "Révolution constructive" et jouer au sein de la S.F.I.O. le rôle d'un franc-tireur. Son itinéraire à partir de 1935 s'explique par une double hantise : la décadence politique et économique de la France et la renaissance du péril allemand. Nommé chargé de mission auprès de la Présidence du Conseil à l'avènement du Front Populaire (1936-1938), Robert Marjolin dénonce sans relâche - y compris dans "Le Populaire" sous le pseudonyme de Marc Joubert - les conséquences des lois sociales, de la semaine de quarante heures. Il se déclarait prêt à s'allier avec le P.C. et avec les gens de droite, bref à "mettre son drapeau dans sa poche"² contre le nazisme. Fin 1934, il abandonne les études de philosophie et se dirige vers l'agrégation d'économie politique. Il saisit l'importance de l'économie dans la compréhension du monde extérieur et cherche une armature intellectuelle.

Le voyage qu'il effectue fin 1932-1933 aux Etats-Unis joue un grand rôle dans cette prise de conscience. Il en tire une vive admiration pour les Etats-Unis dont il se départit jamais : la nation américaine, l'esprit pionnier, la puissance du syndicalisme et du capitalisme, le Président Roosevelt l'avaient séduit. En 1934, Robert Marjolin devient l'assistant de l'économiste libéral Charles Rist à l'Institut Scientifique de Recherches Economiques et Sociales (I.S.R.E.S.). Ses autres maîtres sont Célestin Bouglé, directeur adjoint de l'Ecole Normale Supérieure et responsable du Centre de documentation sociale, Georges Bourgin, Elie Halévy... Il connaît la pensée de Keynes. Il est estimé; ses jugements ont un certain poids. Cette double collaboration au "Populaire" aux côtés de Léon Blum et à l'I.S.R.E.S. peut sembler paradoxale (bien qu'elle ne gênât ni Blum ni Rist). C'est celle d'un jeune socialiste à tendances libérales, soucieux de réalisme, opposé viscéralement à toute forme de pacifisme qu'il taxe d' "imbécillité" ou de "trahison". Il fustige la loi des Quarante heures : "Qu'on abolisse cette loi malfaisante et tout est permis. Qu'on la maintienne et la France est perdue".³ Robert Marjolin a écrit : en 1939, "je me moquais bien de la justice sociale. Il fallait préparer la guerre et la gagner. Il n'y avait que la France qui comptait. Il fallait la sauver".⁴ D'où le soutien à Paul Reynaud.

Ceux qui ont eu la joie de connaître Robert Marjolin étaient frappés par la vigueur et la concision de sa pensée, l'alliance d'idéaux socialistes et libéraux sur fond de pragmatisme. Trente années durant, Robert Marjolin est resté un "social-démocrate"; mais il était avant tout un homme libre. Son désenchantement à l'égard du "planisme" et du socialisme de ses jeunes années allaient croissant, et le rapprochait du libéralisme. On ne pouvait pas manquer d'être frappé par son extrême clairvoyance... Le jeune Marjolin, m'a confié Daniel Mayer, un ancien collaborateur de Léon Blum, paraissait déjà en 1935 "trop vieux pour son âge"...

NOTES

1. R. Marjolin, *Le Travail d'une vie. Mémoires 1911-1986*. Paris, Laffont, 1986, p. 33.

2. R. Marjolin, "Témoignage personnel" (7.11.1984).

3. R. Marjolin in *L'Europe nouvelle*, 28 mai 1938.

4. R. Marjolin, "Témoignage personnel".

LEOPOLD III

Naissance et mort d'une légende

La disparition de Léopold III, ex-roi des Belges, le 25 septembre 1983 est venue nous remettre en mémoire quelques aspects tragiques de l'histoire de la Belgique à l'époque de la deuxième guerre mondiale : la mort accidentelle en 1934 de son père, Albert Ier, le "roi chevalier" héros de la première guerre; la mort en 1935 de sa femme, la reine Astrid, dans un accident d'automobile à Küsnacht au bord du lac des Quatre-Cantons; l'invasion allemande en mai 1940 et la rupture avec ses ministres au moment de la capitulation; le Roi "prisonnier de guerre" pendant l'occupation; enfin les longues péripéties de la "question royale" qui le contraignirent d'abord à l'exil en Suisse, à Pregny près de Genève, puis, en 1951, à l'abdication en faveur de son fils Baudouin Ier.

Ces événements soulèvent encore bien des passions en Belgique, comme l'ont montré la polémique autour d'une série d'émissions de la télévision flamande sur la guerre et l'absence quasi complète des socialistes aux obsèques du Roi et à l'hommage que lui a rendu le Parlement. Evoquant cette disparition, "Le Monde" a pu écrire que "son attitude pendant la deuxième guerre mondiale avait divisé ses compatriotes et mené la Belgique au bord de la guerre civile".

Cette vision des choses, respectueuse de la version officielle, est révélatrice d'une tendance largement répandue qui consiste à prendre l'effet pour la cause, à préjuger au lieu d'expliquer. L'attitude de Léopold III pendant la guerre a certes fourni la trame de la crise institutionnelle qu'a connue la Belgique de 1945 à 1951; elle n'en est pas tout le tissu. La meilleure preuve en est que, trente ans après le dénouement de la "question royale", la lente corrosion de l'unité belge se poursuit inexorablement et ne pourra vraisemblablement être stoppée avant un divorce complet que par une profonde réforme fédéraliste.

Pour peu que l'on prenne la peine de ne pas l'isoler de son contexte historique global, la tragédie du roi Léopold III n'apparaît que comme un épisode, particulièrement dramatique — mais la Belgique en a connu d'autres —, de ce que l'on peut appeler sans exagération une "guerre civile froide" qui ne détonne guère dans l'histoire difficile de l'unité nationale de ce pays depuis sa reconnaissance en 1830 par les grandes puissances européennes : "Il n'y a pas de Belges, il y a des Wallons et des Flamands" disait déjà Talleyrand en 1815.

Le déroulement et le dénouement de la "question royale" auraient probablement été différents si l'attitude de Léopold III pendant la guerre n'avait pas donné naissance à deux légendes contradictoires qui en ont considérablement embrouillé les fils. Je veux parler de la thèse soutenue par les léopoldistes selon laquelle le Roi aurait été le "premier des résistants" et la thèse des antiléopoldistes selon laquelle il aurait été le "premier des inciviques". L'une et l'autre, comme l'a fort bien exposé l'historien belge Jean Stengers dans son ouvrage **Léopold III et le gouvernement. Les deux politiques belges de 1940** (Paris-Gembloux, Duculot, 1980), sont également insoutenables, quoique toutes deux partent de faits bien établis que l'on peut résumer en quatre points :

- 1° La proclamation de la politique d'indépendance en 1936.
- 2° La rupture du roi et de ses ministres le 25 mai 1940.
- 3° L'ambiguïté entre le statut du "roi prisonnier" et ses différentes initiatives et démarches pendant l'occupation.
- 4° Le "testament politique" de janvier 1944.

La politique d'indépendance

Lorsque Léopold III proclame en 1936 la nécessité du renforcement de l'armée et d'une "politique étrangère exclusivement et intégralement belge" (expression initialement formulée par le ministre des affaires étrangères, Paul-Henri Spaak), son but est double : préserver l'unité nationale qui n'aurait pas résisté à une politique d'alliance unilatérale, écarter à tout prix la menace d'une nouvelle invasion.

Le refus de la Belgique de s'allier militairement à la France était en fait bien antérieur à cette proclamation, antérieur même à l'avènement de Léopold III, qui ne fit en l'occurrence que donner sa caution à une politique extérieure largement, sinon unanimement, reconnue dans tous les milieux politiques et par la quasi-totalité de l'opinion comme étant la seule politique capable à l'époque de cimenter l'indispensable unité nationale.

Les divergences apparues après Munich et principalement entretenues par la presse franco- et anglophile n'ont pu entamer cette volonté d'indépendance. Ce n'est qu'à la capitulation qu'elles prirent subitement un tour dramatique.

La rupture de Wynendaele

Le 28 mai 1940, après dix-huit jours de combats, Léopold III, commandant en chef de l'armée, était acculé à la capitulation. Considérant que la Belgique avait rempli tous ses engagements de neutralité et de guerre, il refusa de suivre ses ministres en France, où ceux-ci voulaient poursuivre la lutte, et choisit

de partager le sort de ses soldats et de son peuple en se constituant "prisonnier de guerre".

A peine connue en France, où s'étaient réfugiés, outre le gouvernement et de nombreuses personnalités politiques, des dizaines de milliers de militaires et plus de deux millions de civils (un quart de la population), la nouvelle de la capitulation suscita une tempête de protestations contre le "roi félon", accusé par Paul Reynaud, président du Conseil français, d'avoir déposé les armes en rase campagne sans prévenir ses alliés. Sous l'effet du désarroi, les ministres et parlementaires belges en France se joignirent à cette campagne de diffamation et reprochèrent à Léopold d'avoir négocié avec les Allemands. La capitulation de la France trois semaines plus tard devaient les amener à se rétracter complètement et, dans leur grande majorité, à réaffirmer leur fidélité au Roi.

Le vrai motif de la rupture lors de la dernière et dramatique entrevue du Roi et des ministres à Wynendaele le 25 mai ne résidait cependant pas dans la décision, inévitable, de capituler, mais dans le désaccord sur la portée politique de cet acte. Le gouvernement Pierlot-Spaak, refusant de négocier avec les Allemands, craignait que le Roi ne conclût une paix séparée. Celui-ci estimait au contraire que la Belgique n'était tenue par aucune alliance de continuer la guerre hors de ses frontières, que les ministres étaient trop optimistes sur l'issue du conflit, qu'il pourrait quant à lui mieux servir le pays de l'intérieur et qu'au surplus, s'il devait le quitter, il ne pourrait sans doute plus y revenir.

Les événements immédiats devaient lui donner raison. Léopold ne négocia pas avec les Allemands pour la simple et bonne raison que ceux-ci imposèrent une capitulation sans conditions. Prisonnier de guerre volontaire, il adopta aussitôt une attitude d'abstention politique et de "résistance passive" qui lui valut une très grande popularité, alors que les hommes politiques réfugiés en France tombaient dans le discrédit. Désarmés, ils révoquèrent leur jugement de Wynendaele et démissionnèrent de ses fonctions M.-H. Jaspar, le seul ministre parti pour Londres contre leur volonté. Bien plus, ils multiplièrent les démarches pour négocier avec les Allemands, rentrer en Belgique et reconstituer l'union nationale autour du Roi. Celui-ci demeura sourd à leurs avances. Ce n'est qu'après s'être vu interdire par les Allemands de rentrer au pays que quatre d'entre eux seulement (De Vleeschauwer — premier et véritable artisan de la constitution d'un gouvernement en exil —, Gutt, Pierlot et Spaak) gagnèrent l'Angleterre pour continuer la lutte.

A partir de l'échec de l'offensive allemande contre l'Angleterre, ce furent eux qui, de plus en plus, incarnèrent le bon choix. Mais, conscients de la popularité du Roi et portés à l'absoudre par leur propre défaillance, ils ne cessèrent

de défendre l'idée de l'unité avec le Roi et restèrent persuadés jusqu'au bout qu'il reprendrait tout naturellement sa place à la Libération.

Ambiguïté du statut du "roi prisonnier"

La popularité du Roi devait certes décliner avec le temps et les fluctuations de l'opinion, mais en 1940 elle était à son apogée. Non seulement on lui savait gré de partager le sort du pays, mais on admirait la constance de ses efforts pour tenter d'atténuer les rigueurs de l'occupation, de rapatrier les prisonniers, de prévenir la menace du travail forcé, de pallier les difficultés du ravitaillement. A diverses reprises il protesta auprès des Allemands contre le traitement infligé aux prisonniers et contre les déportations ouvrières. Sa présence et son attitude constituèrent des facteurs de "résistance passive" et un frein aux tendances séparatistes qui se manifestaient tant en Wallonie qu'en Flandre.

Tout cependant ne fut pas aussi positif et limpide. Si le Roi lui-même s'abstint généralement de recevoir des hommes politiques, son entourage entretenait de nombreux contacts avec des personnalités de tous bords, dont certaines crurent ensuite pouvoir s'autoriser pour prétendre avoir obtenu l'approbation royale au sujet de tel acte ou projet. Qu'il y ait eu des malentendus et des ambiguïtés, c'est évident; mais l'hypothèse d'une quelconque connivence avec les milieux de la collaboration ne résiste pas à l'examen. Il existe au contraire des documents probants attestant l'aide que des organismes créés à l'initiative du Roi ont apportée à la résistance.

Plus concrètement, on a reproché au Roi d'avoir eu l'intention de former un gouvernement sous l'occupation. Ses adversaires ont prétendu qu'il ne fut empêché de le faire que sous le choc du virulent discours que le premier ministre Pierlot avait fait le 28 mai dans le sillage de celui de Paul Reynaud, ainsi que par un avis juridique, qui devait par la suite se révéler erroné, constatant son impossibilité de régner.

Ces raisons ne paraissent pas péremptoires. Léopold eut effectivement l'intention, au moment de la capitulation, de former un gouvernement, qui aurait été appelé le cas échéant à négocier les conditions d'un armistice. L'exigence allemande d'une capitulation sans conditions mit fin à l'éventualité. Par la suite, il devait repousser toutes les suggestions de former un gouvernement parce qu'il savait que la question ne se posait plus : Hitler, jugeant prématuré de doter la Belgique d'un gouvernement civil, avait ordonné de traiter toute requête dans ce sens de manière dilatoire.

D'autres actions eurent un caractère ambigu du fait qu'elles s'accordaient mal avec la résolution du Roi de n'exercer aucune activité politique. C'est

le cas des instructions adressées par son cabinet en juillet et août 1940 au ministre des colonies, Albert De Vleeschauwer, et à l'ambassadeur de Belgique à Berne qui les répercuta vers d'autres postes diplomatiques. Elles reflétaient la position adoptée par le Roi le 28 mai, à laquelle les ministres s'étaient entre-temps ralliés. Cependant, ils n'allaient pas tarder, contraints par les événements, à revenir à leur opposition initiale. Dès ce moment il y eut donc bel et bien existence d'une double politique.

L'entrevue de Léopold III avec Hitler à Berchtesgaden en novembre 1940 confirma cette divergence fondamentale. Le Roi y réitéra ses demandes humanitaires et tenta d'obtenir des garanties quant à l'indépendance future de la Belgique. Jean Stengers considère que Hitler, en refusant de s'engager, "a tout sauvé", c'est-à-dire empêché que le fossé séparant le Roi des ministres sous le couvert d'une unité de vues fictive ne soit révélé publiquement. Mais, au-delà de cette fiction, l'entrevue de Berchtesgaden, sollicitée maladroitement à un mauvais moment, ne comportait rien de déshonorant pour le Roi qui n'y exprima que son intense préoccupation de l'avenir du pays et de la dynastie.

Dernier événement à rappeler parce qu'il porta gravement atteinte à l'image du "roi prisonnier" et eut de ce fait des répercussions politiques importantes, bien qu'il n'eût aucune implication de droit public : son mariage en septembre 1941 avec Marie-Liliane Baels, devenue princesse de Réthy, sans prérogative royale. Le fait que le mariage religieux précéda de trois mois le mariage civil ne contribua pas peu à exciter les esprits. Mais surtout, nombre de Belges virent une contradiction flagrante entre cet épisode sentimental, le statut du Roi et les rigueurs de l'occupation qui ne faisaient que s'aggraver. Qu'un événement en soi aussi anodin ait pris les proportions d'une erreur majeure montre assez le caractère irrationnel de certains des griefs dont devait être nourrie la "question royale".

Le "testament politique" de Léopold III

Revenons à l'essentiel. En novembre 1943, le dénouement militaire était encore éloigné mais l'issue ne faisait plus de doute. Le gouvernement songeait donc à préparer la réunion nationale et à en fixer les conditions en demandant au Roi de proclamer formellement : a) que la Belgique n'avait jamais cessé d'être en guerre avec l'Allemagne, b) qu'elle participerait à la reconstruction en accord avec les Alliés, c) que les collaborateurs seraient punis de justes sanctions, et d) que l'ordre serait rétabli dans le respect de la Constitution et des libertés publiques.

Léopold aurait pu aisément consentir à l'apaisement en proclamant, sans

forcer la vérité, que telles étaient bien ses vues. Or, il se borna à répondre assez sèchement que son souci constant avait été le maintien de l'indépendance nationale et le respect de la Constitution; pour le reste, il ne jugeait pas encore opportun de se départir de sa position de prisonnier. Bien plus, pressentant que les Allemands pouvaient l'éloigner de la Belgique au moment du reflux de leurs troupes, ce qui se produisit effectivement, il rédigea un mémoire destiné à être remis à la Libération aux autorités belges et alliées. Ce sont ses "recommandations quant à la conduite à suivre dans l'intérêt supérieur de la Nation", plus connues sous l'appellation de "testament politique". Que déclarait donc Léopold dans ce texte, extraordinaire à plus d'un point de vue ? Que le moment était venu de liquider les séquelles du "funeste malentendu" ? de fermer la parenthèse de la guerre ? de reconstruire ? en un mot, de tourner la page et d'aller de l'avant ? Oui, mais à sa façon et en formulant une réserve capitale.

Le Roi entend bien que la collaboration soit punie, mais il veut que les poursuites se fassent dans la légalité et seulement contre ceux qui ont commis des attentats "contre la défense du Pays et contre l'unité de l'Etat". Il reconnaît les impératifs de la coopération internationale, à condition qu'elle assure une équitable réciprocité et ne restreigne pas la souveraineté nationale. Il exclut "un retour pur et simple aux errements d'avant la guerre" et désire que le pouvoir "soit exercé par des hommes intègres et compétents, qui cessent d'estimer le bien général à la mesure des intérêts des partis". Il exige la fin des criantes inégalités sociales, la reconnaissance aux travailleurs de la dignité et de la sécurité qui leur avaient fait défaut dans le passé. Et surtout, dans un fameux paragraphe VII, le seul que le premier ministre Pierlot communiqua au Conseil, lequel décida de ne pas le publier, le Roi déclare que "la Nation ne comprendrait ni n'admettrait que la Dynastie acceptât d'associer à son action des hommes qui lui ont infligé un affront auquel le monde a assisté avec stupeur", ce gouvernement qui avait jeté "l'opprobre sur son souverain et sur le drapeau national", qui avait causé à la Belgique "un préjudice incalculable et difficile à réparer". En conséquence, "le prestige de la couronne et l'honneur du pays s'opposent à ce que les auteurs de ces discours exercent quelque autorité que ce soit en Belgique aussi longtemps qu'ils n'auraient pas répudié leur erreur et fait réparation solennelle et entière".

Par la suite, Léopold pourra bien parler de "tourner la page" et passer sous silence son ressentiment dans le projet de discours du trône de juin 1945 qui reprenait de larges parties du "testament" : jamais il ne reviendra formellement sur son jugement, jamais il ne fera acte positif de réconciliation avec les minis-

tres de Londres, et jamais ses adversaires ne le lui pardonneront. Il paraît que Churchill aurait dit en prenant connaissance du document : "Il est comme les Bourbons, il n'a rien appris et rien oublié". Jean Stengers, rapportant ce propos probablement apocryphe, ajoute que "c'est ce que l'on pouvait dire de mieux". Je ne partage pas ce point de vue. Léopold III n'avait en effet rien oublié. Mais rien appris ? Quelle erreur !

S'il avait été rédigé en 1940, le "testament" aurait prêté à toutes les équivoques. Ecrit en 1944 dans la perspective de la Libération, et destiné à recevoir la plus large publicité, c'est le cri du coeur, le manifeste d'un homme passionné, intègre et lucide qui, marquant sa volonté longuement mûrie de rompre avec le régime politique, économique et social de l'avant-guerre, court sciemment le risque de perdre définitivement le pouvoir plutôt que de continuer à l'exercer au profit d'une minorité de privilégiés et d'intérêts partisans. Les hommes de la Libération avaient-ils donc si courte mémoire qu'ils eussent déjà oublié les critiques pertinentes que le Roi formulait avant la guerre contre le pseudo-régime parlementaire dont souffrait la Belgique ?

Dans son brillant réquisitoire contre le Roi en juillet 1945, Spaak n'utilisa que le paragraphe VII du "testament", dont apparemment il ne connaissait pas le reste. S'il avait eu le texte entier, affirme Jean Stengers, le Roi aurait été terrassé par l'indignation générale, et la "question royale" tranchée avant d'avoir commencé. "Ce qui a sauvé le Roi, c'est que le testament politique, en juin-juillet 1945, n'a pas été révélé". Curieux sauvetage en vérité. Alors que la campagne antiléopoldiste fait rage et que le premier ministre socialiste Achille van Acker ouvre le débat parlementaire par la plus monumentale contre-vérité : "Toutes les critiques dont le Roi est l'objet peuvent se résumer en une seule phrase : Le Roi n'a pas réagi comme l'ensemble de la Nation devant l'invasion allemande", à qui fera-t-on croire qu'il ne s'est pas trouvé une âme charitable pour glisser dans le "dossier incomplet" de Spaak "l'arme décisive, l'arme mortelle" qui aurait terrassé le Roi ?

Tout montre que les adversaires de Léopold n'ont jugé bon d'utiliser que le seul passage du document non repris par le Roi dans son projet de discours du trône, parce que le gouvernement, rentré d'exil et tout à fait rassuré par l'accueil de l'opinion, n'avait plus de raison de dissimuler l'opposition soigneusement camouflée jusque-là, mais qu'il en avait de bonnes, au contraire, de ne pas laisser dévier le débat vers le fond du problème : les critiques de Léopold III envers un régime politique que ses adversaires, mais aussi certains de ses partisans — ce qui expliquerait assez bien la tiédeur de leur défense —, se proposaient de restaurer.

Ne nions pas les hésitations, les ambiguïtés, les erreurs de Léopold III, qui corrigent et, pour tout dire, détruisent la double légende du "premier des résistants" et du "premier des inciviques". Le "choix impossible" du Roi, pour reprendre une expression de Robert Aron, fut de chercher à épargner à son pays le retour de ce qu'il redoutait le plus : les injustices, les divisions, l'affaiblissement de l'unité nationale. L'histoire retiendra son échec. Elle y verra la sanction d'une politique qui ne fut pas exempte de faiblesses. Elle ne permettra pas, je crois, de ternir la pureté de l'intention.

III

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

RAPPORT MORAL DU PRESIDENT

Mesdames, Messieurs, chers amis,

1. Ce rapport porte sur la période qui s'est écoulée depuis notre assemblée générale du 12 mars 1983 à Anvers, période d'activité stimulante s'il en fut. Vous me permettrez néanmoins de faire quelques remarques sur l'ensemble de la période de sept années pendant laquelle j'ai eu l'honneur d'être votre président.

2. Je tiens tout d'abord à saluer la mémoire de M. Jef Rens, notre premier président, décédé à Bruxelles le 26 septembre 1985. Grâce à son énergie et à sa confiance en la raison d'être de notre Association, il s'est voué à la tâche difficile de guider ses premiers pas depuis sa fondation en 1974. Ayant eu la satisfaction de la réussite initiale, il put me remettre la présidence en 1978 en même temps qu'il me communiquait la force de sa conviction. Nous ne l'oublierons pas et lui conserverons toute notre reconnaissance.

3. La confiance dont faisait preuve Jef Rens se justifie-t-elle rétrospectivement ? Quelles étaient, quelles sont les raisons que nous avons de poursuivre ce qu'il a entrepris ? C'est à nos membres de le dire. Je réserve ma propre réponse pour la conclusion de mon rapport.

4. Jetons maintenant un coup d'oeil sur le caractère international de l'Association.

a) Avec la préparation du Centenaire le centre de gravité s'est déplacé de plus en plus vers la Belgique, spécialement vers Anvers. Nos amis belges ont fait des efforts dignes d'éloges. Outre les anciens membres, quelques jeunes ont manifesté leur intérêt, comme le montrera le colloque de demain. Les discussions publiques qui ont suivi les émissions télévisées de M. de Wilde, en dépit des défauts de ces dernières (ce que j'ai écrit à leur auteur), ont rappelé à la nouvelle génération un passé presque inconnu. On peut espérer que des études d'un niveau plus élevé en seront la conséquence.

b) Nous sommes heureux de saluer de nouvelles contributions de jeunes universitaires allemands (une joie toute particulière pour notre vieil ami Artur Egon Bratu !). Deux périodes importantes de la vie d'Henri de Man se sont déroulées en Allemagne. Leur étude contribuera certainement à donner une image plus complète et plus équilibrée d'Henri de Man (cf. H. Balthazar, "Inleiding" in *Hendrik de Man - Een Portret - 1885-1953*, Anvers, Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven, 1985). L'Allemagne est un des pays d'Europe où les

idées d'Henri de Man pourraient jouer un rôle utile.

c) Comme je le relevais déjà en 1978, les Pays-Bas, où pourtant **De Psychologie van het socialisme** et le Plan du travail avaient exercé une influence considérable dans les années trente, ont été un terrain décevant pour nos activités. Depuis lors, heureusement, les signes d'un regain d'intérêt pour de Man y sont perceptibles : quelques adhésions, des publications, par exemple de Dick Pels (dans le **5. Jaarboek voor het democratisch socialisme**), liées à la Fondation Wiardi Beckman du Parti socialiste, de même que le récent et intéressant ouvrage commémorant le 50e anniversaire du Plan du Travail néerlandais de 1935. Mais on y perçoit encore bien des réticences; l'influence et les mérites de de Man sont minimisés; s'il avait été un héros de la résistance, l'appréciation serait probablement très différente. Beaucoup d'autres ont connu le même sort, que ce soit aux Pays-Bas ou ailleurs.

d) Déception identique en France : voyez l'article de Georges Lefranc paru dans le Bulletin N° 11. Peu avant sa mort Achille Dauphin-Meunier nous écrivait : "Il n'y a plus de planistes en France". Et cela au pays d'un Michel Rocard... !

e) Sur la Suisse et les Etats-Unis, Brélaz et Dodge pourront nous renseigner.

5. Pendant cette période, l'Association a poursuivi sa principale mission : la préparation des manifestations du Centenaire. J'ai eu constamment mauvaise conscience parce que je ne pouvais, comme président, prendre une part plus active à ces efforts. Une double fonction à Tilburg, depuis trois ans, m'en a empêché. Ma présidence aurait été impossible sans le concours de notre secrétaire, Michel Brélaz, éditeur de notre Bulletin et auteur du magnifique livre **Henri de Man, une autre idée du socialisme**, pour lequel nous le félicitons, et sans le concours, non moins précieux, des "militants" belges. Je tiens à remercier en particulier Jan et Marlène de Man, Li de Man, MM. Capelle, Balthazar et Steenhaut, ainsi que MM. Simons et Rennenberg de l'AMVC. La création d'un secrétariat s'est avérée très utile. Je reviendrai plus loin sur l'apport des personnes précitées à l'organisation de l'Exposition.

6. Venons-en aux activités liées au Centenaire. Mon dossier de lettres et de documents a atteint un volume impressionnant. Il montre que nous avons longuement recherché les meilleurs projets réalisables. Encore faut-il y ajouter des conversations en Belgique, de nombreuses communications téléphoniques. Et tout cela ne donne qu'une faible idée de la somme de travail qui a été nécessaire pour aboutir aux résultats concrets : l'Exposition, les publications, le Bulletin spécial et le Colloque.

a) L'Exposition vous est déjà connue. Les contacts étroits avec l'AMVC et

l'AMSAB de Gand ont permis de rassembler une collection inestimable de documents, photographies, films, etc. Outre les personnes précitées, nous devons féliciter les BTK. L'inauguration du 29 octobre a été marquée par le beau discours du bourgmestre Cools, par l'allocution de M. Balthazar, modèle de réflexion sur la philosophie de l'histoire, et par le nombre et la qualité des invités. Mon sentiment est que nous avons été témoins de la fin d'un tabou. Le grand catalogue (**Hendrik de Man, Een Portret**) est une publication de choix qui conservera longtemps toute sa valeur.

b) Malheureusement, le projet d'un livre "grand public", rédigé par M. Capelle, n'a pu être mené à bon port, à cause des exigences de l'éditeur De Nederlandse Boekhandel que nous n'étions pas en mesure de satisfaire. Pour l'auteur comme pour nous tous, c'est une déception. Mais peut-être le projet pourra-t-il être repris un jour.- Une autre idée, celle d'un timbre-poste spécial, suggérée par M. Rochtus de Paribas, a fait long feu.

c) En revanche, le Bulletin spécial a paru, recueil remarquable de textes inconnus d'Henri de Man et de contributions inédites pour la plupart. Il fera date, à n'en pas douter, dans la collection de nos bulletins.

d) Enfin, le Colloque s'ouvrira demain. J'ai obtenu sans difficultés l'accord des orateurs, et les thèmes annoncés sont d'autant plus prometteurs qu'ils seront traités à la fois par des spécialistes confirmés comme Peter Dodge, Piet Tommissen et Léo Moulin, et de jeunes chercheurs de talent comme Detlef Borchers, Kersten Oschmann et Johnny Anthoons. On peut certes regretter de n'avoir pas obtenu la participation de l'Université d'Anvers, mais la qualité des contributions n'en sera pas moins de premier ordre.

7. Ainsi s'achève le mandat de votre actuel président. Malgré leurs nombreuses occupations, les membres actifs de l'Association, que je remercie, m'ont aidé dans ma tâche. Nous avons eu à déplorer les décès de membres éminents, comme Yvonne de Man, Maurits Naessens et Jef Rens. Mais des jeunes sont venus renforcer notre cercle. Me revient ici à l'esprit une célèbre caricature d'avant la guerre : celle d'Emile Vandervelde croqué sous les traits d'un vieux cheval amaigri dont les jeunes charretiers Spaak et de Man disaient : "Il tirera encore bien la roulotte jusqu'à la dernière étape, et puis on l'abattra".

Permettez-moi, Mesdames, Messieurs, chers amis, de conclure sur une note moins grinçante. Il y a quelques années, j'avoue avoir été quelquefois gagné par l'idée que le Centenaire serait peut-être notre dernière étape, l'occasion de "finir en beauté". Grâce à l'enthousiasme rencontré tout au long des préparatifs de ce Centenaire, j'ai changé d'avis. Je crois de nouveau, plus que jamais, en l'avenir et en la raison d'être de notre Association. Merci.

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

Centenaire de la naissance d'Henri de Man

Le Centenaire de la naissance d'Henri de Man (17.11.1885 - 17.11.1985) a été marqué par plusieurs manifestations. Ce fut d'abord, le 29 octobre, l'inauguration de l'**Exposition Henri de Man** (Tentoonstelling Hendrik de Man) organisée par les Archives et Musée de la culture flamande (AMVC) d'Anvers avec l'appui des autorités belges et anversoises, et la collaboration de notre Association. Cette exposition est restée ouverte au public du 30 octobre au 15 décembre 1985.

Le samedi 16 novembre eut lieu l'assemblée générale de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man dont nous rendons compte plus loin.

Le dimanche 17 novembre fut consacré le matin à une visite collective de l'exposition, l'après-midi à un colloque international organisé et présidé par notre président et ami Adriaan M. van Peski. Outre les discours prononcés lors de l'inauguration de l'exposition, le lecteur trouvera dans le présent bulletin les textes des communications qui composaient le copieux programme de ce colloque.

Le comité de l'Association remercie ici chaleureusement tous ceux qui ont contribué au succès de ces manifestations.

Sixième assemblée générale ordinaire de l'Association

La 6e assemblée générale de l'Association a eu lieu le samedi 16 novembre 1985 de 14 h. 30 à 17 heures dans les locaux de l'AMVC à Anvers. Elle a réuni 28 participants : Mmes et MM. J. Anthoons, H. Balthazar, D. Borchers, J. Bollens, A.E. Bratu, M. Brélaz, J. Capelle, P. de Buyser, J. de Man, M. de Man-Flechtheim, P. Dodge, L. Hancké, E. Lecocq, L. Lecocq-de Man, T. Lecocq, F. Litwinski, L. Moulin, K. Oschmann, C. Papet, D. Pels, C. Pochon, M. Pochon, I. Rens, W. Steenhaut, P. Tommissen, L. van Huffel, A.M. van Peski et K. Vloemans. Mmes MM. H. Brugmans, G. de Muynck, H. de Schepper, M. Grawitz, P.M.G. Lévy, L. Magits et A. Schnurmann étaient excusés.

On lira ci-dessus le rapport moral du président A.M. van Peski dont c'était le dernier mandat. Successeur de Jef Rens, il a dirigé l'Association avec un doigté et une persévérance auxquels le professeur Ivo Rens, au nom de l'assemblée, s'est plu à rendre hommage. Après avoir exercé cette fonction pendant sept ans, A.M. van Peski a pu passer le flambeau à son successeur avec la satisfaction du devoir accompli dont les deux belles journées des 16 et 17 novembre 1985 furent le point d'orgue.

Elu à l'unanimité, le nouveau président de l'Association est M. Herman Balthazar, professeur à l'Université de Gand, président de l'AMSAB (Archives et Musée du Mouvement ouvrier socialiste à Gand) et gouverneur de la Flandre orientale. Membre fondateur de l'Association, Herman Balthazar s'intéresse depuis longtemps à l'oeuvre d'Henri de Man. Rappelons seulement qu'il fut l'un des rapporteurs du premier colloque international sur l'oeuvre d'Henri de Man à Genève en juin 1973. Au surplus, grâce à lui, le séminaire d'histoire contemporaine de l'Université de Gand a déjà consacré de nombreux travaux à Henri de Man.

Pour assister le professeur Balthazar qui a bien voulu accepter son élection en dépit de lourdes charges, l'assemblée générale a décidé d'élire un deuxième vice-président - le premier étant, comme précédemment, le professeur Peter Dodge (Etats-Unis) - en la personne de M. Juliaan Capelle, ancien éditeur. Le comité de l'Association est actuellement constitué de la manière suivante :

Mmes et MM. Herman BALTHAZAR (B), président
Peter DODGE (E.-U.), vice-président
Juliaan CAPELLE (B), vice-président
Adriaan M. VAN PESKI (PB), ancien président
Michel BRELAZ (CH), secrétaire général
Marlene DE MAN-FLECHTHEIM (B), trésorière
Johnny ANTHOONS (B)
Artur Egon BRATU (RFA)
Henri BRUGMANS (B)
Pieter DE BUYSER (B)
Jan H. DE MAN (B)
Madeleine GRAWITZ (F)
Kersten OSCHMANN (RFA)
Ivo RENS (CH)
Piet J.G. TOMMISSEN (B).

Les vérificateurs des comptes sont MM. Jacques BOLLENS et Léon VAN HUFFEL.

L'assemblée générale a en outre entendu le rapport du secrétaire général et approuvé les comptes arrêtés au 30.9.1985. Elle a adopté une modification de l'article 12 alinéa 3 des statuts qui attribue désormais aux vice-présidents le pouvoir d'agir au nom de l'Association au même titre que le président et le secrétaire général, dans les limites des compétences du comité et sous le contrôle de ce dernier. En revanche, le comité et l'assemblée générale n'ont pas retenu une proposition visant à créer une cotisation à vie dont l'utilité ne leur a pas paru évidente.

L'organisation des manifestations du Centenaire ayant absorbé beaucoup d'énergie, de temps et d'argent, l'assemblée générale a admis au moins tacitement que le lancement de nouveaux projets serait précédé d'une période de

répit.

L'assemblée générale fut suivie d'une réception dans le hall du Musée où les participants, rarement si nombreux, purent faire plus ample connaissance.

Cotisations

Le comité de l'Association a décidé d'aligner les exercices comptables sur l'année civile, au lieu de l'année académique comme jusqu'ici. En conséquence, les cotisations payées pour l'exercice du 1.10.1984 au 30.9.1985 couvraient exceptionnellement la période échéant le 31 décembre 1985. Dès le 1er janvier 1986, les cotisations annuelles sont dues pour l'année civile en cours.

Nous prions instamment les membres qui ne se seraient pas encore acquittés de leur cotisation de 1986 et/ou de 1987 de bien vouloir le faire en utilisant l'un des moyens de paiement indiqués ci-après. Merci d'avance.

Belgique.- Compte N° 220-0866780-24 de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man (Vereniging voor de studie van het werk van Hendrik de Man) auprès de la **GENERALE BANK n.v., B-2520 EDEGEM-ANTWERPEN**.

Les membres résidant en Belgique reçoivent ci-joint un avis de virement bancaire qui leur simplifiera la tâche.

Les membres résidant hors de Belgique peuvent également utiliser le compte susmentionné.

Suisse.- a) Paiements opérés en Suisse soit par versement ou virement postal au compte de chèques postaux 12-2000 à Genève de la **CAISSE D'EPARGNE**, Genève (avec mention sur le coupon "en faveur du compte N° A 7.752.516 de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man"), soit par versement ou virement bancaire sur le compte N° A.752.516 précité. b) Paiements opérés depuis l'étranger soit par versement ou virement bancaire comme ci-dessus, soit encore plus facilement par mandat postal international adressé à la **CAISSE D'EPARGNE**, Genève, compte de chèques postaux 12-2000 à Genève (avec mention sur le coupon : "en faveur du compte N° A.7.752.516 de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man").

Barème des cotisations

Cotisation normale	FB 1'000,--	FS 50,--
Cotisation normale, couple	FB 1'200,--	FS 60,--
Cotisation de soutien	FB 2'000,--	FS 100,--
Cotisation de soutien, couple	FB 2'200,--	FS 110,--
Cotisation étudiants/chômeurs	FB 500,--	FS 25,--

Le paiement de la cotisation pour les membres retraités est facultatif. Ils peuvent soit continuer, dans la mesure du possible, leur appui financier, soit le diminuer, soit le suspendre provisoirement ou définitivement.

Nécrologie

Gust de Muynck nous a hélas quittés le 12 février 1986 à l'âge de 88 ans. Empêché par son état de santé, il n'avait pu participer à l'assemblée générale de l'Association et au colloque des 16 et 17 novembre 1985 à Anvers. Dans notre souvenir, il est inséparable de sa femme, Yvonne de Man, la soeur d'Henri de Man, qu'il avait eu le grand chagrin de perdre le 10 septembre 1981. Tous deux étaient membres fondateurs de l'Association et avaient participé aux trois journées du premier colloque international sur l'oeuvre d'Henri de Man à Genève en juin 1973.

Johnny Anthoons rend hommage dans ce numéro à Gust de Muynck (voir page 87).

Journée d'études Henri de Man à Gand

Le 18 janvier 1986 le Fonds August Vermeylen a consacré une journée d'études à Henri de Man sur le thème "Is de denkwereld van Hendrik de Man altijd actueel ? Een culturele benadering", avec la participation de Roland Laridon, président du Fonds, Herman Balthazar, Pieter de Buyser, Helmut Gans, Pieter Frantzen, Janine de Rop et Juliaan Capelle.

Le Fonds August Vermeylen a publié les travaux de cette journée dans une brochure intitulée **De actualiteit van de denkwereld van Hendrik de Man** que l'on peut se procurer au Vermeylenfonds, Tolhuislaan 88, B-9000 Gent (Belgique).

Publications diverses de nos membres

Mieux vaut tard que jamais : signalons la publication en 1984 de **Het vijfde jaarboek voor het democratisch socialisme**, Amsterdam, Uitgeverij De Arbeiderspers, Wiardi Beekman Stichting, 204 p., qui contient en particulier un article de Dick Pels "Hendrik de Man en **De Psychologie van het socialisme**. Een samenvatting voor de jaren tachtig" (p. 90-126).

Du même :

- Dick Pels, "De zelfkant van het socialisme". Dick Pels bespreekt Z. Sternhell, **Ni droite, ni gauche**, Seuil, Paris, 1983 [dont une deuxième édition a récemment vu le jour] in **Socialisme en Democratie**, 1984, N° 11.

- Dick Pels, "Hendrik de Man en de ideologie van het planisme" in J. Jansen van Galen, **Het moet, het kan ! Op voor het Plan !**, Bert Bakker, Amsterdam, 1985 (p. 124-155 et 232-234).

Piet Tommissen a publié un compte rendu du colloque d'Anvers in **Tijdschrift**

voor **Sociale Wetenschappen**, 31e année, N° 2, avril-juin 1986, p. 149-150.

Detlef Borchers, "Hendrik de Man (1885-1953) - am Rande der Soziologie" in **Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie**, 1985, Heft 4, p. 817-818.

- Johnny Anthoons, "Minister in herdsmouwen. De politieke ontwikkeling van Hendrik de Man" in **Socialisme en Democratie**, mars 1987, N° 3, p. 89-95.

Rappelons que J. Anthoons a obtenu le grade de licencié ès sciences politiques de l'Université de Louvain pour sa thèse **Hendrik de Man en zijn opvattingen over de parlementaire democratie**, février 1985, 140 p.

- Hendrik Brugmans, "Over Hendrik de Man in 1940-1941" in **Streven**, Cultureel Maatschappelijk Maandblad (Antwerpen), octobre 1986, p. 11-23.

"Hoe kwam H. de Man, boegbeeld van een vernieuwd socialisme ertoe de (militaire) overwinning van Nazi-Duitsland althans aanvankelijk te begroeten als een concrete, reële kans om zijn ideeën en idealen waar te maken ? Op grond van uitvoerige publicaties en studies in binnen- en buitenland zocht de auteur 'sine ira et studio' De Mans motieven en handelwijze vooreerst 'te verstaan', en ze vanuit dat begrip te 'verklaren'. Brugmans' geenszins vergoelijkende maar wel 'zich inlevende' geschiedschrijving zou model kunnen staan voor de blijkbaar nog steeds moeilijke, enigermate objectief-historische benadering van de traumatiserende oorlogs- en bezettingsjaren." [Rédaction de **Streven**].

Mémoires de Jef Rens

Une année avant sa mort, Jef Rens avait publié un livre de souvenirs intitulé **Ontmoetingen** (1930-1942), Antwerpen/Amsterdam, Uitgeverij De Nederlandsche Boekhandel, 187 p., que nos lecteurs connaissent sans doute déjà. Un chapitre est consacré à Henri de Man (p. 75-99). Il en existe maintenant une version française, **Rencontres avec le siècle - Une vie au service de la justice sociale**, Paris-Gembloux, Duculot, 1987, 204 p.

Dans ses **Rencontres**, dont le fil conducteur est la lutte pour la justice sociale, Jef Rens nous présente une galerie de portraits de personnalités souvent illustres, mais parfois modestes, qui marquèrent son itinéraire d'ouvrier dans les années 1920 jusqu'aux hautes fonctions, tant en Belgique qu'à l'échelle internationale, qu'il exerça pendant et après la seconde guerre mondiale.

Les **Rencontres** reprennent la plupart des portraits inclus dans l'édition néerlandaise **Ontmoetingen**, mais en les complétant par une série de portraits inédits de personnalités notamment latino-américaines qui constituent autant de témoignages d'histoire contemporaine.

Joseph Laurent Rens, dit Jef Rens, est né à Boom (Province d'Anvers) le 1er août 1905 et décédé à Bruxelles le 26 septembre 1985. Parallèlement

à ses activités professionnelles d'ouvrier dans les industries automobile, métallurgique et diamantaire, il apprit la langue française afin d'entreprendre à l'Université libre de Bruxelles des études qui devaient lui valoir une licence ès sciences économiques en 1930 puis un doctorat ès sciences sociales en 1934 pour une thèse sur le national-socialisme rédigée sous la direction d'Henri de Man.

Boursier de la Fondation Alexander von Humboldt, il suivit en 1931 à l'Institut de recherches sociales de l'Université Goethe de Francfort les cours qu'y donnait, en allemand, Henri de Man. Il fut ensuite nommé successivement secrétaire général adjoint de la Confédération générale du Travail de Belgique, chef de cabinet adjoint du premier ministre Paul-Emile Janson, puis chef de cabinet de Paul-Henri Spaak.

Ayant rejoint le Gouvernement belge à Londres en 1940, il fut nommé par le premier ministre Hubert Pierlot secrétaire général de la Commission pour l'étude des problèmes d'après-guerre. En 1945, le Bureau international du Travail (BIT), alors encore réfugié à Montréal, le nomma directeur général adjoint. Il resta le deuxième membre de la direction du BIT, sous des titres changeants, jusqu'en 1965, date à laquelle il démissionna de ce poste pour assumer en Belgique d'abord la présidence du Conseil national de la politique scientifique, puis cumulativement les présidences du Conseil consultatif de coopération au développement et du Conseil national du travail. Il ne quitta cette dernière fonction, pour cause de maladie, qu'à la fin de 1979.

De 1973 à 1978, Jef Rens fut le premier président de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man.

Ouvrages reçus

* Gerd Koch (Hrsg.), **Experiment : Politische Kultur**. Berichte aus einem neuen gesellschaftlichen Alltag. Frankfurt a.M., Extrabuch Verlag, 1985, 227 p.

"Politische Kultur ist zu einem schillernden Allerweltswort geworden : ein politischer Kampfbegriff, eine Bezeichnung für Politik von unten, eine Alternative zu einer rein formal-administrativen Politik von oben, eine Möglichkeit, Politik und Kultur nicht nur neu zu denken, sondern : neu zu machen." - Le rôle social et politique de la culture vue comme une autre manière de vivre, l'expression d'une "nouvelle gauche" allemande à la recherche d'une voie alternative. Ses références de prédilection vont à Ernst Bloch et à Gramsci, mais de Man - même si son nom n'est jamais évoqué - n'est pas loin.

* **Etudes et Recherches pour la culture européenne**. Revue théorique du G.R.E.C.E. (Paris), N° 3, décembre 1984. Contient notamment un article de Robert Steuckers, "Henri de Man", p. 35-47.

La "nouvelle droite" s'intéresse à Henri de Man, comme la "nouvelle droite"

des années trente. Mais, dans les années trente, Henri de Man intéressait aussi la "nouvelle gauche", ce qui ne semble plus être le cas aujourd'hui - peut-être parce qu'il n'y a plus de "nouvelle gauche". Certains s'inquiètent de cette asymétrie. A qui la faute ? La revue *Eléments*, autre revue "nouvelle droite", a été l'une des premières à signaler la publication de l'ouvrage de Michel Brélaz, *Henri de Man - Une autre idée du socialisme*. Les journaux *Le Monde* et *Le Monde diplomatique* n'ont même pas daigné accuser réception du service de presse.

L'article de Robert Steuckers est fort bien documenté. Il est précis, concis et honnête, en ce qu'il respecte - ce n'est pas si courant - les multiples facettes du personnage. Il contient certes quelques inexactitudes et approximations, signalées à un correspondant genevois de la "nouvelle droite" qui nous demandait - cela non plus n'est pas si courant - notre avis. Mais ce sont des détails n'affectant pas l'ensemble, lequel témoigne d'une profonde connaissance du contexte et notamment de l'histoire belge contemporaine. Une autre qualité de l'article mérite d'être soulignée : il ne caricature pas, comme tant de commentateurs superficiels, l'attitude d'Henri de Man pendant la guerre. Et les quelques remarques sur l'interprétation de Sternhell sont elles aussi marquées au coin du bon sens.

* Alfredo Salsano, *Ingegneri e politici. Dalla razionalizzazione alla "rivoluzione manageriale"*. Turin, Einaudi, 1987, 159 p.

Importante contribution - malgré le volume réduit - à l'histoire de l'économie dirigée de l'entre-deux-guerres. Henri de Man, particulièrement pour l'époque qui précède le Plan du Travail, y occupe une place de choix, que Salsano met bien en évidence parmi les grandes composantes du mouvement. (Cf. notamment le chapitre "Taylorismo e planismo", paru initialement dans les *Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*, XXIII, 1983-4, Feltrinelli, Milano, 1985). Le livre contient un riche appareil bibliographique. Né en 1939 à Rome, l'auteur a publié, entre autres, une anthologie de la pensée socialiste en cinq volumes. Il prépare actuellement les éditions italienne et française des inédits de Karl Polanyi.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

- * Henri de Man, *Au delà du marxisme*, Paris, Seuil, 1974, 444 p., FS 20/FB 500
- * Henri de Man, *L'idée socialiste*, Genève, P.U.R., 1975, XXXV + 542 p., FS 25/FB 600
- * Henri de Man, *Der neu entdeckte Marx / Marx redécouvert*, édition bilingue allemand/français avec une introduction de Jef Rens, Genève, Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man, 1980, 81 p., FS 10/FB 250
- * Henri de Man, *Persoon en Ideeën*, Anvers/Amsterdam, Standaard Uitgeverij, 1974-76, 6 volumes [série épuisée, disponible auprès du Secrétariat de l'Association pour la Belgique, sous réserve de vente entre-temps, FB 3000]
- * *Actes du colloque international sur l'oeuvre d'Henri de Man*, Genève, 1974, 3 volumes photocopiés, 305 p., FS 20/FB 500 la série
- * *Sur l'oeuvre d'Henri de Man*, rapports au Colloque international organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève, 18-20 juin 1973, in *Revue européenne des sciences sociales/Cahiers Vilfredo Pareto*, tome XII, 1974, N° 31, Genève, Librairie Droz, 303 p. (rapports de A.M. van Peski, G. Desolre, P. Dodge, M. Grawitz, A. Dauphin-Meunier, F. Grosse, M. Claeys-van Haegendoren, H. Brugmans, G. Lefranc, A.G. Slama, H. Balthazar, M. Brélaz, I. Rens, S. Stelling-Michaud)

et J. Buenzod). Quelques exemplaires sont disponibles auprès du Secrétariat de l'Association pour la Belgique au prix spécial de FB 750. L'ouvrage est diffusé par la Librairie Droz, 11 rue Massot, 1211 Genève 12.

- * Peter Dodge, **Beyond Marxism. The faith and works of Hendrik de Man.** The Hague, Martinus Nijhoff, 1966, 280 p., FB 900
- * Peter Dodge, **A Documentary Study of Hendrik de Man, Socialist Critic of Marxism,** Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1979, 362 p., FB 900
- * Adriaan M. van Peski, **Hendrik de Man. Ein Wille zum Sozialismus.** Mit einer Vorbemerkung von Prof. H.-D. Ortlieb. Sonderdruck aus "Hamburger Jahrbuch für Wirtschafts- und Gesellschaftspolitik", 8. Jahr, 1963, 24 p., FB 150
- * Michel Brélaz, **Henri de Man. Une autre idée du socialisme.** Genève, Editions des Antipodes, 1985, 814 p., FS 30/FB 750
- * **Henri de Man - 1885-1985.** Numéro spécial publié à l'occasion du centenaire de la naissance d'Henri de Man. Genève, Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man, N° 13, novembre 1985, 218 p., FS 12/FB 300. Textes et contributions de H. de Man, L. de Brouckère, M. Brélaz, D. Borchers, K. Oschmann, A.M. van Peski, P. Dodge, J. Tinbergen, G.D.H. Cole, G. Lefranc et S. Clouet.
- * **Le Plan du Travail.** Bulletin de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man, N° 12, décembre 1984, 69 p., FS 5/FB 100. Contient : F. Verbruggen, "Terug naar het plan van den arbeid"; H. Brugmans, "Le Plan de Man et les Pays-Bas"; G. Lefranc, "Henri de Man et le planisme en France : une série de déceptions"; M. Brélaz, "Le Plan du Travail suisse".

Les autres numéros du Bulletin de l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man peuvent être commandés au prix de FS 5/FB 100 le numéro, pour autant qu'ils ne soient pas épuisés.

Les ouvrages marqués uniquement en francs belges doivent être commandés auprès du Secrétariat de l'Association pour la Belgique et les Pays-Bas (adresse en pages 2 et 115 du bulletin).

Les commandes sont payables au comptant ou contre facture à 30 jours moyennant une contribution aux frais de port pour les expéditions de plus de 500 grammes hors du pays de livraison. Cette contribution est de FS 5/FB 100 par tranche supplémentaire de 750 grammes. Frais de port gratuits pour toute commande d'au moins FS 100/FB 2500.

D'autres publications faites à l'occasion du Centenaire de la naissance d'Henri de Man sont disponibles auprès du Secrétariat de l'Association pour la Belgique et les Pays-Bas, notamment :

- * **Hendrik de Man. Een Portret. 1885-1953.** Anvers, Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven, 1985, 71 p., FB 150. Contributions de P. de Buyser, L. Magits, A.M. van Peski, M. Brélaz, K. Oschmann, A. Schnurmann, P. Frantzen, M. Eyskens, W. Claes, E. Mandel, J. Tinbergen, K. van Miert, J. Anthoons, G. Schmook, K. van Isacker, J. Capelle, J. Gérard-Libois, H. Bandli, J. Hasler, D. Borchers, L. de Man.

*

* *

ADHEREZ

A L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

en utilisant le bulletin ci-joint

**L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE
L'OEUVRE D'HENRI DE MAN**

est une association scientifique et culturelle sans but lucratif fondée en 1973 et organisée selon les articles 60 et suivants du Code civil suisse.

Elle se propose d'encourager l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man, ainsi que la recherche historique sur sa genèse, son évolution et son influence, et, d'une façon plus générale, de faire connaître ce qui, dans cette oeuvre, présente un intérêt pour la solution des problèmes politiques, économiques, sociaux et culturels actuels.

Pour obtenir les statuts de l'Association et tous renseignements complémentaires, écrire au secrétariat général :

Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man,
p.a. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques
et politiques,
Place de l'Université 3,
CH-1211 GENEVE 4 (Suisse)

ou au Secrétariat pour la Belgique et les Pays-Bas :

Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man
p.a. Madame Marlène de Man-Flechtheim,
Jan Ockeghemstraat 16,
B-2520 EDEGEM-ANTWERPEN (Belgique).

*

